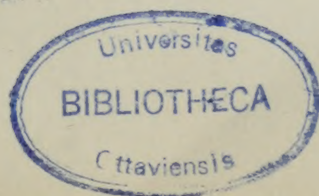




HISTOIRE ROMAINE



JULES CÉSAR. (Musée du Vatican.)

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES

HISTOIRE ROMAINE

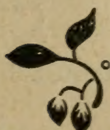
PAR

M. L'ABBÉ P. GAGNOL

DOCTEUR ÈS LETTRES

LICENCIÉ EN HISTOIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

VOLUME CONTENANT 58 GRAVURES



PARIS

J. DE GIGORD, Éditeur

RUE CASSETTE, 15

1918

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ GAGNOL

COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES. In-18 jésus, relié toile pleine.

N° 10. Histoire ancienne 1 25
— 11. Histoire grecque. 1 50
— 12. Histoire romaine . . . . 2 »
— 13. Histoire du moyen age (396 à 1453) 3 75
— 14. Histoire des temps modernes (1453 à 1789). . . . 4 »
— 15. Histoire contemporaine (1789 à nos jours). . . . 4 »

NOUVEAU COURS D'HISTOIRE A L'USAGE DES JEUNES FILLES. *Édition abrégée.* In-18 jésus, relié toile pleine.

N° 1 *bis.* Histoire ancienne (Ancienne, grecque, romaine). 2 50
— 2 *bis.* Le moyen age (395-1453) . . . . 3 »
— 3 *bis.* Les temps modernes (1453-1789) 3 25
— 4 *bis.* L'époque contemporaine (1789 à nos jours). . . 3 25

HISTOIRE ROMAINE



NOTIONS PRÉLIMINAIRES



CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE DE L'ITALIE

SOMMAIRE

Généralités sur l'Italie. — Divisions de l'Italie : 1° Haute Italie; 2° Italie proprement dite. — Marais. — Richesses naturelles. — Rome : Avantages de sa position.

Généralités sur l'Italie. — L'Italie, la plus petite des trois grandes presqu'îles qui composent l'Europe méridionale, est aussi la plus simple et la plus remarquable au point de vue de la forme. Rattachée au continent par la chaîne des Alpes, qui lui font au nord une puissante et majestueuse ceinture, elle s'étend vers le sud sur une longueur de 1 000 kilomètres, avec une largeur, au plus grand écartement de ses côtes, d'à peine 300 kilomètres. Elle est donc toute en longueur, et sa superficie n'atteint pas 300 000 kilomètres carrés, un gros tiers de moins que la France. A la voir entourée par les eaux de tous côtés et séparée de l'Europe centrale par la haute muraille des Alpes, on la croirait d'abord complètement isolée du reste du monde. Il n'en est rien; car les mers, nous le savons, sont moins une barrière entre les peuples qu'un moyen de rapprochement. Quant aux géants de glace qui au nord semblent fermer l'entrée de la péninsule, ils ne la closent qu'imparfaitement

Déjà, dans l'antiquité, plusieurs routes passaient sur les cols des Alpes, traversées aujourd'hui par quatre lignes de chemins de fer. L'Italie n'est donc point un pays fermé, et même peu de contrées ont été le théâtre d'autant d'invasions et d'autant de batailles. Des centaines d'armées se sont entre-choquées dans la Cisalpine, aujourd'hui Lombardie, et des millions de soldats dorment leur dernier sommeil dans ses vastes et opulentes plaines.

Divisions de l'Italie. — L'Italie se divise naturellement en deux parties : une partie *continentale* ou *haute Italie*, et une partie *péninsulaire* ou *Italie proprement dite*. Les Romains ne connurent jamais d'autre Italie que cette dernière; l'autre, ils l'appelaient *Gaule cisalpine* ou *Gaule d'en deçà des monts*.

1° Haute Italie. — Aucune région n'a des limites plus précises. Au nord et à l'ouest, ce sont les *Alpes;* au sud, les *Apennins;* à l'est, l'*Adriatique*, autrefois appelée mer *Supérieure*, parce que son niveau est plus élevé que celui de la Méditerranée. Les plaines et les montagnes s'y touchent sans se confondre; les montagnes les plus imposantes de l'Europe y servent de cadre aux campagnes les plus fécondes peut-être et les mieux cultivées de l'univers. Des glaciers éternels qui couvrent les cimes des Alpes s'échappent de nombreux cours d'eau dont la plupart, avant même de quitter les monts, lavent leurs eaux troubles et torrentueuses dans des lacs d'une merveilleuse beauté : lac *Majeur*, lac de *Côme*, lac de *Garde*, etc... De ces cours d'eau, le plus important est le *Pô*, dont la source est au mont *Viso*, qui s'élance, isolé et superbe, comme une pyramide colossale, entre la France et l'Italie.

Largement arrosée par la nature, encore irriguée par la main de l'homme, la haute Italie jouit d'une fertilité extraordinaire et nourrit une population fort dense. Les Gaulois y pénétrèrent de bonne heure et lui donnèrent leur nom, qu'elle garda jusqu'aux grandes invasions de l'ère chrétienne.

2° Italie proprement dite. — Bien différente est l'Italie péninsulaire. Traversée dans toute sa longueur

par les Apennins qui la partagent en deux versants de largeur inégale, elle n'est guère qu'un *hérissement de montagnes*. Les seules plaines qu'on y trouve, et elles sont de médiocre grandeur, sont l'*Étrurie*, le *Latium*, la *Campanie* et l'*Apulie*. Le reste ne présente que pics, dômes, plateaux, coupés par d'étroites vallées où roulent des torrents qui, dangereux en hiver, sont à sec en été. Quelques cours d'eau cependant, sans être navigables, méritent le nom de fleuves ou de rivières. Le plus important, le Tibre, naît dans les Apennins toscans, se plie et se replie dans une vallée ouverte vers le sud, et reçoit plusieurs torrents fournis par les montagnes, dont le plus remarquable est la *Néra* (autrefois le *Nar*) grossie du *Vélino*, qui se précipite dans cette rivière d'une hauteur de 200 mètres.

Marais. — Si modestes que soient comme étendue les plaines de l'Italie péninsulaire, l'agriculture ne les possède pas en entier. Une bonne partie lui en est disputée par les *marais* et par la *malaria* (mauvais air), qui partout où elle pénètre engendre des fièvres pernicieuses. En Étrurie, les *Maremmes* s'étendent le long du littoral sur un espace de plus de vingt lieues; quand arrivent les chaleurs, l'air y est empesté au point que les populations doivent chercher un refuge dans les montagnes voisines. Dans le Latium, les *marais Pontins* ont plus mauvaise réputation encore : le voyageur qui s'y endort risque de ne point se réveiller. Enfin, dans la Campanie, le Liris, aujourd'hui *Carigliano*, a formé sur ses bords les marais de *Minturnes*, qui devinrent célèbres surtout du jour où Marius, vaincu et fugitif, y chercha un refuge.

Richesses naturelles. — Avec ses côtes en partie fiévreuses, avec ses montagnes le plus souvent arides, il va de soi que l'Italie péninsulaire n'est point un pays riche : elle ne peut nourrir tous ses habitants, et un grand nombre, chaque année, sont forcés d'émigrer. Cependant la végétation y est fort belle à force d'être variée; et, même au printemps, elle présente un spectacle vraiment enchanteur qu'on chercherait vainement

ailleurs. Sur les pentes douces de l'Apennin, soit qu'il longe la mer, soit qu'il rentre dans les terres, l'olivier, la vigne, le mûrier, se croisent avec l'oranger, le citronnier, l'arbousier, le myrte et le laurier.

Les *Abruzzes* (ancien Samnium) et surtout la *Calabre,* qui terminent l'Italie méridionale, ont un aspect à part. Leurs vastes plateaux aux pentes remarquables par leurs lignes heurtées et leurs déchirures profondes gardent la neige six mois de l'année. De beaux pâturages ont remplacé les impénétrables forêts où cherchaient autrefois un asile les esclaves fugitifs. Mais dans les vallées et sur les côtes, c'est le soleil avec les productions de l'Afrique. A côté de l'olivier, de l'oranger et du citronnier, croissent le caroubier, l'aloès et le palmier.

La *Sicile* reproduit l'aspect et la végétation de l'Italie méridionale, dont elle n'est d'ailleurs qu'un fragment énorme détaché par une convulsion de l'*Etna,* le plus beau volcan de l'Europe.

Rome. — Située au centre précis de cette Italie si montueuse, si découpée, si morcelée; bâtie sur les rives de son plus grand fleuve, Rome était, par sa position même, appelée à dominer la péninsule. La position de l'Italie elle-même au centre de la Méditerranée lui facilita la conquête du monde.

RÉSUMÉ

L'Italie est la plus petite des trois grandes presqu'îles qui composent l'Europe méridionale : 1000 kilomètres de long sur 300 de large, ce qui lui fait 300000 kilomètres carrés de superficie. Mais c'est la plus simple et la plus remarquable au point de vue de la forme. Elle se divise en deux parties, la *haute Italie,* ou Gaule cisalpine, Lombardie, grande plaine, limitée par de majestueuses montagnes, ornée de beaux lacs, arrosée par de nombreux cours d'eau, extraordinairement fertile; et l'*Italie proprement dite* ou péninsulaire, traversée dans toute sa longueur par les Apennins, très pittoresque, mais peu riche en général. Les montagnes, les Maremmes, les marais Pontins et ceux de Minturnes en stérilisent une bonne partie. Rome, située sur le Tibre, au centre de l'Italie et de la région méditerranéenne, était admirablement placée pour devenir la maîtresse de l'Italie et du monde.

CHAPITRE II

POPULATIONS PRIMITIVES DE L'ITALIE

SOMMAIRE

PREMIÈRE PÉRIODE : Les Pélasges.
DEUXIÈME PÉRIODE : Les Latins. — Les Ombriens. — Les Étrusques.
TROISIÈME PÉRIODE : Les Grecs et les Gaulois.

PREMIÈRE PÉRIODE : LES PÉLASGES

Les savants sont loin de s'entendre sur les populations primitives de l'Italie. Toutefois, on accorde généralement que le peuple le plus ancien qui ait paru sur le sol de la péninsule est celui des *Pélasges,* les mêmes que nous trouvons à l'origine de l'histoire sur le sol de la Grèce. Qu'étaient les Pélasges? On ne saurait le dire, ce peuple n'ayant laissé de lui-même, en Italie comme en Grèce, que son nom et les constructions indestructibles appelées *murailles cyclopéennes.* On peut voir ces murailles, formées de blocs énormes posés sans ciment, sur plusieurs points de l'Étrurie et du Latium.



Monuments pélasgiques.
Arc de Segni.

DEUXIÈME PÉRIODE :

LES LATINS. — LES OMBRIENS. — LES ÉTRUSQUES

I. — Les Latins.

Sur cette première couche de population italique formée par les Pélasges, se superposèrent, à des époques difficiles à déterminer, d'autres peuples, dont les principaux furent, dans l'ordre des temps, les *Latins*, les *Ombriens* et les *Étrusques*.

De l'origine des Latins on ne sait rien, sinon que, rameau détaché d'une souche commune aux Grecs, ce peuple entra en Italie par les vallées de l'Adige et du Pô, et se répandit à travers la péninsule par voie de conquête. Il se fixa sur un territoire assez restreint qui allait de Tibur à la mer et du Tibre au mont Albain. Ce fut le *Latium primitif*, avec une superficie de 272 kilomètres carrés seulement. A l'origine il n'y avait point de villes, mais de simples villages fortifiés sur les hauteurs, qui servaient de refuge, en cas d'alarme, aux gens de la campagne. La plus importante de ces places était *Albe-la-Longue*.

Les habitants du Latium primitif firent souche, et leurs rejetons non seulement peuplèrent un *nouveau Latium* qui était à peu près le triple de l'ancien, mais encore ils se répandirent dans toute l'Italie méridionale.

II. — Les Ombriens.

Les Ombriens, à qui un grand nombre d'écrivains, ont voulu donner une origine gauloise, étaient plus probablement les *frères des Latins*, ainsi que semble le prouver l'étude de leur langue. Frères puînés des Latins, ils furent vite plus puissants que leurs aînés, et n'hésitèrent point dans plusieurs contrées à les asservir. Ils occupèrent les plaines du Pô inférieur, la Toscane actuelle et le territoire sur le versant oriental de l'Apen-

nin appelé de nos jours encore *Ombrie;* ils se postèrent ensuite sur les montagnes qui limitent à l'est le Latium, où ils devinrent célèbres sous le nom de *Sabins*. De là ils débordèrent sur toute l'Italie méridionale. Leurs deux rejetons les plus illustres furent les belliqueux *Samnites* et les vaillants *Marses,* qui ne voulaient être enterrés qu'armés de toutes pièces comme pour le combat.

Guerriers hardis et forts, les Ombriens réussirent à maintenir en Italie leur domination pendant trois siècles; ils durent à leur tour fléchir devant de nouveaux envahisseurs, les *Étrusques*.

III. — Les Étrusques.

Les Étrusques, peuple à part, dont le type s'éloigne beaucoup du type romain et du type grec, descendirent probablement des montagnes du *Tyrol,* et inondèrent les plaines de l'Italie septentrionale; ils en chassèrent les Ombriens et s'y établirent fortement dans *douze grandes villes,* dont la principale, *Mantoue,* bâtie au milieu du lac Mincio, est encore aujourd'hui la première place de la péninsule. Franchissant ensuite l'Apennin et chassant toujours devant eux les Ombriens, ils occupèrent la contrée située entre le Tibre et l'Arno, qui de leur nom s'est appelée *Étrurie.* Ils fondèrent là aussi *douze grandes villes,* dont les principales furent *Tarquinies* et *Clusium.* Passant alors sur la rive gauche du Tibre, à l'est, ils soumirent l'Ombrie; au sud, à travers le Latium, ils poussèrent jusqu'en Campanie, où ils fondèrent une *Étrurie nouvelle,* toujours avec *douze grandes villes*. Les plus remarquables furent *Capoue, Nole, Herculanum, Pompéi.* Dominant dans toute la presqu'île depuis les Alpes jusqu'au détroit de Messine, ce peuple de *montagnards* osa s'aventurer sur la mer. Il parcourut en maître la mer Tyrrhénienne, soumettant les îles côtières, et il jeta des colonies jusque dans la Corse et dans la Sardaigne.

Civilisation. — Les Étrusques avaient une activité

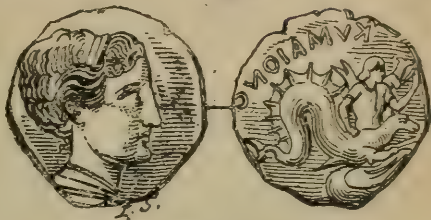
infatigable, et cette activité, ils la dirigèrent de préférence vers les *arts utiles*. En cela ils furent des maîtres : nul ne sut comme eux dessécher les marais, creuser des ports, percer des routes, ouvrir des canaux ou entourer les villes de murailles inexpugnables. Chez eux l'*agriculture* eut une prospérité inouïe : de vastes territoires qui aujourd'hui sont empestés par la malaria, comme les Maremmes de la Toscane, et n'ont pour habitants que des troupeaux, se couvraient alors de riches moissons et nourrissaient plusieurs cités importantes. L'*industrie* savait travailler le lin, la laine, le marbre, le fer, l'argile, le bronze, le cuivre et les métaux précieux : on peut en juger par la quantité prodigieuse d'armes, de bijoux, de miroirs, de vases, de statues, d'objets de toute sorte qu'on a retrouvés dans les sépultures et qui remplissent tous les musées de l'Europe. Le *commerce* ne fut pas moins actif. Sur des navires qu'ils surent construire eux-mêmes, ils couraient l'Adriatique et la Méditerranée. Ils eurent des relations suivies soit avec Carthage, soit avec la Grèce, à laquelle ils empruntèrent non seulement les fines poteries de Corinthe ou d'Athènes, mais encore sa mythologie, qu'il est curieux de retrouver dans les peintures des nécropoles.

TROISIÈME PÉRIODE : LES GRECS ET LES GAULOIS

Il y avait cinq cents ans et plus peut-être que les Étrusques jouissaient en maîtres de l'Italie, quand parurent, au sud, les *Grecs*, au nord, les *Gaulois*. La période où nous entrons n'appartient déjà plus à l'ère des populations primitives de l'Italie, car, au moment où elle s'ouvre, Rome se fonde. Toutefois, les cités grecques et les cités gauloises étaient de puissantes villes alors que Rome n'était encore qu'une bourgade, et à ce titre leur histoire peut être considérée comme antérieure à l'histoire romaine proprement dite.

I. — Les Grecs.

Les Grecs étaient venus de bonne heure sur le sol italique : leur plus ancienne colonie, *Cumes* en Campanie, daterait de plus de mille ans avant Jésus-Christ. Mais c'est à partir du VIII[e] siècle surtout que le mouvement d'immigration s'accélère. La Sicile et l'Italie méridionale furent si bien couvertes d'établissements helléniques, qu'elles perdirent leur nom pour prendre celui de *Grande-Grèce*.



Monnaie de Cumes.
Face : tête de femme.
Revers : le monstre de Scylla.
(Cabinet de France.)

Les principales cités furent, sur le continent : *Cumes* et sa colonie *Parthénope* (Naples); *Sybaris*, *Crotone*, *Tarente*, *Locres*, *Rhegium*. En Sicile : *Catane*, **Syracuse**, *Zancle* et sa fille *Himère*; *Géla*, *Sélinonte*, **Agrigente**.

D'abord humbles et obscures, ces villes grandirent rapidement, et plusieurs d'entre elles, comme Sybaris, Crotone, Tarente, Syracuse, Agrigente, atteignirent un degré de puissance dont nous avons peine à nous faire une idée aujourd'hui. Sybaris, maintenant plage marécageuse et déserte, pouvait, dit-on, armer jusqu'à trois cent mille hommes. Syracuse, qui compte aujourd'hui vingt-quatre mille habitants, en eut, d'après quelques historiens, jusqu'à deux millions.

Toutefois, leur fortune ne fut pas de longue durée; la cause de leur ruine fut leur richesse elle-même, qui énerva à la fois les âmes et les corps. Les Sybarites en particulier se rendirent fameux par leur luxe et leur mollesse. Minées au dedans par la ruine des mœurs et du patriotisme, les villes grecques s'affaiblirent encore

mutuellement par des rivalités sanglantes et livrèrent aux Romains une conquête facile.

La colonisation hellénique eut du moins pour l'Italie



Un temple de Pæstum, état actuel. (D'après une photographie.)

l'avantage de l'initier de bonne heure à la civilisation grecque, qui fut dans ces cités fort brillante. On trouve d'éloquents témoins de cette civilisation dans le fameux temple de Neptune, demeuré debout et assez bien conservé à *Pæstum* (aujourd'hui Pœsto), à quelque distance de la frontière campanienne.

II. — Les Gaulois.

En 587, le Gaulois *Bellovèse*, traînant avec lui trois cent mille hommes, descendit dans la vallée du Pô, écrasa sur les bords du Tessin une armée étrusque, et établit ses gens dans le Milanais actuel. Milan devrait sa fondation à Bellovèse. La route des Alpes était ouverte : le flot de l'invasion s'écoula sans cesse de la Gaule en Italie, et finit par recouvrir toute l'Italie septentrionale, qui prit le nom de *Gaule cisalpine*.

Les Gaulois ne s'établirent point dans l'Italie centrale. Mais ils la troublèrent souvent de leurs incursions. Rome

elle-même tremblera devant ces barbares que leur haute stature, leurs cris sauvages, leurs gestes toujours menaçants, leur habitude de combattre nus, rendaient effrayants. Le Capitole recevra un jour leur visite, et Rome devra se racheter à prix d'or.

RÉSUMÉ

Les premiers habitants de l'Italie, peu connus, furent les Pélasges, race de géants qui a laissé les *murailles cyclopéennes*. Vinrent ensuite les Latins, de la même famille que les Grecs, qui s'établirent sur les rives du Tibre inférieur et dans l'Italie méridionale. Les Latins furent suivis de près par les Ombriens, leurs frères puînés, qui colonisèrent l'Ombrie, la Toscane et soumirent l'Italie méridionale, où ils se fondirent avec les anciennes populations, sauf sur certains points où ils prirent les noms de *Sabins,* de *Marses* et de *Samnites.* A leur tour les Ombriens furent soumis par les Étrusques, peuple venu du Tyrol, qui jouit d'une civilisation avancée. Mais, sans union entre eux, les Étrusques ne purent se défendre contre les colonies grecques, qui leur enlevèrent toute l'Italie méridionale, devenue la Grande-Grèce, très prospère ; ni contre les Gaulois, qui leur prirent l'Italie septentrionale. Ils ne réussirent à se maintenir que dans l'*Étrurie* proprement dite, où ils seront soumis par Rome.

LA ROYAUTÉ

CHAPITRE I

HISTOIRE TRADITIONNELLE DES ROIS

SOMMAIRE

I. Le Latium jusqu'à la fondation de Rome (?-753).
II. Romulus. — Fondation de Rome (753). — Fusion des Sabins avec les Romains.
III. — Les trois premiers successeurs de Romulus, ou les rois sabins et romains (715-616) : Numa Pompilius, Tullus Hostilius, Ancus Marcius.
IV. Les rois étrusques (616-510) : Tarquin l'Ancien, Servius Tullius, Tarquin le Superbe.

I. — Le Latium jusqu'à la fondation de Rome (?-753)

Ce sont les dieux qui à l'origine règnent sur le Latium. *Janus,* fils d'Apollon, bâtit sa demeure sur la colline qui de son nom fut appelée *Janicule.* Sous *Latinus,* son troisième successeur, *Énée,* échappé aux Grecs qui avaient renversé Troie sa patrie, conduit par l'étoile de Vénus sa mère, débarqua sur les côtes du Latium avec son fils Ascagne et les dieux de ses pères. Latinus lui donna la main de sa fille *Lavinie,* avec un large territoire sur la côte aride et insalubre, où le héros, en l'honneur de son épouse, jeta les fondements de *Lavinium.* Ascagne, son fils, délaissant Lavinium, dont le séjour était peu agréable, se retira sur le mont Albain,

où il bâtit une autre ville, *Albe la Longue*, qui devint la plus importante des cités du Latium.

Quinze rois de sa race y régnèrent pendant quatre cents ans. Procas, l'un d'eux, laissa deux fils, *Numitor* et *Amulius*. Numitor, l'aîné, devait régner; mais son frère le dépouilla de son trône. Il lui laissa cependant la vie avec de riches domaines; mais, pour lui enlever toute postérité, il tua son fils et força sa fille *Rhéa Sylvia* à entrer chez les Vestales, vouées à la virginité. Sylvia, infidèle à son vœu, eut de Mars deux jumeaux. Amulius, furieux, fit jeter la mère dans les fers et ordonna d'exposer les deux enfants sur le Tibre. Le fleuve était alors débordé; le berceau, porté doucement par les flots sur les flancs du Palatin, s'arrêta au pied d'un figuier sauvage. C'est là qu'une louve, envoyée par le dieu Mars, vint nourrir de son lait les deux enfants. Témoin du prodige, un berger du roi, nommé Faustulus, recueillit les petits malheureux et les confia à sa femme *Laurentia*, qui les nomma *Rémus* et *Romulus*.

Rémus et Romulus, élevés avec les fils du pâtre, partagèrent leur rude existence. Quand ils furent grands, Faustulus leur découvrit le secret de leur naissance. Les deux frères attaquèrent aussitôt Amulius, le tuèrent et replacèrent sur le trône leur aïeul Numitor. Comme prix de leurs services, ils reçurent sur les bords du Tibre un emplacement pour y bâtir une ville.

II. — Fondation de Rome (753 avant J.-C.).

Les deux frères ne pouvaient s'entendre ni sur l'emplacement ni sur le nom qu'ils donneraient à la cité nouvelle. Les dieux consultés décidèrent en faveur de Romulus. Romulus commença par offrir un sacrifice sur le mont Palatin, ayant ses compagnons rangés autour de lui; puis il creusa une petite fosse circulaire et y jeta une motte de terre qu'il avait apportée d'Albe; tous ses compagnons y jetèrent après lui une motte de terre apportée de leur pays, puis on remua et on brouilla le tout, comme pour montrer que désormais leurs vies et

leurs destinées seraient confondues. La fosse comblée, Romulus y posa un autel et y alluma du feu. Ce fut le foyer de la cité, que quatre jeunes filles vouées au célibat durent entretenir constamment sous les peines les plus graves. Autour de ce foyer s'élèvera la cité.

Prenant une charrue, traînée par un taureau blanc et une génisse blanche, Romulus, la tête voilée et sous le costume sacerdotal, traça le sillon qui devait marquer l'enceinte. En marchant, il chantait des prières, et ses compagnons le suivaient dans un religieux silence. Sur le sillon sacré s'élevèrent ensuite les murailles. Rémus ayant franchi par manière de jeu le sillon sacré, son frère le tua d'un coup d'épée.

Le souvenir de cette cérémonie se conserva fidèlement parmi les Romains, qui chaque année en célébraient l'anniversaire par une fête appelée *jour natal* de Rome. On la célèbre encore aujourd'hui à la même date, le 21 avril. Bien entendu, personne ne peut garantir l'authenticité de cette date.

A côté de la cité du Palatin, Romulus ouvrit, sur les pentes du mont Capitolin, un asile ou enclos sacré, où furent admis tous ceux qui se présentèrent : esclaves en fuite, débiteurs en rupture de ban, voleurs et même assassins. Mais il faut bien se garder de confondre ce *refuge* avec la *cité* proprement dite. La cité du Capitolin, située en dehors de l'enceinte sacrée, en resta longtemps complètement distincte. Là habitaient les *plébéiens*. Les citoyens proprement dits ou *patriciens*, seuls, habitaient la *Rome* du Palatin.

Enlèvement des Sabines. — L'enceinte de la ville se remplit rapidement, la force de ses murailles présentant un refuge assuré contre les incursions et les ravages des pirates nombreux alors. Mais l'avenir de Rome restait précaire ; car la plupart des citoyens n'avaient pas de femmes, et toutes les propositions de mariage que l'on fit aux villes voisines n'obtinrent que des réponses outrageantes.

Romulus dissimula. Quelque temps après il donnait de grandes fêtes auxquelles accoururent les Sabins. Au

milieu de la fête, à un signal de leur roi, les Romains se précipitent sur les spectateurs, enlèvent les jeunes filles qui leur tombent sous la main, et s'en font de force des épouses.

Les Sabins, irrités, vinrent assiéger la ville. La trahison d'une jeune fille nommée *Tarpéia*, séduite par la beauté des bracelets que portaient les ennemis, leur livra la citadelle construite sur le mont Capitolin. Les Romains ne renoncèrent point pour cela à la lutte; une mêlée furieuse s'engagea dans le vallon qui sépare le Capitolin du Palatin. Déjà le sang coulait, quand les femmes sabines, se jetant entre leurs frères et leurs époux, arrêtèrent le combat. La paix fut faite entre les deux peuples, qui se décidèrent à se fondre en une seule nation. Les Sabins se fixèrent sur le Capitolin, et le *Janus à deux têtes* devint le symbole du nouveau peuple.



Janus. — As en bronze trouvé à Volterra.
(Cabinet de France.)

Romulus disparut mystérieusement au milieu d'un furieux orage qui s'éleva pendant une revue passée au marais de la Chèvre. Les sénateurs, qui, jaloux de son pouvoir, l'avaient assassiné, firent croire au peuple qu'il avait été enlevé au ciel, et on l'adora sous le nom de *Quirinus* (715).

III. — Les trois premiers successeurs de Romulus, ou les rois sabins et romains (715-616).

Numa Pompilius (714-672). — La mort de Romulus fut le signal de graves querelles entre les Sabins et les Romains. Pendant un an, on ne put s'entendre

sur l'élection d'un roi, les Sabins s'obstinant à exiger qu'il fût pris dans leur nation. A la fin il fallut faire droit à leur demande, et l'on nomma le Sabin *Numa Pompilius* (714), le plus sage et le plus juste des hommes.

Inspiré par la nymphe Égérie, qu'il allait consulter la nuit dans le bois des Muses, Numa régla les cérémonies de la religion et les fonctions des différents ministres du culte. L'agriculture fut encouragée et mise sous la protection des dieux infernaux, chargés de punir ceux qui déplaceraient les bornes des champs; l'industrie prit naissance. On éleva un temple à Janus, le dieu qui voyait à la fois le passé et l'avenir. Les portes de ce temple devaient rester ouvertes en temps de guerre et fermées pendant la paix. Elles restèrent fermées pendant tout le règne de Numa, qui dura quarante-trois ans.

Tullus Hostilius (672-648). — Au pacifique Numa succéda le belliqueux Tullus Hostilius, Romain de naissance. La plus célèbre de ses guerres est celle qui fut faite aux Albains, et qui se décida par un combat singulier entre trois frères romains, les *Horaces,* et trois frères albains, les *Curiaces.* La victoire resta aux Romains, et Albe se soumit, mais de mauvaise grâce.

On le vit bientôt dans une expédition contre les habitants de Fidènes; le dictateur albain *Mutius Suffetius* y montra une inaction que l'on put prendre pour une trahison. Aussi Tullus Hostilius, victorieux, le fit attacher à deux chars qui, tirés en sens contraire, le mirent en pièces. Puis Albe, ce berceau de Rome, fut détruite, sauf les temples, et Rome s'accrut de toute sa population. Tullus Hostilius combattit avec succès plusieurs autres ennemis; mais comme il négligeait les dieux, dans leur colère ils le frappèrent de la foudre qui le consuma, lui et son palais.

Ancus Marcius (648-616). — Un Sabin, Ancus Marcius, monta sur le trône. Il était, dit-on, petit-fils de Numa, qu'il imita dans sa piété. Sous lui Rome vit les limites de son territoire reculées jusqu'à la mer. Ancus

en profita pour fonder à l'embouchure du Tibre le port d'Ostie. A Rome, le premier pont en bois (pont *Sublicius*) fut jeté sur le fleuve; dans la roche vive du Capitolin on commença à creuser la fameuse prison *Mamertine,* achevée par le roi Servius Tullius, et aujourd'hui une des principales curiosités de la Rome antique.

IV. — Les rois étrusques (616-510).

Tarquin l'Ancien (616-578).— Fils, dit-on, du Corinthien Démarate, qui était venu s'établir à Tarquinies en Étrurie, Tarquin avait quitté sa seconde patrie pour venir à Rome. L'étranger sut gagner la confiance d'Ancus, qui lui laissa la tutelle de ses fils; le peuple le nomma roi.

Le règne de Tarquin a laissé dans l'histoire de glorieuses traces. Il embellit Rome, borda de quais le Tibre, commença sur le Capitole le temple de Jupiter, et pour dessécher le *Forum,* qui devait servir aux réunions du peuple, il construisit ces admirables égouts dont le principal, connu sous le nom de *Cloaca maxima,* a résisté à des milliers d'années et fonctionne encore aujourd'hui.

Tarquin aimait le grand en tout : il introduisit à Rome les mœurs et le luxe étrusques. Les sénateurs reçurent la large bande de pourpre appelée *laticlave* et des chaises curules en ivoire; les chevaliers portèrent comme insignes des anneaux d'or; la *bulle d'or* d'or suspendue au cou et la *prétexte,* robe aux bords tissus de pourpre, distinguèrent les enfants des patriciens. Le roi lui-même célébra un triomphe avec toute la pompe étrusque, couronne d'or, robe semée de fleurs d'or, char traîné par quatre chevaux blancs. — Tarquin périt assassiné par deux esclaves qu'avaient apostés les fils d'Ancus Marcius.

Servius Tullius (578-534). — Gendre de Tarquin, Servius Tullius lui succéda.

Servius justifia son élévation au trône par ses grandes qualités. Rome lui dut l'enceinte qu'elle conserva pendant tout le temps de la République. Le *mur de Servius,* dont on a retrouvé dans ces dernières années des pans considérables, faisait de Rome la *ville aux sept collines.* Ser-

vius est demeuré célèbre surtout par sa réforme qui tendit à rapprocher les *plébéiens* des *patriciens*. Enfin quelques guerres heureuses contre les Étrusques et les Véiens valurent un accroissement de territoire que le roi fit distribuer aux citoyens pauvres.

Chéri des petits, Servius était détesté du sénat, dont il avait amoindri la puissance et qui se vengea en favorisant un atroce attentat sur la personne du prince. Lucius Tarquin, gendre du roi, regardait son beau-père comme un usurpateur, étant lui-même fils de Tarquin l'Ancien. Il se rendit au sénat un jour que le peuple était aux champs pour la moisson. Il parut à l'improviste, revêtu des insignes de la royauté, et saisissant le vieux roi, il le précipita au bas des escaliers de pierre. Sa femme Tullia accourut pour être la première à le saluer roi. Le corps sanglant de son père se trouva sur son chemin; le cocher hésitait; elle le frappa et fit passer les roues de son char sur le malheureux vieillard. La rue qui avait été témoin de ce drame affreux en demeura maudite et prit le nom de *voie Scélérate*.

Tarquin le Superbe (534-510). — Le règne de Tarquin fut digne de ce début : au bon roi Servius succéda un tyran qui immola tout à ses craintes, patriciens et plébéiens. Pourtant son règne ne manqua point d'habileté ni d'une certaine grandeur. A l'intérieur, il fit achever le cirque et les égouts commencés par son père, ainsi que le magnifique temple de Jupiter Capitolin. Dans les flancs du Capitole il enferma les livres que lui avait apportés la Sibylle de Cumes, et que Rome consulta désormais dans les grands dangers. A l'extérieur, il transforma la suprématie de Rome sur les villes latines en *souveraineté réelle*.

Tarquin se trouvait sous les murs d'*Ardée*, capitale des Rutules, quand un attentat de son fils Sextus sur la vertueuse Lucrèce vint donner un coup mortel à sa fortune. Désespérée, Lucrèce se tua; son mari Tarquin Collatin et Brutus, neveu de Tarquin le Superbe, criant vengeance, soulevèrent le sénat, le peuple, l'armée. La royauté fut abolie et la République proclamée (510).

Observation importante sur la période royale. — Le tableau que nous venons de tracer des deux premiers siècles de Rome est ce qu'on appelle l'*histoire traditionnelle des rois*. Le mot *traditionnelle* indique le caractère légendaire de cette époque et l'incertitude qui règne sur ces vieux temps, incertitude qui ne sera probablement jamais dissipée. Cependant, s'il y a beaucoup de fables et de légendes, dans les premiers siècles de Rome, ces fables et ces légendes n'empêchent point le *fond* d'être vrai.

RÉSUMÉ

Enveloppée de légendes merveilleuses à son origine, l'histoire de Rome ne commence véritablement qu'avec Rémus et Romulus. Petits-fils du roi d'Albe, Numitor, détrôné par son frère Amulius, et nés de sa fille Rhéa Sylvia, Rémus et Romulus fondent sur le mont Palatin la ville de Rome vers 753 avant J.-C. Romulus établit en même temps une cité de refuge sur le mont Capitolin. Pour assurer l'avenir de sa création, il fait enlever les Sabines. La guerre qui en résulte amène la fusion des Sabins avec les Romains, fusion symbolisée par le Janus à deux têtes. Romulus disparaît mystérieusement en 715.

Les trois premiers successeurs de Romulus sont le Sabin *Numa Pompilius* (714-672), célèbre pour sa sagesse et sa justice; le Romain *Tullus Hostilius* (672-648), qui réunit la population d'Albe à celle de Rome; le Sabin *Ancus Marcius* (648-616), qui fonde à l'embouchure du Tibre le port d'Ostie.

La couronne est donnée à l'Étrusque *Tarquin l'Ancien* (616-578), célèbre pour sa magnificence et l'importance de ses travaux (cloaque maxime, temple de Jupiter). A Tarquin succède son gendre *Servius Tullius* (578-534), que ses réformes rendent odieux aux patriciens et qui périt d'une mort horrible. *Tarquin le Superbe* (534-510), gendre de Servius, monté sur le trône par ce crime, se conduit en tyran. L'attentat de son fils Sextus sur Lucrèce amène sa chute et la proclamation de la République.

CHAPITRE II

LA SOCIÉTÉ ROMAINE ET LE GOUVERNEMENT SOUS LA ROYAUTÉ

Société romaine. — A l'origine, la société romaine se composait exclusivement des habitants de la cité fondée par Romulus sur le mont Palatin. Ils comprenaient les compagnons de Romulus lui-même et leurs descendants; les Albains, amenés de vive force, par Tullus Hostilius; les Étrusques venus à la suite de Tarquin l'Ancien. Il faut y joindre les Sabins, qui faisaient partie de la cité de Romulus, quoique fixés à côté, sur le mont Capitolin. C'étaient là les seuls citoyens formant le peuple sous le nom général de *patriciens.* Quant aux habitants du refuge établi par Romulus sur le mont Capitolin, étrangers, anciens prisonniers de guerre, vagabonds de toute espèce, ils ne comptaient pas; ils faisaient partie non du *peuple,* mais de la *plèbe.*

Le roi. — La société romaine avait à sa tête un roi, gouvernant non par droit de naissance, mais par droit d'élection. Le sénat proposait un candidat; l'assemblée générale des patriciens votait; puis on demandait aux dieux s'ils agréaient l'élu. Pour cela, le nouveau roi était conduit sur la cime du mont Capitolin et s'asseyait sur un siège de pierre, le visage tourné vers le midi. Un augure, le front ceint de bandelettes sacrées, prononçait une prière, et, la main étendue sur la tête du roi, attendait le signe convenu. Ce signe était un éclair ou un vol particulier des oiseaux.

Le roi était à la fois le *grand prêtre* de la cité, le *juge suprême,* et le *commandant* de l'armée. Son autorité était à peu près absolue, sauf au sein des familles, où il ne pouvait pénétrer. Là le père était le seul maître, armé même du pouvoir redoutable de vie et de mort.

Au-dessous du roi étaient des *auxiliaires* ou *suppléants,* auxquels il déléguait une partie de son pouvoir. Pour la religion, c'étaient les *augures* et les *pontifes;*

pour l'armée, le *commandant de la cavalerie;* pour l'administration de Rome, le *préfet de la ville;* pour la justice, les *enquêteurs* ou *duumvirs*.

Le sénat. — Le conseil du roi était le sénat ou réunion des anciens, composé d'abord de cent, puis de deux cents, enfin de trois cents membres, nommés par le roi.

Le sénat n'avait pas d'attributions bien déterminées. Convoqué par le roi quand ce dernier le jugeait à propos, il n'était consulté aussi que sur les questions qu'on voulait bien lui soumettre. A la mort du roi le pouvoir passait au sénat, qui l'exerçait jusqu'à l'élection d'un nouveau roi.

Les plébéiens avant Servius Tullius. — Nous avons dit déjà que sous les premiers rois Rome renfermait dans son sein comme deux populations absolument distinctes : celle des *citoyens* ou *patriciens*, et celle des *non-citoyens* ou *plébéiens*. Tous les droits étaient pour la première; la seconde ne figurait même pas dans l'État. Cette situation pouvait devenir fort dangereuse pour la cité; car il était clair que la plèbe ne se résignerait pas toujours à un état de choses aussi intolérable. Il fallait, si l'on voulait éviter des luttes désastreuses, des révolutions, élargir le cadre de la cité, et y admettre dans une juste mesure les plébéiens eux-mêmes. C'est ce que comprit Servius, qui fit une réforme célèbre.

Réforme de Servius. — On peut résumer la réforme de Servius en deux lignes : *Avant Servius, la plèbe n'était rien, n'avait rien. Servius donna à la plèbe des* **terres**, *des* **lois**, *un* **culte**; *il fit des plébéiens des* **soldats** *et des* **citoyens**. Ils devinrent propriétaires, furent garantis par les lois contre l'arbitraire des patriciens, eurent leur foyer sacré, leurs fêtes religieuses, purent servir à l'armée dans l'infanterie, enfin prendre part aux élections et voter les lois.

RÉSUMÉ

La société romaine, qui à l'origine comprenait les patriciens seuls, à l'exclusion de la plèbe du Capitolin, était gouvernée par un roi *élu*, jouissant d'une autorité à peu près *absolue*. Cependant l'usage s'introduisit que dans les circonstances importantes le roi dût consulter le sénat, assemblée de trois cents membres nommés par le souverain.

Les plébéiens sont introduits dans la *cité romaine* par Servius Tullius. Ce roi, malgré le sénat, leur donne des terres, des lois, un culte, le droit de porter les armes et celui de voter, et prépare ainsi la fusion des deux ordres.

CHAPITRE III

LA RELIGION ROMAINE

SOMMAIRE

Esprit religieux des Romains. — Leurs dieux. — Caractère de la religion romaine. — Le culte. — Les ministres du culte.

Esprit religieux des Romains. — Les Romains disaient d'eux-mêmes qu'ils étaient le peuple *le plus religieux de la terre*. Ils disaient vrai si *par le plus religieux* il faut entendre *le plus chargé de pratiques et d'observances*. En effet, la religion enserrait le Romain de toutes parts; elle le suivait dans tous les actes de sa vie petits et grands. Le simple particulier, au sein de sa famille, comme le magistrat dans sa charge, étaient sans cesse occupés à interroger la volonté des dieux, à se purifier par des cérémonies expiatoires des souillures contractées même involontairement, à se concilier la faveur des divinités tutélaires par des prières, des offrandes et des sacrifices.

Les dieux romains. — La religion romaine ne ressemble que de fort loin à la brillante religion de l'Olympe grec. Sans doute le fond des deux religions

est le même. Grecs et Romains ont adoré les puissances secrètes de la nature qui se révélaient à eux par des phénomènes frappants et inexpliqués. Le jour qui luit, le fleuve qui coule, le vent qui murmure, le tonnerre qui gronde, étaient devenus autant de divinités. On peut même dire que les Romains dans cette voie étaient allés plus loin que les Grecs, car ils faisaient présider des dieux à toutes les opérations de la vie champêtre et à tous les événements de la vie humaine.



Dieu Terme.
(Musée du Louvre.)

En ce qui concerne les champs, outre le dieu *Terme* qui, par son importance, mérite une mention à part, il y avait les dieux ou déesses des jardins et des fleurs, des jachères, du sarclement, de l'engrais, de la rouille, de la meule, du four, de la fièvre, etc. En ce qui concerne la vie humaine, il y avait la déesse de la *Naissance*, la déesse de la *Jeunesse*, la déesse du *Mariage*, la déesse des *Funérailles*, etc. etc.

Les Romains étaient de la sorte parvenus à se fabriquer une multitude incroyable de dieux : Varron en compte jusqu'à six mille. De plus, chaque individu, chaque cité, chaque pays avait son propre *Génie*, qui était dieu aussi, et tous les *morts* devenaient autant de divinités capables de faire du bien ou du mal aux vivants.

Les dieux des Romains ne valaient pas ceux des Grecs. Des puissances mystérieuses de la nature, l'imagination poétique et féconde des Grecs fit des personnalités bien vivantes : *Jupiter*, *Junon*, *Minerve*, *Apollon*, *Diane*, avaient, aux yeux des Grecs, un corps, une âme, et une

beauté singulière que les arts reproduisirent dans des œuvres immortelles. L'esprit froid et positif des Romains répugnait à ces symboles : leurs dieux restèrent de simples idées, de *pures abstractions*, sans forme et sans vie, qu'il était interdit aux arts, à l'origine du moins, de chercher à fixer sous des traits humains. Une pierre figurait Jupiter; une lance fichée en terre, Mars.

Cette simplicité de la religion romaine dura jusqu'au jour où l'avènement de Tarquin l'Ancien introduisit à Rome les dieux de la Grèce. Sur le mont Tarpéien, Tarquin l'Ancien installa avec magnificence, dans un temple superbe, la grande famille céleste : *Jupiter, Junon* et *Minerve;* les autres dieux grecs devaient venir peu à peu.

Caractère de la religion romaine. — Les Romains considéraient toutes les divinités comme des puissances ennemies dont il fallait conjurer la haine par force rites religieux, envers lesquelles il était nécessaire de se montrer *pieux*. Mais *être pieux* pour le Romain, ce n'était point élever son cœur vers la divinité dans un élan d'amour ou de respect, c'était simplement réciter des formules consacrées, et les réciter *rigoureusement suivant le rituel*. Peu importait les dispositions intérieures. La religion romaine était donc tout extérieure, *toute de formes*. On comprend combien une pareille religion avait peu de pouvoir pour *moraliser* réellement l'homme.

Le culte. — Le *culte* se divisait en culte *privé* et en culte *public*.

1° *Culte privé*. — Le culte privé était celui de la famille. Chaque famille avait ses dieux, son autel, son prêtre. Ses *dieux* étaient les ancêtres eux-mêmes divinisés, prenant à la mort les noms de *lares* ou de *mânes*. L'image dés *lares* était exposée sur un *autel* dans l'*atrium*, grande pièce de la maison romaine qui servait de salle commune. Devant l'autel se trouvait le *foyer* de la famille, considéré par les anciens comme un lieu sacré. Le prêtre du culte privé était le chef de la famille lui-même. Son premier soin était d'entretenir la flamme

du foyer en l'honneur des ancêtres; car cette flamme était *le symbole de l'âme des ancêtres, toujours vivante et toujours vigilante.* Laisser éteindre cette flamme, c'était comme donner une seconde mort à l'ancêtre, supprimer la source de vie et provoquer l'extinction de sa propre descendance.


Vestale.
(Statue en marbre du musée de Dresde.)

Le matin, le père, entouré de ses enfants et de ses esclaves, venait adresser sa prière au feu du foyer. Les repas se prenaient en sa présence; on lui devait une prière au commencement et à la fin; il recevait aussi sa part, c'est-à-dire les prémices des aliments et une libation de vin. Les jours de fête, il avait en plus des gâteaux, du miel, des couronnes de fleurs, de l'encens ou des parfums.

2° *Culte public.* — Le culte public était le culte rendu par la cité. Comme la famille, la cité avait ses *ancêtres*, son *fondateur*. Pour Rome, les ancêtres étaient Mars et Romulus. Ces ancêtres avaient aussi leur autel et leur foyer sacré. L'autel et le foyer se trouvaient dans le temple de Vesta; nuit et jour la flamme brillait sur ce foyer, soigneusement entretenue par des vierges appelées *vestales*.

Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Janus, les *grands dieux*, avaient aussi leur culte *officiel*, leurs sacrifices offerts au nom de l'État par des ministres en titre. Les divinités intérieures, moins solennelles, mieux connues et plus goûtées de la foule, avaient leurs fêtes pleines de gaieté et d'entrain, souvent de licence. Les plus populaires étaient les fêtes de Cérès ou de la moisson; les fêtes de Saturne ou Saturnales, espèce de carnaval

romain; les fêtes du dieu Terme, et les fêtes des vendanges.

3° **Ministres du culte.** — A Rome, comme dans toutes les anciennes sociétés, les premiers et seuls ministres du culte furent le *père de famille,* et, pour l'État, le *roi* ou les magistrats qui avaient hérité de ses pouvoirs, consuls, censeurs, préteurs. Cependant la religion romaine eut de bonne heure ses prêtres spécialement voués au culte, sans que pour cela les magistrats perdissent leurs attributions religieuses. A leur tête était le grand pontife, chef de la religion. Outre les sacrifices, les prêtres étaient chargés de fixer le calendrier, de rédiger les annales de la nation.

Au collège des prêtres on peut rattacher les *augures,* qui prétendaient lire l'avenir dans les éclairs et le tonnerre, le vol des oiseaux, le plus ou moins d'appétit des poulets sacrés, et les *aruspices* qui interrogeaient les entrailles des victimes égorgées sur les autels.

Toute vaine qu'elle nous paraisse et qu'elle est en effet, la religion romaine eut un grand empire sur les esprits et joua un rôle immense.

RÉSUMÉ

Le peuple romain était essentiellement religieux. Comme les Grecs, il avait divinisé toutes les puissances de la nature et il avait multiplié ses dieux d'une façon prodigieuse. Mais à l'origine les dieux romains n'ont point la physionomie vivante et brillamment poétique des dieux grecs. Une fiction religieuse assez touchante, c'était la divinisation du fondateur de la cité, ou du fondateur de la famille, devenant, sous le symbole du feu sacré, le génie tutélaire de cette cité ou de cette famille.

La religion romaine, qui consistait presque entièrement en pratiques extérieures, avait un double culte, le culte privé et le culte public. Le culte privé était celui rendu dans le foyer domestique par le père de famille aux mânes des ancêtres. Le culte public, fait au nom de l'État, avait pour ministres les vestales chargées d'entretenir le feu sacré en l'honneur du fondateur de Rome, le roi et les magistrats ses successeurs, prêtres à leur heure, les pontifes, les augures et les aruspices.

LA RÉPUBLIQUE

On peut diviser la période de la République en quatre grandes époques. Dans la première (510-367), Rome, après avoir assuré sa liberté contre les Tarquins, se livre à des luttes intérieures qui aboutissent à l'égalité entre les patriciens et les plébéiens. Dans la deuxième (367-265), Rome, débarrassée enfin de ses querelles intestines, unie et par conséquent forte, prend l'offensive contre les ennemis qui l'entourent et fait la conquête de l'Italie. Dans la troisième (265-133), Rome fait la conquête du monde. Avec la quatrième (133-30), Rome entre dans les longues et douloureuses guerres civiles où s'effondre la République et d'où sort l'Empire.

LIVRE I

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA LUTTE ENTRE LES DEUX ORDRES (510-367)

CHAPITRE I

SITUATION RESPECTIVE DES PATRICIENS ET DES PLÉBÉIENS EN 510

SOMMAIRE

Le renversement de la royauté s'est fait à l'avantage de l'aristocratie. — Les patriciens sont encore tout, et les plébéiens ne sont rien. — Luttes qui doivent résulter de cet état de choses.

Le consulat. — Rome, en passant de la royauté à la République, modifia peu sa constitution. Tout se borna

à l'institution du *consulat* comme magistrature suprême. Les consuls rappelaient les rois par l'étendue de leur pouvoir ainsi que par leurs insignes. Ils commandaient l'armée, nommaient les sénateurs, convoquaient et présidaient le sénat et l'assemblée du peuple; proposaient les lois; consultaient les dieux; offraient les sacrifices; enfin rendaient la justice.

Leurs insignes étaient presque ceux de la royauté. S'ils ne portaient pas la robe de pourpre, ils avaient la toge bordée de pourpre; s'ils ne pouvaient paraître en public sur un char, ils avaient le privilège de la *chaise curule*. Ils marchaient précédés de douze licteurs portant les faisceaux.



Consul entre deux faisceaux.
(Monnaie de Cn. Pison.)

Les différences entre les consuls et les rois étaient qu'ils n'avaient pas le droit de vie et de mort dans Rome; que leur pouvoir était annuel; qu'en sortant de charge ils pouvaient être cités en justice pour rendre compte de leur administration; enfin qu'ils étaient deux, et que l'opposition d'un consul suffisait pour frapper d'impuissance son collègue.

Les deux premiers consuls furent *Junius Brutus* et *Tarquin Collatin*, qui avaient joué le principal rôle dans l'expulsion des rois. Tarquin Collatin, quelque temps après, fut forcé à cause de son nom d'abdiquer. On le remplaça par *Valérius Publicola*.

Prépondérance excessive des patriciens. — Le peuple ne fit que perdre à la révolution de 510.

C'étaient les patriciens qui avaient renversé la royauté, et à leur unique profit. Débarrassés de la seule entrave qui les gênât, ils furent maintenant les seuls maîtres. Ils eurent tout : consulat, sénat, sacerdoce, auspices,

justice. Dans le vote au champ de Mars, tout était habilement calculé pour rendre vain et dérisoire le droit de la plèbe. Enfin, pour les circonstances exceptionnelles, ils eurent à leur disposition la *dictature*, magistrature redoutable qui investissait un des leurs de l'ancien pou-



Brutus. (Musée du Capitole.)

voir des rois, avec tout ce qu'il pouvait avoir d'absolu et d'excessif.

Conséquence de cet état de choses. — Dans ces conditions, il fallait s'attendre à des luttes de la part de la plèbe. La guerre aurait probablement éclaté entre les deux ordres au lendemain de la proclamation de la République, sans la nécessité qui s'imposa d'unir tous les efforts contre l'ennemi commun.

RÉSUMÉ

La République proclamée en 510 *n'est qu'une monarchie déguisée.* Les *consuls* remplacent les rois, avec leurs divers pouvoirs. Seuls les patriciens ont gagné à la révolution, qui les a débarrassés des entraves mises à leur ambition par la royauté. La plèbe y a plutôt perdu. De là des luttes futures entre les deux ordres.

CHAPITRE II

UNION MOMENTANÉE DES DEUX ORDRES CONTRE LES TARQUINS (510-495)

SOMMAIRE

Conjuration en faveur de Tarquin. — Bataille où meurt Brutus. — Invasion de Porsenna. — Bataille du lac Régille (496).

Conjuration en faveur de Tarquin. — Tarquin, en effet, ne renonçait point à l'espoir de recouvrer sa couronne. Il essaya d'abord de la voie des intrigues. Ses ambassadeurs, envoyés à Rome pour demander la restitution des biens royaux, profitèrent de leur séjour dans la ville pour rallier à leur cause les mécontents, et formèrent un complot dans lequel entrèrent plusieurs jeunes gens nobles. Parmi eux se trouvaient les neveux et les fils même du consul *Junius Brutus*. Le complot fut découvert et les conspirateurs envoyés au supplice par le consul, qui assista froid et impassible à la ruine de sa propre maison.

Mort de Brutus. — Tarquin alors en appela aux armes. Une première attaque, en 510, aboutit à une bataille où le consul Brutus périt dans un duel avec le fils du roi, *Aruns*, qui tomba aussi frappé à mort. L'autre consul, Valérius Publicola, prononça

l'éloge funèbre de son collègue, et de plus les dames romaines voulurent honorer le vengeur de Lucrèce par un deuil d'une année.

Invasion de Porsenna. — L'année suivante (509), une invasion de Porsenna, puissant roi de Clusium, eut des conséquences plus graves. L'historien romain Tite-Live, il est vrai, raconte que Porsenna, effrayé du courage montré par les Romains, se hâta de faire la paix et de rentrer dans ses États. Mais d'autres témoignages moins intéressés établissent clairement que Rome dut se rendre à merci, et que son vainqueur lui imposa les plus dures conditions.

Bataille du lac Régille. — La victoire pourtant de Porsenna resta sans résultat pour Tarquin. Le roi se tourna alors du côté des Latins et les arma contre Rome (496). Une grande bataille livrée près du lac Régille fit évanouir ses dernières espérances. Le vieux roi y perdit son dernier fils, et lui-même, blessé d'un coup de lance, dut aller achever une vieillesse misérable auprès du tyran de Cumes, Aristodème. La lutte contre les Tarquins est finie, les dissensions à Rome vont commencer.

RÉSUMÉ

Les deux ordres sont obligés d'unir leurs forces contre Tarquin, qu'un complot, où sont entrés les fils mêmes du consul Brutus, a essayé de remettre sur le trône. Brutus périt en 510 dans une bataille livrée aux Tarquiniens et aux Véiens. L'année suivante, Porsenna fait dans le Latium une invasion pénible pour l'honneur de Rome, mais sans résultat pour Tarquin. Le vieux roi s'adresse aux Latins. Ils sont vaincus près du lac Régille (496 et Tarquin va mourir à Cumes.

CHAPITRE III

LA LUTTE ENTRE LES DEUX ORDRES JUSQU'AUX DÉCEMVIRS (495-450)

SOMMAIRE

Situation misérable des plébéiens. — Retraite du peuple sur le mont Sacré. — Apologue d'Agrippa. — Création du tribunat. — Puissance redoutable des tribuns du peuple (493).

Lois agraires proposées par le consul Spurius Cassius. — Mort injuste de Spurius Cassius (486).

Loi Publilia (471) sur les plébiscites.

Le peuple sur le mont Sacré. — Délivrés de la crainte des Tarquins, les patriciens n'eurent plus aucun ménagement pour la plèbe. Plus que jamais l'usure pressura les malheureux débiteurs, qui, incapables de se libérer, se voyaient eux et leurs familles réduits à l'esclavage et soumis aux traitements les plus indignes. Un jour, las de souffrir, les plébéiens, laissant là cette ville qui s'obstinait à les traiter comme des étrangers et des esclaves, sortirent en foule et allèrent, au delà de l'Anio, s'établir sur le mont Sacré pour y fonder une nouvelle cité.

Institution des tribuns du peuple (493). — Les patriciens, qui par ce départ perdaient la plus grande partie de leur armée, dépêchèrent au peuple le sénateur *Ménénius Agrippa.* Agrippa leur conta l'apologue des *membres révoltés contre l'estomac,* et leur fit comprendre que les divers membres d'une cité ne peuvent se passer les uns des autres, pas plus que dans le corps humain les membres ne sauraient se suffire chacun à soi-même. Le peuple persuadé consentit à revenir, mais sur la promesse que les dettes seraient abolies, et que la plèbe aurait ses défenseurs, pris dans son sein, appelés *tribuns* (493).

L'institution du tribunat fut la première victoire remportée par la plèbe sur le patriciat. Les tribuns, sans avoir rien qui les distinguât à l'extérieur des autres citoyens, étaient revêtus d'une puissance redoutable. D'un mot ils arrêtaient l'effet des sentences consulaires; c'est ce qu'on appelle le *veto*. *Rien ne pouvait se faire à l'encontre d'un tribun.* Leur personne était déclarée *inviolable* sous les peines les plus rigoureuses. Nous les verrons, armés de leur inviolabilité, élargir sans cesse le cercle de leurs attributions; citer à leur tribunal les consuls, venir siéger audacieusement au sénat, juger et condamner les patriciens. Le tribunat du peuple finira par devenir de fait la première magistrature de Rome.

Lois agraires (487). — La plèbe avait maintenant des défenseurs. Un patricien trois fois consul, *Spurius Cassius,* ému de sa situation misérable, voulut lui donner des terres; ces terres, il les prenait sur le domaine de l'État, domaine que les patriciens avaient peu à peu usurpé et confondu avec leur propre patrimoine. C'était donc une restitution que réclamait le consul pour en faire profiter la plèbe.

Aucune mesure ne paraît plus juste. Les patriciens, lésés dans leurs intérêts matériels, n'en conçurent pas moins une vive indignation. Ils laissèrent passer la loi, mais s'arrangèrent pour en retarder l'exécution. En attendant, on travailla les esprits; on persuada au peuple, toujours si facile à tromper, que Spurius Cassius n'était qu'un traître. Quand il sortit de charge, les patriciens l'accusèrent d'avoir aspiré à la royauté : il fut condamné, battu de verges et décapité (486).

Loi Publilia (471). — La loi agraire resta inexécutée. En 473, un tribun osa en reparler : on le trouva bientôt mort dans son lit. Frappés de terreur, le peuple et les tribuns gardaient le silence. Seul un centurion, *Publilius Volero,* eut le courage de protester. Nommé tribun, il proposa la loi appelée de son nom Publilia. Elle renfermait deux articles : 1° Les tribuns seront élus par la plèbe seule; 2° la plèbe aura le droit de faire des décrets (*plébiscites*).

Le premier article de cette loi enlevait aux patriciens l'élection des tribuns du peuple; le deuxième était plus grave peut-être encore. On en vint aux mains sur le *Forum;* le sang coula; le consul, le fier et ardent *Appius Claudius*, qui s'était jeté dans la mêlée, n'échappa à la mort que par la fuite. Vaincu, le sénat accepta la loi.

Appius Claudius se vengea quelque temps après en décimant les troupes qui avaient fui, à dessein peut-être, devant l'ennemi. Cité par les tribuns au sortir de charge devant le tribunal du peuple, il y comparut, mais pour parler en maître; puis il se tua. Sa fière mort n'en prouvait pas moins la victoire des plébéiens (470). Un nouveau pas vers l'égalité va se faire par l'œuvre des *Décemvirs*.

RÉSUMÉ

Écrasée par les patriciens, qui prompts aux promesses quand ils ont besoin de la plèbe pour faire face à l'ennemi, s'empressent après la victoire de les oublier, la plèbe se retire sur le mont Sacré. Elle en revient sur la prière du sénateur Ménénius Agrippa, mais seulement après avoir obtenu la création des *tribuns du peuple*, inviolables et armés du terrible *veto* qui fait échec à la puissance consulaire (493).

Le consul Spurius Cassius propose une loi pour donner à la plèbe des terres prises sur le domaine public (487). La loi agraire passe, mais elle reste inexécutée, et le consul au sortir de charge est décapité (486). Les plébéiens obtiennent d'ailleurs un succès très considérable par l'adoption de la loi *Publilia* qui donne au peuple le droit de faire des lois ou *plébiscites* (471).

CHAPITRE IV

L'ŒUVRE DES DÉCEMVIRS, OU L'ÉGALITÉ CIVILE (450)

SOMMAIRE

Le tribun Térentillus demande un code de lois. — Envoi de trois commissaires à Athènes. — Création des décemvirs. — Leur œuvre (450). — Le décemvirat transformé en tyrannie par

Appius Claudius. — Attentat sur Virginie. — Chute des décemvirs.

Proposition du tribun Térentillus. — Le droit romain jusqu'alors se composait d'anciennes et obscures coutumes, que le patriciat interprétait à sa façon. Pour mettre fin à cet arbitraire, le tribun *Térentillus* demanda qu'on rédigeât un code de lois nouvelles qui seraient connues et acceptées de tous, et qui s'appliqueraient aux deux ordres. Ce projet de loi souleva un violent orage. On vit de jeunes patriciens se jeter à plusieurs reprises sur la foule assemblée au Forum et chasser les tribuns. Tout fut vain; force fut au sénat de céder, et l'on envoya trois commissaires à Athènes pour étudier les meilleures lois.

Les décemvirs. — Les commissaires revinrent en 450, et aussitôt, suspendant toute charge, on élut dix magistrats connus sous le nom de *décemvirs*. Ils étaient revêtus d'une autorité absolue, et tous pris parmi les patriciens. Ils n'abusèrent point de leur pouvoir. A la fin de l'année, dix tables de lois furent présentées au peuple et acceptées (450).

Appius Claudius. — Cependant le code n'était pas complet, et pour l'achever on dut continuer au collège des décemvirs ses pouvoirs pour une seconde année, à la condition cependant que tous ses membres seraient renouvelés. Contrairement à cette condition, un des décemvirs sortants, *Appius Claudius*, qui présidait les nouvelles élections, se fit réélire: il y eut plus, il se fit donner pour collègues des hommes obscurs qui, lui devant leur élection, abdiquaient d'avance entre ses mains toute volonté. Alors il jeta le masque et commanda en maître. Deux nouvelles tables de lois iniques furent imposées; la fortune, l'honneur, la vie des citoyens, dépendirent du caprice d'un homme. C'était la tyrannie sous un nom nouveau.

Chute des décemvirs. — L'impudence d'Appius amena sa chute. Il osa réclamer comme son esclave une jeune fille libre, *Virginie*. Plutôt que de la voir désho-

norée, son père *Virginius*, saisissant un couteau à l'étal d'un boucher, la tua, puis appela l'armée à la révolte. Les décemvirs, effrayés, abdiquèrent aussitôt et prirent le chemin de l'exil. Mais Appius fut jeté en prison, où, n'osant attendre la sentence du peuple, il se tua.

L'œuvre des décemvirs. — L'œuvre des décemvirs, qui avait failli aboutir à la tyrannie, fut grandement utile à Rome. A partir de ce moment le plébéien comparut devant le même tribunal que le patricien, s'y défendit avec les mêmes armes, fut jugé d'après la même loi. *L'égalité civile était conquise.*

RÉSUMÉ

Faute de lois claires et connues de tous, les patriciens, seuls chargés de rendre la justice, s'acquittaient de cette fonction au gré de leurs caprices et de leurs intérêts. Le tribun Térentillus demande la rédaction d'un code nouveau. Après une résistance orageuse de dix ans, le sénat cède et charge les *décemvirs* de rédiger des tables de lois (450). Les décemvirs s'en acquittent à la satisfaction générale. Mais l'un d'eux, Appius Claudius, se fait illégalement proroger dans sa charge et organise la tyrannie. Il est renversé à la suite de la mort tragique de Virginie. L'œuvre des premiers décemvirs survit à la tentative criminelle d'Appius Claudius : consacrant l'*égalité civile* entre patriciens et plébéiens, elle est le premier pas vers l'assimilation des deux ordres.

CHAPITRE V

LA LOI LICINIA, OU L'ÉGALITÉ POLITIQUE (367)

SOMMAIRE

Les tribuns du peuple demandent le partage du consulat. — Du consulat on fait la censure et le tribunat militaire (445).

Loi Licinia demandant de nouveau le consulat pour les plébéiens (377). — Adoptée après dix ans de résistance (367). — Conquête successive par la plèbe des autres magistratures (367-302).

Le tribunat militaire. — La plèbe voulut bientôt davantage, c'est-à-dire l'égalité *politique*. Dès 445, les

tribuns demandèrent que les plébéiens pussent devenir consuls. Le sénat, plutôt que de céder, préféra démembrer le consulat. On en fit deux charges nouvelles : la *censure*, réservée aux patriciens, et le *tribunat militaire*, accessible aux plébéiens. Les censeurs faisaient le *cens* ou dénombrement des citoyens, administraient le domaine public, surveillaient les mœurs et dressaient la liste des sénateurs. Les tribuns militaires commandaient les armées. Le tribunat militaire dura soixante-dix-huit ans.

La loi Licinia. — En 376, le tribun *Licinius Stolon* proposa le rétablissement du consulat, avec la clause formelle qu'un des deux consuls serait plébéien. De nouveau le sénat s'y refusa avec opiniâtreté pendant dix ans. Excitée par ses tribuns, la foule prit les armes, la guerre civile ensanglanta les rues de Rome. Vaincu enfin, le sénat accepta la loi Licinia (367).

Après le consulat, la plèbe ne tarda point à conquérir les autres magistratures. Elle devait arriver même, chose qui scandalisa grandement la piété orgueilleuse de certains patriciens, au *sacerdoce*.

Maintenant Rome, qui comprenait autrefois deux cités dans l'enceinte des mêmes murs, ne renferme plus qu'un seul peuple. Les barrières qui séparaient les patriciens des plébéiens sont tombées, et tous se confondent dans les mêmes droits et dans les mêmes devoirs, bien que la naissance, les richesses fassent dans l'État au patriciat une place à part.

RÉSUMÉ

La plèbe aspire à l'égalité politique et demande l'admission au consulat. Plutôt que de l'accorder, le sénat démembre le consulat dont il fait la *censure*, réservée aux patriciens, et le *tribunat militaire*, accessible aux plébéiens.

Le tribunat militaire dure soixante-dix-huit ans. En 376, le tribun Licinius propose le rétablissement du consulat, avec la clause que l'un des deux consuls sera forcément plébéien. Le sénat cède en 367 seulement. L'égalité politique est conquise par la plèbe. Les autres magistratures deviennent les unes après les autres accessibles aux plébéiens, et la fusion est faite entre les deux ordres.

CHAPITRE VI

LA CONSTITUTION ROMAINE EN 366

SOMMAIRE

I. LES MAGISTRATURES : 1° consulat; 2° préture; 3° censure; 4° édilité; 5° questure. — *Cursus honorum*. — Le tribunat de la plèbe.
II. — LE SÉNAT : 1° composition du sénat; 2° attributions; 3° compétence particulière.
III. — ASSEMBLÉES DU PEUPLE : 1° au champ de Mars; 2° au Forum.

La constitution républicaine de Rome peut être regardée comme achevée pour ses grands traits en l'année 366; elle comprend trois principaux rouages gouvernementaux : 1° *les magistratures;* 2° *le sénat;* 3° *les assemblées du peuple.*

I. — Les magistratures.

En 510, au lendemain de l'expulsion des Tarquins, on ne comptait, à proprement parler, qu'*une seule* magistrature, le *consulat.* A la suite des tiraillements et des luttes entre patriciens et plébéiens, le consulat s'est allégé d'un bon nombre de ses attributions, dévolues à autant de magistratures distinctes, de sorte que nous distinguons maintenant les *consuls,* les *censeurs,* les *préteurs,* les *édiles,* les *questeurs;* auxquels il convient d'ajouter les *tribuns du peuple.*

1° **Les consuls**. — Les consuls, dont l'autorité à l'origine était si étendue, n'ont plus maintenant que le commandement des armées, l'organisation *provisoire* des pays conquis, et à Rome la haute direction des affaires publiques. Ils peuvent, quand les circonstances l'exigent, être investis d'un pouvoir dictatorial. Le sénat prononce alors la formule célèbre : *Caveant consules,* « Que les consuls veillent au salut de l'État. »

2° **Les préteurs.** — Immédiatement après les consuls viennent les *préteurs*. Ces magistrats ont pour fonctions de rendre la *justice criminelle et civile;* fonction dans laquelle ils se font aider par un certain nombre de *jurés* ou *juges*, dont ils dressent eux-mêmes la liste. Les préteurs peuvent être appelés à remplacer les consuls pour certaines fonctions, telles que le commandement des armées. Il n'y a qu'*un* préteur à l'origine : il y en aura jusqu'à *six* dans la suite. Leurs insignes sont à peu près ceux des consuls.

3° **Les censeurs.** — Les censeurs, au nombre de *deux*, sont élus tous les cinq ans. Ils ont une triple tâche : 1° estimer la fortune de tous les habitants et les répartir en classes; 2° dresser la liste des sénateurs; 3° régler le budget de l'État.

Dans leurs fonctions, les censeurs jouissent de la plus complète indépendance. Pour classer les citoyens, ils tiennent compte non seulement de la *fortune* des déclarants, mais encore de leur *moralité*. Ils peuvent, s'ils jugent la personne indigne, dégrader un sénateur, un chevalier, ou même lui enlever ses *droits de citoyen*. Les insignes des censeurs sont la *chaise curule* et la *prétexte*, robe bordée de pourpre.

4° **Les édiles.** — Au nombre de deux, les édiles ont la *police générale* de la ville, inspectent les marchés, contrôlent la qualité des marchandises, les poids et les mesures; veillent à l'entretien des rues et des monuments, au service des eaux; surveillent les établissements publics tels que tavernes, bains publics; dirigent les secours contre les incendies; organisent les jeux; approvisionnent la cité, etc. Ils jugent aussi les procès en matière commerciale.

5° **Les questeurs.** — Les questeurs ont pour fonction principale l'administration du trésor public, soit à la ville, soit à l'armée. Au nombre de quatre d'abord, ils seront vingt sous Sylla, et quarante sous César.

Cursus honorum. — Les magistratures dont nous venons de parler, sauf la *censure*, forment le *cursus honorum* ou *carrière des honneurs*. La carrière des honneurs

commence donc à la questure, se continue par l'édilité, la préture, et se termine avec le consulat.

Le tribunat de la plèbe. — Le tribunat reste en dehors du *cursus honorum;* mais avec son *veto,* son inviolabilité, ses empiétements perpétuels appuyés par la foule, il a une force irrésistible et peut soulever les conflits les plus graves.

II. — Le sénat.

Composition du sénat. — Le sénat est composé de trois cents membres, choisis par les censeurs. Il a été ouvert aux plébéiens vers 400. Les insignes des sénateurs sont le *laticlave,* tunique ornée d'une large bande de pourpre sur la poitrine, et le *mulleus,* sorte de bottine rouge ou violette.

Attributions du sénat. — En théorie, l'autorité du sénat est presque nulle. Mais, en pratique, elle est presque illimitée. Considéré comme le corps le plus éclairé et le plus élevé de l'État, il est sans cesse consulté par les magistrats, qui n'osent prendre sans son concours aucune mesure de quelque importance.

Plus tard, quand Rome sera devenue conquérante, le sénat sera chargé de l'administration des provinces. C'est lui qui les répartit entre les divers magistrats, qui trace à chaque gouverneur son programme.

A l'administration des provinces se rattache la politique extérieure, les rapports de l'État romain avec les sujets, les amis ou les ennemis. L'œuvre de la conquête était l'œuvre du sénat aussi bien que celle des généraux, car les généraux ne faisaient rien que par son ordre et sous sa direction; quant à l'œuvre d'organisation définitive, elle était entièrement de lui. Il recevait les ambassadeurs des pays, examinait et tranchait les différends, nouait ou rompait les négociations diplomatiques, faisait la paix ou la guerre, sans consulter le peuple autrement que dans les grandes occasions.

C'est ainsi que pendant plus de quatre siècles le sénat gouverna la cité en vertu d'une autorité que rien ne lui

garantissait, sinon son *renom de sagesse, de prudence et de patriotisme.*

III. — Assemblées du peuple.

On distinguait deux sortes d'assemblées : celles qui se tenaient au champ de Mars, en dehors de Rome, et celles qui se tenaient au Forum, dans le centre de la ville.

Les *assemblées du champ de Mars* comprenaient les patriciens et les plébéiens réunis. Tout s'y passait suivant un cérémonial militaire. La trompette sonnait sur le Capitole et autour des murs pour appeler le peuple; un drapeau rouge était hissé sur le Janicule. Enfin, quand on procédait au vote, le peuple se rangeait par centuries, ayant chacune à sa tête son centurion, comme une véritable armée.

C'est dans ces assemblées qu'on élisait les magistrats supérieurs : *consuls, préteurs, censeurs*. Une loi du consul Valerius Publicola, en 509, leur avait en outre donné une précieuse prérogative dont elles se montrèrent jalouses. Cette loi avait fait d'elles, pour les *questions criminelles*, une sorte de *cour d'appel* contre les sentences consulaires. Voilà pourquoi dans l'enceinte de Rome les faisceaux consulaires ne devaient point porter la *hache*, le pouvoir de vie et de mort résidant non plus dans le consul, mais dans le peuple.

Les *assemblées du Forum* tantôt ne comprenaient que la plèbe, et alors leur mission légale se bornait à élire les tribuns du peuple et les magistrats plébéiens; tantôt elles comprenaient aussi les patriciens : alors elles élisaient les édiles et les questeurs. En outre, elles avaient le *droit de faire des lois, des plébiscites*. C'est aussi devant ces assemblées que les tribuns du peuple citaient les consuls et autres magistrats dont ils voulaient se défaire.

RÉSUMÉ

La constitution républicaine de Rome comprend essentiellement les magistratures, le sénat et les assemblées du peuple.

Les magistratures, au nombre de cinq, sont le consulat, la préture, la censure, l'édilité et la questure. Elles forment le *cursus honorum*. En dehors du *cursus* est le tribunat du peuple.

Le sénat, composé de trois cents membres, nommés par les censeurs, n'a en théorie presque aucune autorité; et en pratique exerce un contrôle prépondérant sur la loi, la religion, les finances, l'administration des provinces et la politique extérieure.

Les assemblées du peuple se tiennent soit au champ de Mars, où patriciens et plébéiens élisent les magistratures supérieures, exercent le droit d'appel; soit au Forum, où s'élisent les magistratures inférieures et se font les lois; la plèbe y élit aussi ses tribuns, y fait des plébiscites, et ses tribuns y citent en règlement de compte les magistrats.

LIVRE II

DEUXIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (367-265)

CHAPITRE I

GUERRES ANTÉRIEURES A LA CONQUÊTE DE L'ITALIE (510-367)

SOMMAIRE

Situation difficile de Rome après l'expulsion des Tarquins (510). — A quoi se passe pour Rome le ve siècle. — Siège et prise de Véies (405-396). — Invasion des Gaulois (390). — Bataille de l'Allia. — Prise de Rome. — Les Gaulois une deuxième fois dans le Latium (367).

Situation difficile de Rome après l'expulsion des Tarquins (510). — Rome avait été puissante sous les rois. Les Latins, autrefois simplement ses alliés, étaient, depuis Tarquin le Superbe, ses sujets; fortement assise dans le Latium, elle pouvait espérer porter bientôt ses conquêtes sur les territoires voisins. La révolution de 510 brisa cette puissance. Les Latins secouèrent le joug, et Rome fut presque réduite à ses murailles. Mais elle était une grande ville, comptant peut-être plus de cent mille habitants : c'est ce qui lui permit de se défendre avec succès contre ses ennemis, qui l'enserraient de toutes parts, sauf du côté de la mer.

Ces ennemis étaient surtout les *Èques*, les *Volsques* et les *Véiens*. Les Èques, robustes montagnards, pillards pauvres, avides et insaisissables, étaient moins dangereux qu'incommodes, à cause de leurs incursions sans cesse renouvelées. Les Volsques, riches, nombreux, maîtres d'un fertile territoire, auraient pu faire beau-

coup de mal ; mais ils étaient divisés entre eux, et pour cela sans force. Quant à Véies, située à quatre lieues seulement du Janicule, c'était une grande ville qui pouvait balancer la fortune de Rome.

A quoi se passe pour Rome le ve siècle. — Tout le ve siècle se passa pour Rome à repousser les incursions de ses ennemis. Son histoire extérieure à cette époque se réduit à une série de petites guerres sans grande importance et sans grand intérêt, en dépit des faits merveilleux et des noms retentissants que la vanité romaine s'est plu à y attacher : ici c'est un *Mucius Scævola,* qui pour se punir d'avoir tué le secrétaire de Porsenna, au lieu de Porsenna lui-même, pose sa main sur un brasier et la regarde tranquillement consumer ; là une jeune fille, *Clélie,* qui, retenue comme otage, trompe ses gardiens, et traverse le Tibre à la nage sous une grêle de flèches, traînant derrière elle tout un bataillon de jeunes Romaines; là encore *Horatius Coclès,* qui, au milieu de la fuite générale, tient tête seul sur le pont Sublicius à une armée entière.

Le nombre même des guerres atteste une chose que les historiens romains se sont bien gardés de mettre en évidence, nous voulons dire la *faiblesse* de Rome, qui dut se tenir constamment sur la *défensive.* Ses ennemis venaient l'insulter jusque sous ses murs, et plus d'une fois ses armées se trouvèrent dans une situation fort critique. C'est ainsi que nous voyons les Volsques, sous la conduite d'un jeune patricien exilé par la plèbe, *Marcius,* surnommé *Coriolan,* venir à cinq milles de Rome (490). Une autre fois, ce sont les Véiens qui, après avoir écrasé sur les bords du Crémère les trois cents membres de l'héroïque maison *Fabia,* viennent camper sur le Janicule (477). Ou bien encore ce sont les Èques, dont les bandes audacieuses courent dans tous les sens la campagne romaine et réussissent deux fois à enfermer les consuls avec leurs armées dans des défilés.

La plus célèbre de ces tragiques aventures fut celle où figura comme sauveur *Quinctius Cincinnatus.* Cincinnatus était dans son champ, occupé à labourer, quand

les envoyés du sénat lui présentèrent les insignes de la dictature. Il courut aux Èques avec tout ce que la ville renfermait encore d'hommes en état de porter les armes, les battit, les fit passer sous le joug, puis, au bout de seize jours, revint prendre sa charrue (457).

Cette guerre de surprises, de défaites et de revanches souvent glorieuses dura un long siècle (510-406). Rome réussit enfin à rejeter les Èques dans leurs montagnes; elle réussit également à tenir en respect les Volsques par l'occupation sur leur territoire de la forte place d'*Anxur* (Terracine). Elle fut alors libre de se tourner contre son ennemie la plus redoutable et d'assiéger Véies.

Siège et prise de Véies (405-396). — Ce siège, commencé en 405, dura dix ans, comme le siège de Troie. La ville, qui se défendit bravement, fit essuyer à l'ennemi défaites sur défaites. Il fallut nommer un dictateur, *Camille*. Camille, désespérant de s'emparer de la place par la force ouverte, fit, dit la légende, creuser une mine qui conduisait au temple de Junon, protectrice de Véies; puis il commanda un assaut général. Pendant que les assiégés etaient tous sur les murailles, lui-même, avec une troupe d'élite, pénétra par la mine dans le temple de Junon, puis dans la cité, dont il se rendit maître. Tous les Véiens furent égorgés ou vendus, et la ville livrée au pillage. On demanda respectueusement à la Junon véienne si elle consentait à suivre les Romains à Rome. « Oui, » répondit pour la déesse une voix obligeante, et la statue fut transportée sur le mont Aventin, où on lui éleva un temple. Dans la pensée des anciens, une conquête n'était ferme qu'autant qu'ils avaient conquis les dieux eux-mêmes.

De retour à Rome, Camille monta au Capitole sur un char traîné par quatre chevaux blancs, et fut proclamé le second fondateur de Rome. Il ne jouit pas longtemps de son triomphe; quelque temps après, accusé de concussions, pour éviter d'être condamné, il s'exila en demandant aux dieux de le venger de son ingrate patrie.

Invasion des Gaulois (390). — Cette prière égoïste fut exaucée. Rome était encore tout entière à sa joie,

quand un désastre inouï faillit l'ensevelir dans sa victoire. Les Gaulois Sénons, établis sur les bords de l'Œsis, au nord de la province actuelle d'Ancône, étaient venus demander des terres aux habitants de Clusium, l'antique capitale du roi Porsenna. Clusium implora l'assistance des Romains, qui députèrent aux Gaulois trois ambassadeurs. « De quel droit, demandèrent-ils, attaquez-vous les Étrusques? — Du droit de nos épées, répondirent les Gaulois; tout appartient aux braves. » Et sur cette fière réponse, ils rompirent les négociations. Les ambassadeurs, au mépris du droit des gens, se mêlèrent aux assiégés dans une sortie; l'un d'eux tua même un chef gaulois et le dépouilla de ses armes.

Bataille de l'Allia et prise de Rome. — Levant aussitôt le siège de Clusium, les Gaulois marchèrent sur Rome. Arrivés près de l'*Allia,* ruisseau qui se jette dans le Tibre, ils aperçurent rangée sur l'autre bord l'armée romaine. Rien ne put résister à leur choc. La moitié de l'armée périt dans la mêlée ou dans les eaux du Tibre; des survivants, les uns se réfugièrent à Véies; les autres se sauvèrent à Rome et coururent occuper le Capitole. Le sénat, les magistrats, les prêtres et mille des plus braves occupèrent la forteresse. Le reste de la population se sauva dans les cités voisines.

Deux jours après, les Gaulois entraient à Rome : les murs étaient dégarnis, les portes ouvertes, les rues silencieuses. Seuls, dit-on, quelques vieux consulaires étaient assis devant leurs maisons, sur des chaises curules, un bâton d'ivoire à la main. Les barbares furent d'abord frappés de stupeur et de respect. Mais l'un d'eux ayant passé doucement la main sur la barbe d'un consulaire nommé Papirius, celui-ci le frappa de son bâton. Irrité, le Gaulois le tua; ce fut le signal du massacre : rien ne fut épargné; après le massacre vint le pillage, et après le pillage, l'incendie.

La forteresse du Capitole était imprenable. Les Gaulois se résignèrent à en faire le blocus et à le réduire par la famine; pendant sept mois ils campèrent au milieu des ruines de Rome. Une nuit, dans un assaut

silencieux, ils faillirent enlever le Capitole; les oies consacrées à Junon éveillèrent par leurs cris les assiégés, et l'ennemi fut repoussé. Mais la faim était un adversaire redoutable avec lequel il fallut traiter. On capitula.

Comme rançon de la ville, les Gaulois exigèrent et reçurent mille livres pesant d'or, puis se retirèrent tranquillement dans leur pays, où les rappelait une invasion



Prisonnier gaulois.
(Pris sur un sarcophage de Rome.)

des Vénètes. Camille, qu'on avait, quoique exilé, nommé dictateur, ou bien arriva trop tard, ou bien n'osa pas inquiéter les barbares dans leur retraite.

Rome n'était plus qu'un amas de décombres. Elle fut rebâtie à la hâte, sans plan, de sorte qu'elle présenta le désordre le plus étrange. La ville qui devait devenir la maîtresse du monde était la plus mal bâtie de l'univers.

Nouvelle invasion des Gaulois. — Cependant les ennemis de Rome n'avaient point abdiqué, et les derniers désastres n'étaient point faits pour les décourager; il fallut encore guerroyer à plusieurs reprises contre les Èques, les Volsques et les Tarquiniens. Les Gaulois eux-mêmes apparurent vingt-trois ans après le siège du Capitole (367). Mais cette nouvelle invasion fut

moins heureuse, Rome finit par demeurer maîtresse chez elle. Grâce à ses alliances et à ses colonies dans le Latium, sa suprématie sur ce pays pouvait être considérée comme un fait accompli. A l'intérieur la lutte entre les deux ordres, plébéien et patricien, était terminée. La conquête de l'Italie va enfin commencer.

RÉSUMÉ

L'expulsion des Tarquins fait perdre à Rome la puissance que lui avait donnée la royauté. Elle est réduite à se défendre contre une foule d'ennemis, dont le territoire touche presque ses murs. Prise par Porsenna, délivrée ensuite par la défaite de ce roi devant Aricie, elle passe tout le ve siècle à repousser les attaques des Èques, des Volsques et des Véiens. Les Volsques, avec Coriolan, la réduisent à la dernière extrémité en 490. Les Véiens, écrasent les Fabius sur les bords du Crémère en 477. Les Èques, en 457, cernent le consul Minucius que délivre Quinctius Cincinnatus.

Débarrassée enfin des Èques et des Volsques, Rome assiège Véies et la prend au bout de dix ans, grâce à un stratagème de Camille (405-396). Mais elle est bientôt elle-même, après la sanglante bataille de l'Allia, prise et saccagée par les Gaulois (490). Rappelés dans leur pays par une invasion des Vénètes, les Gaulois reparaissent en 367. Rome réussit à les chasser et demeure maîtresse chez elle.

CHAPITRE II

CONQUÊTE DE L'ITALIE (367-272)

SOMMAIRE

I. Guerres contre les Samnites seuls (343-307). — Première guerre contre les Samnites (343-341). Bataille du mont Gaurus. — Guerre des Latins (340-338). Bataille du Vésuve. — Deuxième guerre contre les Samnites (326-311). Les Fourches Caudines (320). — La paix (307).

II. Guerres contre les Samnites alliés aux Étrusques et aux Gaulois (300-290). — Bataille de Sentinum (295). — Dernières résistances. — Soumission des Samnites (290). Soumission des Étrusques et des Sénons (281). — Efforts impuissants des Boïes au lac Vadimon (281).

III. Guerre contre les Tarentins aidés de Pyrrhus (280-272); ou conquête par Rome de l'Italie méridionale. — Occasion de la guerre. — Bataille d'Héraclée (280). — Ambassade de Cinéas. — Bataille d'Asculum (279). — Pyrrhus en Sicile. — Bataille de Bénévent (275). — Retraite de Pyrrhus.

La conquête de l'Italie, qui, après vingt ans de paix et de préparatifs, demanda soixante et onze ans de luttes à peu près ininterrompues, comprend trois phases : 1° Guerre contre les *Samnites seuls* (343-307). Cette guerre est coupée par *celle des Latins* (340-338); — 2° Guerre contre les Samnites *alliés aux Étrusques et aux Gaulois* (300-290); — 3° Guerre contre les *Tarentins* aidés par Pyrrhus (280-272).

I. — Guerre contre les Samnites seuls (343-307).

Première guerre des Samnites seuls (343-341). — Les Samnites étaient les alliés des Romains, mais il était impossible que cette amitié fût durable. Deux peuples conquérants ne sauraient vivre en paix côte à côte : il faut que l'un des deux disparaisse. Or, depuis l'occupation du pays des Volsques, Rome et les Samnites étaient limitrophes. La guerre devait éclater à la première occasion. Ce furent les Samnites qui la firent naître en assiégeant Capoue, ville de Campanie, qui s'était mise sous la protection de Rome (343).

Bataille du mont Gaurus. — Deux armées consulaires se mirent en route, l'une pour le Samnium, l'autre pour la Campanie. Toutes deux furent victorieuses. Mais le succès le plus brillant fut pour l'armée de Campanie, qui rencontra l'ennemi au pied du mont *Gaurus*. On s'y battit toute la journée avec une égale vaillance. Les Samnites reculèrent enfin devant ces terribles légionnaires dont les yeux, disaient-ils, leur semblaient lancer des flammes. Le bruit de cette victoire retentit au loin. Carthage envoya à Rome une ambassade pour complimenter le sénat et déposer au Capitole une couronne d'or.

Guerre des Latins (340-338). — Dans la lutte contre les Samnites, les Latins avaient été pour la ville des alliés précieux. Les charges de la guerre pesaient aussi lourdement sur eux que sur les Romains eux-mêmes; ayant les mêmes charges, ils voulurent avoir les mêmes droits. Ils envoyèrent donc demander au sénat que désormais on prît parmi eux un des deux consuls et la moitié des sénateurs. L'orgueil romain fut suffoqué de tant d'audace, et l'un des consuls, Manlius Torquatus, s'emporta à dire que si le sénat avait la folie de céder, il tuerait de sa main le premier Latin qui oserait venir siéger à la curie. Les envoyés se retirèrent avec des paroles d'insulte et de menace.

Bataille du Vésuve. — Rome ne pouvait se dissimuler la gravité du péril : elle allait avoir à combattre des hommes d'une très grande bravoure, habitués à sa discipline, à ses armes, à sa tactique. Aussi les préparatifs de la guerre furent-ils faits avec la dernière prudence. Quant tout fut prêt, une armée, commandée par les consuls Manlius et Décimus Mus, se dirigea par le pays des Samnites, avec qui la paix avait été faite, et parut inopinément dans les plaines de Capoue, où était rangée l'armée des Latins.

Une bataille décisive se livra au pied du mont *Vésuve.* L'aile gauche, commandée par Décius Mus, fléchit un moment. Le consul, pour le salut de ses troupes, se dévoua aux dieux infernaux et se précipita dans les rangs serrés des ennemis, où il tomba percé de mille coups. Cet héroïque exemple arrêta les fuyards et frappa d'étonnement les ennemis, qui ne se défendirent plus que mollement. Les trois quarts des Latins restèrent sur le champ de bataille. Une nouvelle victoire amena la soumission de tout le Latium.

Deuxième guerre des Samnites. Les Fourches Caudines (320). — Les Samnites, qui avaient commis la lourde faute d'aider Rome à écraser les Latins, ne surent point ménager leurs alliés victorieux. Pendant plusieurs années ils l'irritèrent par une hostilité sourde, puis par une foule d'escarmouches; enfin vers 320 ils en

arrivèrent à une rupture ouverte. La guerre débuta par un éclatant triomphe pour eux.

Les Samnites avaient à leur tête un homme énergique et habile, *Pontius Herennius*. Pontius infligea aux Romains un affront dont leur orgueil ne se consola jamais. Par de faux avis, il attira les deux consuls au milieu des montagnes et les enferma dans les gorges de *Caudium*. Toute résistance était impossible. Consuls, tribuns et soldats passèrent sous le joug, sans armes, à demi nus, puis eurent la liberté de se retirer après avoir juré solennellement la paix.

Ils rentrèrent à Rome de nuit, la rage dans le cœur, brûlant de prendre leur revanche. Mais comment faire, puisqu'ils avaient donné leur parole? Le sénat crut pouvoir concilier la religion avec ses intérêts en déclarant que les consuls n'avaient point eu le droit de traiter avec l'ennemi, et en les lui livrant, la corde au cou, pour qu'il en fît ce qu'il lui plairait. Pontius protesta avec indignation contre cet odieux manque de foi. « Observez la paix, répondit-il avec raison, comme vous l'avez juré, ou bien revenez vous mettre, vous et vos armées, dans les gorges Caudines. » Et il renvoya honteusement les consuls.

La guerre recommença, et comme il n'arrive que trop souvent, cette fois ce fut le parjure qui triompha. Les Romains, vainqueurs à leur tour, firent passer sous le joug sept mille prisonniers, au milieu desquels était le brave et imprudent Pontius, dont le seul tort avait été de croire à la parole de l'ennemi (320).

Les Samnites luttèrent encore treize ans. Ils signalèrent leur résistance désespérée par de magnifiques faits d'armes, par plusieurs victoires et par d'héroïques dévouements. En 309, le sénat avait cru devoir, comme dans les circonstances particulièrement graves, créer un dictateur, qui fut *Papirius Cursor*. En marchant contre le dictateur, une foule de guerriers firent sur les autels le serment de vaincre ou de mourir, et ils revêtirent pour le combat leurs plus riches vêtements, leurs plus belles armes. Ils ne vainquirent pas, mais ils moururent tous :

leurs armes seules, prises sur leurs cadavres, figurèrent au triomphe de Papirius.

Les successeurs de Papirius firent au Samnium une guerre de dévastation en règle. On brûlait les maisons et les fermes, on coupait les arbres à fruits, on tuait jusqu'aux animaux. Épuisés, découragés par cette lutte sauvage, les Samnites consentirent à traiter. Ils conservaient leur territoire et s'engageaient simplement à *reconnaître la majesté romaine* (307).

II. — Guerre contre les Samnites alliés aux Gaulois et aux Étrusques (300-290)

Bataille de Sentinum (295). — La paix n'était et ne pouvait être qu'une trêve : un peuple comme les Samnites était trop fier pour accepter la servitude même déguisée. En 300 les Samnites reprirent les armes.

La campagne s'ouvrit de nouveau par une dévastation calculée du Samnium. Alors les Samnites prennent une résolution désespérée. Quittant leur pays qu'ils ne peuvent plus défendre, ils se jettent en Étrurie, y soulèvent tout, et appellent les Gaulois Sénons.

Les Gaulois ne se firent point attendre. Guidés par des Samnites, ils débouchent en Étrurie, à travers les Apennins, après avoir exterminé jusqu'au dernier les légionnaires qui avaient voulu leur fermer le passage. Les consuls Fabius et Décius étaient perdus si les Gaulois parvenaient à faire leur jonction avec les Étrusques. Fabius réussit à rappeler par une diversion les Étrusques à la défense de leurs foyers; puis courut chercher l'armée gallo-samnite dans les plaines de *Sentinum*. Le choc fut terrible; sept mille hommes de l'aile gauche, commandée par Décius, avaient déjà péri, quand le consul, à l'exemple de son père, se dévoua aux dieux infernaux et se jeta tête baissée au milieu des ennemis, où il trouva la mort. Quand la bataille finit, vingt-cinq mille cadavres gaulois ou samnites couvraient le sol (295).

Dernières résistances. Soumission des Samnites. — Après tant de défaites les Samnites étaient

encore redoutables. L'année suivante ils battaient de nouveau un consul. La guerre s'était concentrée dans les Apennins. Un vieux chef, *Ovius Paccius*, réunit près d'*Aquilonie* quarante mille guerriers. Tous se dévouèrent à la colère des dieux, s'ils fuyaient du combat, ou s'ils ne tuaient pas eux-mêmes les fuyards. Ils tinrent parole. Trente mille Samnites restèrent sur le champ de bataille d'Aquilonie (293).

Un homme suivait avec désespoir, du fond de sa retraite, ces désastres répétés. C'était le vieux Pontius Herennius, le vainqueur des Fourches Caudines, disgracié depuis, pour n'avoir pas toujours été favorisé par la fortune. Les Samnites l'appelèrent à leur tête pour un suprême effort. Pontius battit le fils du grand Fabius; mais il fut battu à son tour et pris. Le héros samnite dut orner de sa présence le triomphe de son vainqueur, puis on livra sa tête au bourreau. Ainsi se vengeait des Fourches Caudines la magnanime Rome.

Soumission des Étrusques et des Sénons (281). — Les Samnites étaient écrasés; il restait à punir les Étrusques et les Gaulois Sénons leurs alliés. Une armée consulaire entra en Étrurie, où elle brisa les dernières résistances par la terreur. Une autre armée pénétra sur le territoire sénon, brûla les villages, tua les hommes, vendit les enfants et les femmes, et fit du pays une solitude (282). Les Boïes (Gaulois de Bologne) voulurent venger cette extermination de tout un peuple gaulois. Ils franchirent à leur tour l'Apennin et vinrent, grossis d'une nouvelle armée étrusque, se briser contre les forces romaines au lac *Vadimon* (281). Les derniers ennemis de Rome étaient donc abattus; les Èques, les Herniques, les Sabins, les Marses, l'Apulie, la Campanie, avaient été soumis au cours de la guerre. Rome dominait dans l'Italie centrale. Reste l'Italie méridionale, qui aura bientôt son tour.

III. – Guerre contre les Tarentins aidés de Pyrrhus (280-272) ou conquête par Rome de l'Italie méridionale.

Occasion de la guerre. — L'Italie méridionale, ou Grande-Grèce, était alors, comme sa métropole, la Grèce proprement dite, en pleine décadence. De toutes les villes florissantes qu'elle comptait autrefois, une seule avait conservé sa prospérité, Tarente. La ville était fière de sa civilisation et de son opulence : c'était une sorte de colère enfantine et dédaigneuse qu'elle avait contre la cité barbare des bords du Tibre, qui venait troubler le doux repos de ses plaisirs par le bruit de ses batailles et de ses victoires.

Un jour quelques vaisseaux romains parurent dans les eaux de Tarente. Le peuple s'indigne de ce qu'il appelle un outrage. Il court aux galères romaines, les coule à fond et égorge les équipages. Rome fait entendre des réclamations. On lui répond par l'insulte, un bouffon va jusqu'à souiller de fange la toge d'un des ambassadeurs, et tout le peuple d'applaudir. « Riez maintenant, observe froidement le Romain, mais c'est avec votre sang que vous devrez laver cette tache. » Tarente, incapable de se défendre seule, appelle à son secours *Pyrrhus*, roi d'Épire, cousin d'Alexandre le Grand.

Bataille d'Héraclée (280). — Pyrrhus passa en Italie avec vingt mille fantassins, trois mille cavaliers, deux mille archers et vingt éléphants.

La première rencontre eut lieu à *Héraclée*. Les Romains, qui n'étaient point habitués aux éléphants, furent mis en déroute. Mais les pertes de Pyrrhus étaient sensibles : « Encore une victoire semblable, disait-il, et je m'en retournerai seul en Épire. »

Le roi avait appris à connaître et à estimer les Romains; il jugea prudent de traiter, et il envoya à Rome son conseiller Cinéas avec de riches présents. Cinéas fut frappé de la majesté du sénat romain, qui lui apparut, disait-il, comme une assemblée de rois. Il échoua d'ailleurs dans sa mission : « Que Pyrrhus commence par

sortir de l'Italie, s'écria le vieil Appius Cæcus, et l'on verra ensuite à traiter avec lui. »

Bataille d'Asculum (279). — Pyrrhus, au printemps de l'année 279, mit le siège devant *Asculum*, que les consuls Sulpicius et Décius se décidèrent à sauver par une bataille. Les Romains furent encore vaincus, bien que Décius se fût dévoué aux dieux infernaux, comme l'avaient fait son aïeul et son père.

Bataille de Bénévent (275). — La fortune de Pyrrhus alla échouer à *Bénévent*, au cœur du Samnium. Les Romains avaient eu le temps de se familiariser avec les *bœufs de Lucanie :* c'est ainsi qu'ils appelaient les éléphants. Engagée par le consul *Curius Dentatus,* la bataille se termina par une victoire. Pyrrhus abandonna décidément la partie et retourna en Grèce. Obligée de se rendre, Tarente reçut une garnison romaine (272). Rome, maintenant maîtresse de l'Italie, va l'organiser.

RÉSUMÉ

Maîtresse chez elle et dominant le Latium, Rome commence la conquête de l'Italie, qui demandera soixante et onze ans (343-272). Ses premiers coups tombent sur les vaillants Samnites. Elle les bat dans le Samnium; elle les bat aussi en Campanie, près du mont *Gaurus* (343). Interrompues par une guerre entre les Latins et Rome qui gagne la bataille décisive du *Vésuve,* les hostilités contre les Samnites recommencent en 320. Pontius Herennius impose aux Romains les *Fourches Caudines,* honte dont Rome prend une déloyale revanche.

Après treize ans de luttes soit en Campanie soit dans le Samnium, où ils sont écrasés par le dictateur Papirius Cursor, les Samnites implorent la paix (307). Ils reprennent les armes en 300, entraînent les Étrusques et les Gaulois. Le consul Fabius défait dans une grande bataille à *Sentinum* l'armée gallo-samnite. Nouvelle défaite pour les Samnites sur le champ de bataille d'*Aquilonie* (293). Pontius Herennius, qui veut relever la cause de son pays, est vaincu et décapité (291). Les Samnites se soumettent l'année suivante. Les Étrusques et les Gaulois Sénons sont obligés aussi de se soumettre en 281. Les Gaulois de Bologne, qui veulent les venger, sont vaincus près du lac *Vadimon* (281). Rome domine dans toute l'Italie centrale.

Une insulte grossière des Tarentins lui donne l'occasion de conquérir l'Italie méridionale. Les Tarentins appellent à leur

secours le roi d'Épire, Pyrrhus, qui bat les Romains à *Héraclée* (280) et à *Asculum* (279); mais, vaincu à Bénévent (275), Pyrrhus retourne en Grèce, et Tarente ouvre ses portes au vainqueur (272).

CHAPITRE III

ADMINISTRATION DE L'ITALIE

SOMMAIRE

Cités romaines. — Municipes. — Villes alliées. — Colonies romaines. — Voies militaires.

Fidèle à son principe que, *pour gouverner, il faut diviser*, le sénat se garda bien de faire aux nombreuses cités de l'Italie une situation uniforme. Chacune eut son traité spécial et par suite sa condition particulière. Cependant, au milieu de cette grande variété, on retrouve certains caractères généraux qui permettent de rattacher toutes les villes à trois catégories : les *cités romaines*, les *municipes* et les *villes alliées*.

1° **Cités romaines.** — Les *cités romaines* furent les villes dont les habitants furent mis sur le même pied que les citoyens de Rome même. Ces cités se gouvernaient elles-mêmes, sous le contrôle des consuls; leurs habitants pouvaient assister aux comices de Rome, voter, être élus aux fonctions publiques, entrer au sénat; enfin ils jouissaient de tous les privilèges attachés à la qualité de citoyen romain; privilèges précieux et recherchés.

2° **Municipes.** — Le *municipe* était une commune dépendante de Rome, à qui elle demeurait pour toujours agrégée. Elle avait ses magistrats, mais les tribunaux, dans leurs sentences, y suivaient le *droit romain*. Les habitants devaient le tribut et le service militaire dans les *légions*. S'ils participaient aux charges imposées par l'État à ses membres, ils ne participaient point à tous les privilèges : ainsi ils n'étaient ni électeurs à Rome, ni éligibles aux magistratures romaines.

3° **Villes alliées.** — Les villes alliées étaient les

cités que Rome avait dédaigné de s'annexer. Elles conservaient leurs coutumes, leurs lois, leur langue, leur gouvernement, même le droit de battre monnaie. Mais les cités ne devaient avoir d'autres *amis* et *ennemis* que ceux de Rome même, c'est-à-dire que leur politique extérieure était complètement absorbée par la politique romaine. Exemptes du tribut, elles étaient tenues de fournir des troupes, qui devaient s'équiper et s'entretenir à leurs frais.

Colonies romaines. — Les colonies romaines n'étaient point, comme dans les temps modernes, des entreprises commerciales. C'étaient avant tout des postes militaires, établis sur les terres enlevées aux vaincus, chargés de les maintenir dans le devoir. Ces postes militaires, occupés par de vieux soldats, furent merveilleusement efficaces non seulement à prévenir tout soulèvement de la part des peuples conquis, mais encore à empêcher une invasion du territoire.

Voies militaires. — Couverte de colonies militaires, l'Italie fut de plus sillonnée de routes, qui permettaient de transporter rapidement les légions sur les points menacés. C'étaient les voies *Appienne,* qui reliait Rome à Capoue; *Valérienne,* qui mettait Rome en communication avec l'Adriatique; *Aurélienne,* qui longeait les côtes de l'Étrurie; *Flaminienne,* qui allait du Champ de Mars à *Ariminum,* sur les bords de l'Adriatique; continuée elle-même par la voie *Émilienne,* qui allait jusqu'à *Placentia* (Plaisance).

RÉSUMÉ

Pour mieux tenir l'Italie conquise en bride, le sénat fait des situations très différentes à ses diverses cités. Les unes deviennent *cités romaines,* et leurs habitants ont tous les droits des citoyens romains; les autres deviennent des *municipes,* et leurs habitants sont citoyens romains *incomplets.* Enfin d'autres, conservant une certaine indépendance, sont simplement *alliées* de Rome, à qui elles doivent le tribut du sang, mais non l'impôt. Municipes et villes alliées travailleront à devenir cités romaines, et ce sera chose faite au Ier siècle avant J.-C.

Les colonies romaines et les nombreuses voies militaires servent aussi très efficacement à maintenir l'Italie sous le joug.

LIVRE III

TROISIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

OU LA CONQUÊTE DU MONDE (265-133)

CHAPITRE I

DES CAUSES QUI ONT VALU A ROME L'EMPIRE DU MONDE

SOMMAIRE

I. Armée romaine : 1° son organisation; 2° sa force.
II. Le sénat.
III. Les mœurs.

Rome a dû la conquête du monde : 1° à son *armée;* 2° à son *sénat;* 3° à ses *mœurs.*

I. — Armée romaine.

A Rome, tout citoyen, pourvu qu'il eût quelque fortune, était soldat, soit dans l'armée *active,* soit dans la *réserve.* A l'origine, chacun était tenu de s'équiper et de s'entretenir pendant la durée de la campagne : les guerres étant devenues incessantes et les pauvres s'étant multipliés, l'État se vit obligé de venir en aide aux citoyens, et en 406 la solde fut créée. Cette mesure eut des conséquences importantes. La principale fut de permettre aux mêmes troupes de rester plus longtemps sous les armes.

Organisation de l'armée romaine. — L'armée romaine reposait essentiellement sur la légion. La légion comprenait : 1° une *infanterie pesamment armée,* renfermant l'élite des soldats, les *légionnaires* proprement dits; 2° une *infanterie légère,* jeunes soldats armés de

traits longs et légers ; 3° un corps de *cavalerie*, recruté parmi les citoyens riches, qui formèrent ainsi l'ordre des *chevaliers ;* 4° un corps de *génie* pour diriger les travaux de la construction et de la défense du camp.

L'effectif de la légion varia sensiblement. De trois mille hommes à l'origine il monta peu à peu, et il était de six mille à la fin de la République, non compris les cavaliers, au nombre de trois cents. Une armée comprenait généralement *quatre légions :* ces légions formaient le centre du corps expéditionnaire. Quant aux ailes, elles étaient formées par les contingents des alliés. L'armée était commandée par les consuls ou les préteurs, assistés de *tribuns légionnaires,* officiers supérieurs, et de *centurions*, nos capitaines.



Centurion.
(D'après un bas-relief.)

Force de l'armée romaine. — L'armée romaine, entre des mains habiles, fut un instrument admirable de conquêtes. Par son fractionnement en manipules et en centuries, la légion se prêtait avec une merveilleuse souplesse à tous les genres d'attaque et à toutes les sortes de terrains : tantôt masse compacte et profonde comme la phalange macédonienne, tantôt série de colonnes mobiles, agissant chacune sur son terrain et pour son propre compte. Et quels étaient ces légionnaires? Des soldats vigoureux, accoutumés à toutes les fatigues, faisant jusqu'à des étapes de près de quarante kilomètres en cinq heures, et portant dans ces marches forcées, outre leurs armes dont ils n'étaient pas plus embarrassés que de leurs mains, des vivres pour quinze jours, tout ce qui était à

leur usage, tout ce qu'il fallait pour se fortifier, car chaque fois que l'on campait, on se couvrait d'un fossé, d'un rempart de solides palissades; on faisait du camp une vraie forteresse, où toute surprise de la part de l'ennemi était impossible.



Guerrier romain.
(Peinture de la caserne des gladiateurs, à Pompéi.)

Ces robustes soldats étaient pliés à une discipline implacable. Le consul Manlius fit décapiter son fils pour avoir vaincu sans son ordre. Pour l'ordinaire, on ne comptait plus les prisonniers parmi les citoyens. C'était une loi inviolable qu'un soldat romain devait mourir ou vaincre.

II. — Le sénat.

L'armée faisait les conquêtes : le sénat les préparait et les assurait une fois faites. Cinéas, au retour d'une négociation dont il avait été chargé à Rome, disait à Pyrrhus son maître en parlant du sénat : « C'est une assemblée de rois. » Le sénat était une *assemblée de rois* par la gravité, par la majesté et la sévère magnificence qui présidait à ses réunions : il l'était plus encore par ses lumières et son étonnante sagesse. Le peuple ne s'y trompait point : journellement il témoignait au sénat sa jalousie et son mauvais vouloir; et néanmoins dans les grandes occasions il tournait les yeux vers cette sage compagnie et attendait ses résolutions comme autant d'oracles.

Le grand mérite du sénat fut l'*esprit de suite*. Grâce à l'expérience de ses membres, tous anciens magistrats, vieillis dans les charges et les honneurs, il voyait à merveille ce qui convenait à l'État, à sa conservation, à son

agrandissement, au maintien de ses conquêtes. Une fois sa règle de conduite établie, il l'appliquait avec une fermeté inébranlable, sachant toutefois faire aux circonstances leur part et modifier les principes suivant les exigences du moment.

III. — Les mœurs.

Les mœurs romaines venaient puissamment en aide à l'action du sénat et à l'action de l'armée : les bons soldats sont les bons citoyens : or les Romains du IIIe siècle avant Jésus-Christ étaient d'excellents citoyens. La fortune n'avait point altéré encore les vieilles mœurs : la simplicité, la frugalité, la pauvreté étaient toujours honorées. Les sénateurs les plus illustres n'avaient d'éclat et de majesté qu'au sénat : ailleurs ils différaient peu des paysans, s'occupant eux-mêmes, au milieu de leurs esclaves, de la culture de leurs terres. Au sortir du triomphe, le dictateur lui-même déposait le glaive et reprenait tranquillement le manche de la charrue.

Le respect des dieux, de la loi, était gravé dans tous les cœurs. Mais la plus auguste divinité, aux yeux du Romain, était la *patrie*. On vivait pour elle, pour elle aussi on mourait avec plaisir. Dans la famille des Décius, l'aïeul, le père, le fils, se dévouèrent successivement aux dieux infernaux, afin d'assurer par leur mort la victoire à leurs légions. Dès que la voix de la patrie se faisait entendre, plébéiens et patriciens, oubliant leurs luttes séculaires, ne songeaient plus qu'à rivaliser de générosité et de sacrifices.

RÉSUMÉ

L'armée romaine avait pour base la *légion,* comptant d'abord trois mille hommes, puis six mille. La légion comprenait une infanterie pesamment armée, une infanterie légère, une cavalerie, le génie et un train d'artillerie ou machines de guerre. Elle avait six tribuns militaires et un certain nombre de centurions. Seuls d'abord pouvaient y entrer les citoyens propriétaires.

L'admirable organisation de l'armée romaine, la discipline des légionnaires, leur force de résistance, ont été avec la sagesse du sénat, l'austérité des mœurs et le dévouement à la patrie, les seules causes des conquêtes de Rome.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (264-241)

SOMMAIRE

I. Première guerre punique (264-241). — Carthage en 264. — Sa grandeur. — Sa faiblesse réelle. — Causes de la guerre. — Guerre en Sicile (264). — Bataille de Myles (260). — Régulus à Ecnome (256); — en Afrique.

II. Nouvelle guerre en Sicile (255-241). — Bataille de Panorme. — Régulus à Rome. — Batailles de Drépane et de Camarine. — Amilcar sur le mont Ercté. — Bataille des îles Ægates. — La paix (241).

On compte trois guerres puniques ou contre Carthage : la première (264-241) est dominée par la grande figure de Régulus; la deuxième (218-201), qu'ont rendue immortelle les victoires d'Annibal, faillit être fatale à Rome; la troisième (149-146), dirigée par le deuxième Africain, Scipion Émilien, vit la chute de Carthage.

Carthage en 264. Sa grandeur. — Carthage était une rivale digne de Rome. Fondée vers 800 par une colonie de Tyr, dans une position des plus heureuses, Carthage, après d'obscurs commencements, hérita de tout l'empire colonial de sa métropole en occident. Ses comptoirs couvraient la côte africaine, depuis la grande Syrte jusqu'au détroit de Gadès (aujourd'hui détroit de Gibraltar), la côte méridionale de l'Espagne, les îles Baléares, la Corse, la Sardaigne et la moitié de la Sicile. Maîtresse par sa position même de l'étroit passage qui sépare l'Afrique de la Sicile, maîtresse aussi du détroit de



Monnaie de Carthage.
Face : Tête de Cérès.
Revers : Cheval et palmier.
(Cabinet de France.)

Gadès, elle pouvait fermer à volonté le bassin occidental de la Méditerranée; elle se considérait là comme chez elle : tout vaisseau qui s'y hasardait était pillé impitoyablement, et son équipage lancé à la mer.

Pour elle, elle se mouvait à son aise non seulement dans la Méditerranée, mais encore sur l'océan Atlantique, où ses marchands s'aventuraient au nord jusqu'aux îles Britanniques, peut-être au delà, au sud jusqu'au Sénégal, sinon plus loin. Son commerce immense fit d'elle une des villes les plus riches et les plus puissantes du monde. Dans sa vaste enceinte, que fermaient des remparts d'une prodigieuse épaisseur, se pressait une population nombreuse; si nombreuse qu'au dernier jour, après une lutte d'un siècle, Carthage comptait encore sept cent mille habitants.

Sa faiblesse réelle. — Sous cette prospérité se cachaient plusieurs causes de ruine :

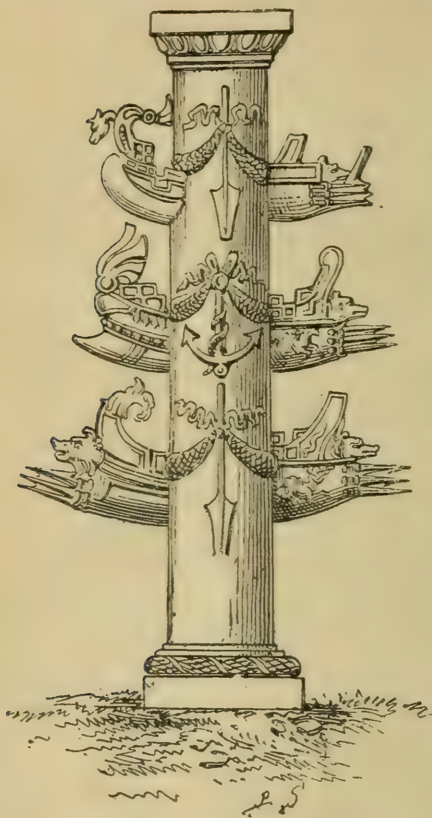
1° Carthage, en vraie cité marchande, achetait ses soldats, et par là se mettait à la merci de troupes mercenaires, insolentes au lendemain de la victoire, défaillantes et promptes à trahir après la défaite, non moins redoutables à celui qui les emploie qu'à l'ennemi.

2° Le patriotisme, cette vertu qui seule fait les États forts et durables, n'existait point à Carthage; on n'y connaissait guère que l'intérêt. L'intérêt était la loi suprême pour les particuliers; il l'était aussi pour les hommes qui détenaient le pouvoir. Tout le pouvoir était entre les mains de l'aristocratie; mais, unie contre le peuple, l'aristocratie était en elle-même profondément divisée par deux partis irréconciliables : le parti de la guerre et le parti de la paix. Ces deux partis ne désarmaient jamais, pas même en face de l'ennemi.

3° Ajoutez que l'excès des richesses avait profondément corrompu les mœurs; que la religion était sans force pour le bien : cette religion, venue de Tyr, ne renfermait que des dogmes et des pratiques infâmes.

Causes de la guerre. — Les causes éloignées furent les progrès de Rome et la nature envahissante de sa politique ambitieuse, qui devait amener forcément des

conflits entre les deux républiques dès qu'elles se trouveraient en présence. Or elles le furent, lorsque par la conquête de l'Italie méridionale Rome arriva en face de la Sicile, qui tout entière, sauf Syracuse, où régnait le brillant roi *Hiéron*, subissait l'influence de Carthage. La cause immédiate fut un acte de trahison de Rome, qui, sous prétexte de négociations, attira dans des embûches le général carthaginois Hannon, et ne le remit en liberté que sur la promesse de livrer la ville de Messine (264).



Colonne rostrale de Duillius.

Victoire des Romains à Myles (260). — Les Romains, aidés par Hiéron, roi de Syracuse, commencèrent par enlever à Carthage la plupart de ses villes de Sicile, puis ils osèrent la défier en pleine mer. Mais pour faire la guerre sur mer il leur fallait créer une flotte de toutes pièces. Deux mois suffirent pour couper les bois, construire cent vingt navires et former les équipages. Ces navires étaient grossièrement travaillés, lourds et peu capables de se mesurer avec la première puissance maritime du monde. Une ruse du consul *Duillius* fit disparaître ces désavantages. Il plaça à l'avant du navire un pont qui s'abattait sur la galère ennemie, la saisissait avec des crampons de fer comme avec les griffes d'un corbeau (d'où son nom de

corbeau), la tenait immobile et livrait passage aux soldats. Ce n'était plus dès lors qu'un combat de terre ferme sur mer, où le légionnaire retrouvait tous ses avantages.

L'expédient réussit pleinement. Dans une rencontre fameuse, à *Myles,* près de Palerme, la moitié de la flotte carthaginoise fut détruite (260). Les Romains furent si contents de cette première victoire navale, qu'ils décernèrent au vainqueur des honneurs extraordinaires : une colonne *rostrale,* c'est-à-dire ornée d'éperons, lui fut élevée sur le Forum, et il eut le droit de se faire reconduire le soir chez lui à la lueur des flambeaux et au son des flûtes.



Buste dit de Régulus.
(Musée de Naples.)

Régulus à Ecnome et en Afrique. — Une nouvelle victoire navale, remportée par le consul Atilius près des îles *Éoliennes* (Lipari), détermina les Romains aux plus grandes mesures. Trois cent trente vaisseaux, montés par cent mille matelots et portant quarante mille légionnaires, furent confiés au consul *Régulus,* avec ordre de descendre en Afrique.

Régulus rencontra une flotte carthaginoise sur les côtes de Sicile à *Ecnome,* entre Géla et Agrigente (256). C'était le combat le plus mémorable qu'eussent encore vu les flots de la Méditerranée. La victoire resta aux Romains, et les vaincus se sauvèrent à Carthage. Tout était confusion dans la ville quand on apprit que les Romains venaient de prendre pied sur le sol africain. Régulus, sans s'arrêter aux craintes superstitieuses qu'inspirait aux soldats cette terre inconnue, prit trois cents villes ou villages, inonda de ses troupes les riches campagnes, et s'avança audacieusement jusqu'à Tunis, dont il s'empara.

Affolée, Carthage demanda la paix : Régulus posa des

conditions insultantes. Il eut bientôt lieu de s'en repentir. Poursuivi à son tour par *Xanthippe*, Lacédémonien au service de Carthage, il fut vaincu et fait prisonnier avec cinq cents des siens, tandis que le reste de l'armée, à part deux mille, tombait sous le fer de l'ennemi. Découragé par cette épouvantable catastrophe, le sénat renonça à l'Afrique (255).

Régulus à Rome. — La guerre se trouva reportée dans les eaux siciliennes. Rome eut deux flottes détruites par les tempêtes. Carthage à son tour subit à *Panorme* (Palerme) une sanglante défaite qui lui coûta vingt mille hommes. Cet échec la décida à proposer l'échange des prisonniers. Elle envoya à Rome pour traiter cet échange Régulus lui-même, après avoir pris sa parole que, s'il échouait, il reviendrait dans sa prison. Régulus poussa le désintéressement jusqu'à dissuader le sénat d'accepter les propositions de Carthage, et, sans se laisser toucher par les larmes de sa femme et de ses enfants, il retourna prendre ses fers. Suivant la tradition, il aurait péri peu après dans les plus affreux supplices.

Désastres de Drépane et de Camarine (249). — Rome voulut tenter de nouveau la fortune sur mer. Le consul Claudius chercha à surprendre la flotte carthaginoise dans le port de *Drépane*. Mais les présages étaient sinistres : les poulets sacrés refusaient de manger. « Qu'ils boivent ! » s'écria le consul, en les faisant jeter à la mer. Et son armée, frappée de terreur par ce sacrilège, fut complètement battue : elle perdit près de cent vaisseaux, eut huit mille morts et vingt mille prisonniers. Vers ce même temps, son collègue, dans une tempête, perdait plus de cent galères sur les rochers de *Camarine*.

Amilcar sur le mont Ercté. — Un homme parut alors qui, s'il eût été secondé, aurait pu assurer la fortune de Carthage : c'était le père d'Annibal, *Amilcar*, surnommé *Barca* (l'Éclair). Amilcar vint se poster audacieusement sur le mont *Ercté*, à quelque distance de Palerme, et de là, pendant six ans, il brava toutes les forces des Romains, coupant leurs convois, tombant à

l'improviste sur leurs détachements, poussant des incursions jusqu'au milieu de l'île ; quelquefois même allant butiner jusque dans la Campanie.

Bataille des îles Ægates et la paix. — Les vaillants efforts d'Amilcar furent rendus stériles par le désastre qu'une flotte romaine, sous les ordres du consul *Lutatius*, fit éprouver près des îles *Ægates* à une flotte carthaginoise chargée de ravitailler l'île. Les Romains redevenaient maîtres de la mer, et Amilcar avec ses braves pouvait être affamé. Il aurait fallu envoyer une nouvelle flotte, mais les marchands de Carthage, fatigués de tant de dépenses d'une guerre interminable, aimèrent mieux faire la paix. Rome recevait tous ses prisonniers sans rançon, avait une indemnité de vingt millions et gardait la Sicile, qui devenait *province romaine* (241).

RÉSUMÉ

Les causes de la rivalité de Carthage et de Rome furent les progrès de Rome, son ambition et les embûches dressées au général carthaginois Hannon, qui, pour recouvrer sa liberté, livre Messine, en Sicile (264). Carthage en appelle aux armes. Les Carthaginois sont d'abord expulsés de la Sicile. Le consul Duillius gagne ensuite sur eux la grande bataille navale de *Myles* (260). Nouvelle victoire navale du consul Atilius, près des îles *Lipari*. Le consul Régulus écrase la flotte carthaginoise à *Ecnome* (256), passe en Afrique et réduit Carthage aux abois. Il refuse une paix avantageuse, est vaincu à son tour par Xanthippe et fait prisonnier. Il a une mort héroïque et affreuse.

La guerre est reportée en Sicile. Les Romains perdent les deux batailles navales de *Drépane* et de *Camarine* (249). Pendant six ans, Amilcar Barca, posté sur le mont Ercté, défie les efforts des Romains. Mais la défaite de la flotte carthaginoise aux îles *Ægates* par le consul Lutatius oblige le vaillant général, menacé de la famine, à se retirer (241). Carthage fait la paix, dont le prix est la Sicile (241).

CHAPITRE III

ÉVÉNEMENTS ENTRE LA PREMIÈRE ET LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE (241-218)

SOMMAIRE

1° Carthage : la guerre inexpiable. — Conquête de l'Espagne par Amilcar. — 2° Rome : conquêtes de la Corse et de la Sardaigne, d'une partie de l'Illyrie. — Les Romains en Cisalpine.

Les vingt années qui s'écoulent entre la première guerre punique et la deuxième renferment pour Carthage *la guerre inexpiable* et *la conquête de l'Espagne;* pour les Romains, *l'occupation de la Sardaigne, de la Corse, d'une partie de l'Illyrie et de quelques points de la Cisalpine.*

La guerre inexpiable. — On appelle ainsi la guerre terrible que Carthage eut à soutenir pendant plus de trois ans contre ses mercenaires révoltés. Sous prétexte que ses finances étaient épuisées, elle commit la grave imprudence de leur refuser le payement de leur solde. Les mercenaires aussitôt se portèrent menaçants sur la ville. Carthage, effrayée, se décida à faire droit à leurs demandes. Tout semblait fini lorsque deux des meneurs, *Spendius* et *Mathos*, réveillèrent le feu de la révolte.

Carthage était en proie à la terreur; elle avait vidé ses trésors pour satisfaire les rebelles; elle n'avait plus ni flotte ni armée; les villes d'Afrique, tant maltraitées, se soulevaient à leur tour et envoyaient des soldats grossir les rangs des révoltés, dont le nombre s'éleva à soixante-dix mille. Dans cette extrémité, le sénat, faisant taire ses antipathies, confia dix mille hommes et soixante-quinze éléphants au brave Amilcar, qui seul pouvait sauver la patrie. Battus, les rebelles se vengèrent sur leurs prisonniers. Ils en avaient sept cents : on leur coupa

les mains et les oreilles, on leur cassa les jambes et on les jeta encore vivants dans une fosse. Amilcar, qui était cependant humain, se crut obligé à des représailles, et fit à son tour jeter tous ses prisonniers aux bêtes.

La guerre prenait une tournure féroce; il fallait en finir à tout prix. Amilcar, par d'habiles manœuvres, réussit à pousser l'armée de Spendius dans les montagnes, et à l'enfermer dans le célèbre défilé de la *Hache.* Les mercenaires furent réduits à l'horrible nécessité de manger les prisonniers et les esclaves. Attaqués, ils périrent presque tous en combattant avec la fureur du désespoir. Ainsi se termina la guerre *inexpiable,* qui dut son nom aux atrocités commises de part et d'autre.

Conquête de l'Espagne. — Amilcar avait sauvé Carthage : pour récompense, quand il rentra dans la ville, le parti de la paix, qui lui était hostile, lui infligea d'indignes humiliations et finit par l'exiler en Espagne avec son armée. Amilcar se vengea de son ingrate patrie en faisant pour elle la conquête de cette grande péninsule; il y employa neuf ans, jusqu'au jour où il périt dans un combat sur les rives du Guadiana. Son gendre Asdrubal hérita de son commandement. Il poussa jusqu'à l'Èbre, où l'arrêta la jalousie des Romains. Il fonda *Carthagène,* qui, grâce à son heureuse situation, devint en quelques années une grande ville. Assassiné par un esclave gaulois dont il avait tué le maître, Asdrubal eut comme successeur le fils d'Amilcar, *Annibal,* dont le nom allait acquérir tant de célébrité (219).

Rome en Corse, en Sardaigne, en Illyrie et en Cisalpine. — Pendant ce temps, Rome ne restait point oisive. Pressentant une rupture prochaine, elle s'occupait à se fortifier chez elle en prenant position sur tous les points d'où l'Italie pouvait être menacée : en Corse, en Sardaigne, en Illyrie et dans la Cisalpine. La Corse et la Sardaigne furent cédées par Carthage à qui Rome fit peur d'une rupture, pendant que la république était dans toutes les angoisses de la *guerre inexpiable.* Une partie de l'Illyrie fut enlevée à la reine *Teuta,* pour

la punir de ses brigandages sur les côtes italiennes. Quant à la Cisalpine, après une mémorable défaite des Gaulois cisalpins, au cap Télamon, en Étrurie (225), elle dut céder une partie du territoire des Insubres (Milanais actuel) à des colons romains. Rome se rapprochait des Alpes.

RÉSUMÉ

La première guerre punique est suivie, à Carthage, d'une révolte des mercenaires sous la conduite de Spendius et de Mathos. Les révoltés se livrent à d'épouvantables cruautés auxquelles répondent d'horribles représailles. Le vaillant Amilcar enferme les mercenaires dans le défilé de la Hache, où ils périssent tous. Ainsi finit la guerre *inexpiable*. Comme récompense, Amilcar est exilé en Espagne. Il fait la conquête de cette péninsule. Son œuvre est continuée par son gendre Asdrubal, fondateur de Carthagène, puis par son fils Annibal.

Pendant ce temps Rome s'empare de la Corse et de la Sardaigne; prend une partie de l'Illyrie sur la reine Teuta, et fonde des colonies dans la Cisalpine, après la brillante victoire du cap *Télamon* (225).

CHAPITRE IV

DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE (218-202)

SOMMAIRE

Cause et occasion de la guerre. — Annibal. — Première période (218-216). — 1° Marche d'Annibal vers l'Italie. — Passage du Rhône, des Alpes. — 2° Batailles du Tessin, de la Trébie (218), du lac Trasimène (217). — 3° Dictature de Fabius Cunctator (217). — 4° Bataille de Cannes (216).

Deuxième période (216-202). — 1° Événements de la bataille de Cannes à la bataille du Métaure (216-207). — 2° Bataille du Métaure (207). — Retraite d'Annibal dans le Brutium. — 3° Bataille de Zama (202). — La paix (201).

Cause de la deuxième guerre punique. — La vraie cause fut *Annibal*, sa *haine* et son *ambition*. Annibal racontait lui-même dans sa vieillesse que, jeune enfant encore, son père, Amilcar, l'avait conduit devant

les autels, et là lui avait fait jurer une *haine éternelle* aux Romains. Et il avait tenu parole.

La haine sans doute avait guidé Annibal, mais aussi l'*ambition*. Une victoire sur Rome le faisait maître à Carthage, et lui permettait de venger la faction des *Barca*, qui était la sienne, de la faction rivale des *Hannon*.

Occasion. — L'occasion de la guerre fut la *prise de Sagonte par Annibal*. Rome envoya aussitôt ses ambassadeurs à Carthage. Leurs observations furent accueillies avec froideur, et comme le sénat mettait à répondre une lenteur calculée, un des députés, Fabius, perdant patience, releva un pan de sa robe : « Je porte dans ce pli la paix ou la guerre, dit-il, choisissez! — Choisissez vous-même, lui fut-il répondu. — Eh bien, je choisis la guerre! » (219.)

Annibal. — Le général qui allait conduire l'expédition la plus fameuse de l'antiquité était un jeune homme de vingt-sept ans. Tite-Live nous a laissé de lui un portrait célèbre. « Il était également propre à deux choses opposées, obéir et commander. D'une audace extraordinaire pour affronter le péril, il gardait dans le péril même beaucoup de prudence. Nul travail ne fatiguait son corps ni n'abattait son esprit. Il supportait aussi bien le froid que le chaud; il mangeait et buvait plus par besoin que par plaisir; pour veiller ou dormir, il n'avait égard ni au jour ni à la nuit; le temps que lui laissaient les affaires il le donnait au repos; ce repos, d'ailleurs, il ne le prenait ni



Annibal.
(Buste du musée de Naples.)

sur une molle couche, ni dans le silence ; souvent on le vit, couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre nue, au milieu des sentinelles. Ses vêtements ne le distinguaient en rien de ceux de ses compagnons ; il mettait tout son luxe dans ses chevaux et dans ses armes. »

La deuxième guerre punique se partage en deux périodes de durée fort inégale. Dans la première (218-216), la prodigieuse énergie d'Annibal est récompensée par d'éclatants succès ; dans la seconde (216-202), sa fortune s'arrête, chancelle et finit par sombrer dans les plaines de Zama.

Première période (218-216)

Marche d'Annibal vers l'Italie ; passage du Rhône ; passage des Alpes. — Annibal, prenant hardiment l'offensive, résolut de porter la guerre en Italie. Au printemps de l'année 218, il part de Carthagène, arrive à l'Èbre, franchit sans difficulté les Pyrénées, débouche dans la Gaule avec cinquante mille fantassins, neuf mille cavaliers et trente-sept éléphants. Il force par une victoire le passage du Rhône, remonte vers les Alpes, s'engage très probablement dans le col du Petit-Saint-Bernard, traverse, au prix d'immenses difficultés, les Alpes encore couvertes de neiges, et arrive par le val d'Aoste, près des Gaulois Insubres, ses alliés, n'ayant plus que vingt mille fantassins et six mille cavaliers. « Annibal, disait Napoléon, paya de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille. »

Bataille du Tessin (218). — Les Romains ne s'attendaient point à combattre Annibal en Italie. Une armée consulaire accourut sous le commandement de *Scipion* pour écraser à la descente des Alpes ses troupes épuisées de fatigue. Scipion arriva trop tard. Tout ce qu'il put faire ce fut de se porter sur les bords du Tessin pour en défendre le passage. Il en fut délogé par les Carthaginois avec des pertes sérieuses. Il courut lui-même les plus grands dangers ; il était perdu sans son

fils, plus tard *l'Africain*, qui le couvrit de son corps en attendant que ses troupes vinssent le dégager.

Bataille de la Trébie (218). — Cette défaite rendit le consul prudent. Il se retira d'abord derrière le Pô, puis derrière la Trébie. Là il fut rejoint par son collègue, le consul *Sempronius*, qui lui amenait une armée. Sempronius ne goûtait point la prudence un peu timide de Scipion, et il se laissa entraîner par Annibal à une action où tous les désavantages étaient pour les Romains. Ce fut moins un combat qu'un massacre. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille. Annibal perdit fort peu de monde, et ses morts étaient presque tous des Gaulois.

Bataille du lac Trasimène (217). — La Gaule Cisalpine était perdue pour les Romains; ils se hâtèrent de repasser les Apennins. Aux premiers beaux jours du printemps Annibal alla chercher l'ennemi en Étrurie. Pour tromper les Romains et n'être point inquiété dans sa marche, il prit la route la plus difficile, celle de marais immenses où, pendant quatre jours et trois nuits, l'armée se débattit dans l'eau et la vase. Il y eut là de grandes pertes et des fatigues énormes : Annibal lui-même, monté sur son dernier éléphant, y perdit un œil.

Les Romains auraient eu beau jeu, s'ils avaient su profiter de l'embarras d'Annibal; mais, campés sous les murs d'Arretium, ils attendaient patiemment qu'on vînt leur offrir la bataille. Ils étaient commandés par le consul *Flaminius*, qui, élu malgré le sénat, avait rejoint ses troupes sous les plus fâcheux auspices. Il n'en avait tenu nul compte, et son impiété épouvantait le soldat.

Annibal tendit un piège au présomptueux consul. Il eut l'adresse de l'attirer dans un étroit défilé entre le lac de Trasimène et les montagnes de Cortone. Dès que Flaminius, sans défiance, se fut suffisamment engagé, des troupes placées en embuscade se jetèrent sur ses derrières et lui barrèrent le retour. Cernés, les Romains se défendirent en désespérés. On lutta pendant trois heures, au milieu d'un épais brouillard, avec un acharnement tel que l'on ne s'aperçut point d'un tremblement

de terre qui à ce moment bouleversait des villes et faisait écrouler les montagnes. Flaminius, dont l'imprudence avait été impardonnable, combattit du moins en héros, jusqu'au moment où il tomba au milieu de la foule des siens.

Quand le brouillard se dissipa et que le soleil se leva sur cette scène de carnage, on compta parmi les Romains quinze mille morts et autant de prisonniers. Beaucoup périrent dans le lac en cherchant à se sauver à la nage. Dix mille avaient réussi à s'échapper, et fuyaient dans toutes les directions. Annibal n'avait perdu que quinze cents hommes, encore Gaulois pour la plupart, comme à la Trébie. Rome n'essaya point de dissimuler l'étendue du désastre. Le préteur Pomponius assembla le peuple et prononça simplement ces mots : « Nous avons été vaincus dans un grand combat. » La ville fut frappée de terreur, et le sénat se hâta de déférer la dictature à *Fabius*, le même qui avait porté à Carthage dans les plis de sa toge la paix ou la guerre.

Dictature de Fabius Cunctator (217). — Fabius inaugura la tactique qui lui valut le surnom de *Cunctator* (Temporiseur). Jugeant que les Romains étaient incapables de se mesurer avec les troupes d'Annibal en bataille rangée, il résolut d'éviter tout engagement sérieux et de ruiner l'ennemi en détail. Toujours sur les hauteurs, il le regardait, impassible, dévaster les campagnes et se gorger de butin. Ni ses provocations, ni les murmures de ses propres soldats ne pouvaient le décider à sortir de sa réserve. Toutefois il ne restait point inactif : tout en se gardant avec soin lui-même, il était sans cesse à harceler Annibal, tombant sur les détachements isolés, coupant ses convois de vivres, ne laissant échapper aucune occasion de lui tuer un homme.

La tactique du *Temporiseur* à la longue aurait ruiné Annibal ; les vivres devenaient rares dans son armée, et des murmures commençaient à éclater parmi les mercenaires qui trouvaient l'inaction le pire des maux. Heureusement pour lui la dictature de Fabius prit fin, et le peuple de Rome, trouvant honteux de reculer sans cesse

devant un ennemi de moitié plus faible, élut deux consuls avec ordre de livrer bataille.

Désastre de Cannes (216). — Pour se mesurer avec Annibal, il aurait fallu des généraux éprouvés : or si le peuple fit un excellent choix dans *Paul-Émile,* il fit un choix détestable dans *Térentius Varron,* fils d'un boucher, dont l'élection n'avait qu'un but, celui de déplaire à la noblesse. Varron, dont la présomption égalait l'incapacité, brûlait de voir de près le héros carthaginois, et un jour que c'était son tour de commandement, il fit dès le matin déployer le manteau de pourpre, signal du combat.

La grande plaine de *Cannes,* en Apulie, où on allait combattre, ne semblait pas se prêter aux ruses de guerre qui avaient si bien réussi à Annibal dans les batailles précédentes. Cependant ici encore il joua les Romains. C'était lui qui avait choisi le champ de bataille, favorable à son excellente cavalerie, presque double de la cavalerie ennemie; et sur ce champ de bataille il avait pris ses positions de telle sorte que le soleil, le vent et la poussière, donnant dans les yeux des Romains, devaient combattre pour lui. Mais sa ruse capitale fut dans la disposition de ses lignes. Il rangea son armée en *croissant,* de manière cependant que le centre, composé de Gaulois, faisait une saillie assez forte sur le front de bataille.

Varron se jeta avec furie sur ce centre. Annibal fit reculer lentement les Gaulois, et les Romains, emportés par leur ardeur, suivirent le mouvement de recul, sans se douter du piège qu'on leur tendait. On leur donna tout le temps de s'engager plus profondément, puis tout d'un coup les deux ailes de l'armée carthaginoise se rejoignirent, et les Romains se trouvèrent pris dans un vrai cercle de fer. On n'eut plus qu'à tuer. Soixante-dix mille Romains ou alliés périrent : parmi les morts se trouvaient Paul-Émile, qui avait refusé de fuir; quatre-vingts sénateurs, et une foule si considérable de chevaliers, qu'Annibal put envoyer à Carthage plus de trois boisseaux d'anneaux d'or pris sur eux. Annibal avait

perdu cinq mille cinq cents hommes, et sur ce nombre, quatre mille encore étaient Gaulois (2 août 216).

Seconde période de la deuxième guerre punique (216-202)

La fortune d'Annibal reste stationnaire après la bataille de Cannes (216); elle chancelle avec la bataille du Métaure (207); elle s'effondre avec la bataille de Zama (202).

De la bataille de Cannes à la bataille du Métaure (216-207). — La bataille de Cannes, qui semblait devoir assurer la fortune d'Annibal, marqua au contraire le terme de ses succès. Rome était vaincue, mais non point écrasée. Après quelque temps donné à la terreur et aux larmes, son énergie des grands jours se réveilla. Fabius, nommé une seconde fois dictateur, prépara vigoureusement la défense : de nouvelles légions furent levées, on arma jusqu'aux esclaves, mais on refusa de racheter dix mille légionnaires restés au pouvoir d'Annibal.

C'était un grand acte de discipline. Un grand exemple de conciliation et de patriotisme était donné en même temps : quand le consul populaire, l'auteur de tout le mal, Térentius Varron, accompagné de quelques fugitifs, approcha de Rome, le sénat tout entier se porta à sa rencontre, et, par la bouche du dictateur, le remercia de n'avoir point désespéré de la République.

En dépit de ses victoires, Annibal était dans une position critique. Carthage ne lui envoyait que des secours tardifs et de peu d'importance; de fait il se voyait réduit à ses propres forces, et chaque nouveau succès, en ajoutant à sa gloire, par contre-coup contribuait à l'affaiblir. Il ne pouvait se soutenir qu'en créant à Rome de nouveaux ennemis. Ses intrigues décidèrent Philippe V de Macédoine à prendre les armes; Capoue, l'opulente et orgueilleuse métropole de Campanie, à lui ouvrir ses portes; Syracuse, la plus importante ville de Sicile, à se déclarer en sa faveur. En même temps une grande

armée en Espagne, commandée par Asdrubal, son frère, se disposait à franchir les Pyrénées pour venir le rejoindre en Italie.

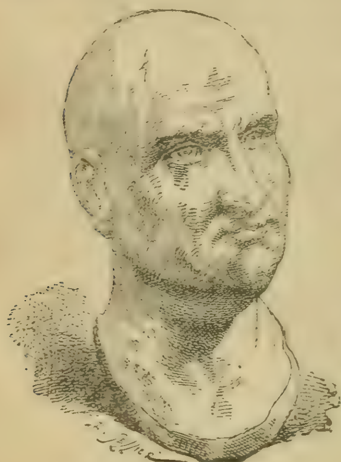
Rome fit face à tout. Asdrubal fut contenu en Espagne et rejeté en deçà de l'Èbre; Philippe, vaincu, fut réduit à brûler lui-même ses vaisseaux sur les côtes de l'Illyrie. Syracuse, bloquée par Marcellus, surnommé pour sa bravoure *l'épée de Rome,* défendue par le grand géomètre *Archimède,* dont le génie inventait chaque jour quelque nouvelle redoutable machine, fut prise après deux ans de siège (212). Capoue fut emportée d'assaut malgré ses fortes murailles, malgré les efforts désespérés tentés par Annibal pour la sauver (211).

Ainsi Annibal retombait dans son isolement. Il n'en continua pas moins la lutte avec une indomptable activité, étonnant les Romains par l'aise avec laquelle il se mouvait au milieu des corps d'armée lancés à sa poursuite; tuant dans une embuscade le glorieux Marcellus; excitant les défections des alliés las de cette longue guerre; quelquefois vaincu, plus souvent vainqueur; non moins redoutable après ses défaites qu'après ses victoires.

Bataille du Métaure (207). — Rome se trouva tout à coup dans un immense péril. Asdrubal, qui luttait en Espagne contre les Scipions, réussit à leur échapper, traversa les Pyrénées, franchit les Alpes et descendit dans les plaines du Pô avec soixante mille hommes. Quand on sut à Rome qu'Asdrubal était dans la Cisalpine et se disposait à donner la main à son frère, alors en Apulie, on fut épouvanté : la jonction des deux frères paraissait à tous la fin de la guerre. Aussi le sénat se décida-t-il aux derniers efforts. Il parvint à réunir cent mille légionnaires, et les deux consuls Livius et Néron furent chargés l'un de fermer l'Ombrie à Asdrubal, l'autre de contenir Annibal en Apulie.

Les messagers qu'envoyait Asdrubal vers son frère tombèrent malheureusement entre les mains de Néron. Le consul forma aussitôt un dessein d'une extrême hardiesse et qui ne pouvait réussir qu'avec des troupes

rompues aux fatigues comme l'étaient les légions romaines. Laissant le gros de son armée dans son camp, où tout se passe comme à l'ordinaire pour ne point donner l'éveil à Annibal, il prend avec lui sept mille hommes d'élite, fait en six jours près de cent lieues et rejoint son collègue Livius sur les bords du *Métaure*. Le lendemain les deux consuls, unissant leurs forces, tombent sur Asdrubal déconcerté par cette attaque inattendue, le tuent et écrasent son armée.



Scipion l'Africain.
(Buste du cabinet de France.)

La nuit même qui suivit la bataille, Néron reprenait le chemin de l'Apulie et rentrait dans son camp après *treize jours* d'absence. Annibal, qui pour agir attendait toujours des nouvelles de son frère, ne s'était douté de rien. Le consul lui apprit ce qui venait de se passer en faisant jeter dans son camp la tête sanglante de son frère. « Je reconnais là, dit Annibal avec amertume, la fortune de Carthage. » Et levant le camp il se retira dans le Brutium (Calabre), sorte de forteresse naturelle inexpugnable où il devait tenir encore cinq années (207).

Bataille de Zama (202). — En 205, *Publius Scipion*, qui, investi avant l'âge légal du commandement d'une armée, avait enlevé l'Espagne aux Carthaginois, fut nommé consul avec mission de combattre Annibal. Le jeune général, pour arracher le Carthaginois à l'Italie, résolut de tenter lui-même une descente en Afrique. Quatre cents vaisseaux de transport chargés de vivres et portant trente mille soldats, cinquante galères, partirent du port de Lilybée en Sicile, et arrivèrent, sans avoir aperçu une voile ennemie, au Beau-Promontoire, à quelques lieues de Carthage. L'année 204 se passa dans

une prudente réserve. L'année 203 fut signalée par une brillante victoire remportée sur le Carthaginois *Asdrubal* et son allié *Syphax*, roi de Numidie (Algérie actuelle), dont les deux camps furent brûlés avec les armées qu'ils contenaient. Carthage se trouvait découverte : elle ne vit de salut que dans le rappel d'Annibal.

Annibal obéit en frémissant. Il quitta avec des larmes de rage cette terre qu'il avait un moment espéré conquérir. Avant de s'embarquer il fit à l'Italie d'insultants et sanglants adieux. Après avoir gravé dans le temple de Junon au promontoire de Lacinium ses victoires, il égorgea dans ce même temple un grand nombre de mercenaires italiens qui refusaient de le suivre en Afrique. Puis il partit lançant des imprécations contre les dieux, contre les hommes et contre lui-même.

Arrivé en Afrique, avant de risquer la dernière armée de Carthage, Annibal crut devoir tenter la voie des négociations, et il fit demander une entrevue à Scipion. L'entrevue eut lieu sous les yeux des deux armées. Quand ces deux illustres hommes de guerre, qui remplissaient le monde civilisé du bruit de leur nom, s'aperçurent, ils restèrent, dit-on, quelques instants en silence, comme saisis d'une mutuelle admiration. Scipion n'accéda point du reste aux désirs d'Annibal. Une bataille décisive se livra dans les plaines de *Zama*, le 19 octobre 202. Annibal y déploya un talent auquel son rival se plut à rendre justice; mais il n'avait plus la supériorité à laquelle il devait la plupart de ses succès : sa cavalerie ne valait pas celle de Scipion. Vaincu, il s'enfuit du champ de bataille, où il laissait vingt mille des siens, et, courant à Carthage, il déclara au sénat qu'il n'y avait plus rien à faire qu'à implorer la paix.

La paix (201) fut ce qu'on devait l'attendre des Romains après une telle victoire venant à la suite de tant d'années de luttes et de terreurs. Carthage fut réduite à ses possessions d'Afrique, paya une grosse indemnité de guerre, remit tous ses vaisseaux, sauf dix, et s'engagea à ne plus faire la guerre sans l'autorisation de Rome. Elle devenait *sujette* de fait et semblait ne plus

tenir le droit de vivre que du bon vouloir de son vainqueur.

RÉSUMÉ

La deuxième guerre punique s'ouvre par la prise de Sagonte (219). Annibal quitte l'Espagne, franchit les Pyrénées, puis les Alpes, bat le consul Scipion sur le Tessin et sur la Trébie (218); écrase le consul Flaminius sur les bords du lac de Trasimène (217); se voit arrêter un moment par Fabius Cunctator, dictateur, puis inflige à Varron l'épouvantable désastre de *Cannes* (216).

Malheureusement Carthage ne seconde pas efficacement Annibal, que ses propres victoires épuisent. Il suscite de nouveaux ennemis à Rome, Philippe V de Macédoine, Capoue, Syracuse. Mais Philippe V est vaincu et se retire; Syracuse est prise par Marcellus, malgré Archimède (212). Capoue est emportée d'assaut (211), et Annibal retombe dans son isolement.

Asdrubal, son frère, parvient à s'échapper d'Espagne avec une armée et à pénétrer en Italie. Les consuls Néron et Livius le préviennent et le tuent sur le Métaure (207). En apprenant cette nouvelle, Annibal, alors en Apulie, se jette dans le Brutium, où il tient cinq ans encore. Pour l'en tirer, le jeune Scipion passe en Afrique. Annibal, rappelé, livre la bataille de *Zama* (octobre 202), où il est complètement vaincu. Carthage implore la paix.

CHAPITRE V

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE (149-146)

SOMMAIRE

Prétexte de la guerre. — Premières hostilités. — Mauvaise foi des Romains (149-147). — Scipion Émilien ou le second Africain (147-146). — Prise et destruction de Carthage.

Rome laissa vivre Carthage encore cinquante ans. Son intérêt bien entendu aurait demandé qu'elle la laissât vivre bien davantage : parce qu'il était à prévoir que, Carthage une fois détruite, Rome, n'ayant plus en face d'elle un ennemi sérieux, ne tarderait point à perdre ses mœurs, sa discipline, son courage, tout ce qui faisait

sa force. Mais le sénat se laissa entraîner par *Caton le Censeur,* qui terminait invariablement ses harangues, que le sujet le comportât ou non, par ces mots fameux : « Et je crois qu'il faut détruire Carthage. » Il finit par le croire avec lui.

Prétexte de la guerre. — Le prétexte de la reprise des hostilités fut une prétendue infraction au traité de 201. Ce traité stipulait que Carthage ne pourrait faire la guerre sans l'autorisation de Rome. Or, son voisin, le vieux roi *Massinissa,* qui avait remplacé sur le trône de Numidie Syphax, l'allié malheureux d'Annibal, la fatiguait par des incursions incessantes. Le sénat romain ne tenant nul compte de ses plaintes, Carthage, poussée à bout, résolut de se défendre, et envoya cinquante mille hommes contre Massinissa. Cette armée fut vaincue; aussitôt les Romains, mettant en avant la violation du traité, accoururent pour avoir leur part de la curée. Carthage fit inutilement plusieurs démarches pour maintenir la paix, Rome voulait la guerre, et la guerre resta déclarée (149).

Les premières hostilités (149-147). — Deux consuls partirent avec une nombreuse flotte et quatre-vingt mille légionnaires. Pendant qu'ils étaient en route vers l'Afrique, des députés arrivèrent encore annonçant que Carthage se remettait à la discrétion du peuple romain. Les consuls feignirent de se laisser fléchir : ils se firent remettre toutes les armes que possédait Carthage; puis, avec une inqualifiable mauvaise foi, ils signifièrent aux Carthaginois que, s'ils voulaient avoir la vie sauve, il leur fallait abandonner leur ville et aller s'établir dans l'intérieur des terres.

C'était trop. L'indignation et le désespoir donnèrent des forces à ce peuple de marchands qui n'avait pas voulu combattre et qui sut au moins bien mourir. Ils étaient encore sept cent mille. Aussitôt la réponse des consuls connue, on ferme les portes de la ville; on égorge les partisans des Romains; les temples sont transformés en ateliers; nuit et jour on fabrique des armes; les femmes donnent leurs cheveux pour faire des cordages;

on démolit les maisons pour construire avec le bois des charpentes une nouvelle flotte; on arme les esclaves. Les consuls s'approchent de la ville : ils sont honteusement battus dans trois attaques; leurs machines sont incendiées ainsi qu'une partie de leur flotte; leurs successeurs de 148 ne sont pas plus heureux, et le peuple, inquiet de la tournure que prennent les affaires d'Afrique, donne la direction de la guerre à *Scipion Émilien*, petit-fils par adoption du grand Africain.

Scipion Émilien ou le second Africain (147-146). — Scipion isola Carthage en creusant du côté de la terre un fossé profond auquel il ajouta un mur haut de douze pieds, et en jetant à l'entrée de son port une large digue. Menacés d'être affamés, les Carthaginois creusèrent dans le roc une sortie vers la mer, et peu s'en fallut que leur flotte improvisée ne surprît la flotte romaine. Scipion les refoula, bien qu'avec peine, dans leur port, et le blocus devint plus rigoureux que jamais.

La famine fit d'affreux ravages dans la ville; mais la constance de la ville n'en fut point ébranlée. La destruction même d'une armée, commandée par Asdrubal, qui était son dernier espoir, ne lassa point son courage. Et quand Scipion fut enfin, au prix de mille efforts, parvenu à entrer dans les murs, il lui fallut enlever les unes après les autres les maisons, transformées en autant de citadelles. La lutte dans la ville dura six jours. Asdrubal, qui s'était conduit en héros, se déshonora à la dernière heure en demandant grâce de la vie à son vainqueur. Plus vaillante, sa femme égorgea ses deux enfants et se précipita au milieu des flammes qu'avaient allumées les assiégés eux-mêmes.

Carthage fut détruite de fond en comble. On dit qu'à la vue de cette ruine lamentable, Scipion se sentit ému, et que, songeant à l'avenir de Rome, il répéta avec tristesse ce vers d'Homère : « Un jour aussi verra tomber Troie, la cité sainte, et Priam et son peuple invincible. » (146.)

RÉSUMÉ

Cédant aux excitations peu sensées de Caton le Censeur, le sénat prétexte une violation prétendue de la paix de 201 pour déclarer la guerre à Carthage (149). Les consuls recourent à un lâche mensonge pour se faire remettre par les Carthaginois toutes leurs armes. Le désespoir saisit les malheureux et leur donne des forces inattendues. Pendant deux ans les Romains éprouvent revers sur revers. Rome envoie enfin Scipion Émilien, et Carthage, après une héroïque résistance, est emportée d'assaut. Elle est détruite de fond en comble (146).

CHAPITRE VI

LA CONQUÊTE DE L'ORIENT

SOMMAIRE

I. MACÉDOINE. — Philippe V (222-179) et Flamininus (198). Bataille de Cynoscéphales (197). — Guerre d'Antiochus contre Rome. — Maladresse de Philippe. — Sa mort (179). — Persée (179-168). Paul-Émile. Bataille de Pydna (168). — Soumission de la Macédoine.
II. GRÈCE. — Flamininus en Grèce et Philopœmen. — La Grèce enchaînée, puis réduite en province romaine (146).
III. ASIE. — Rome domine dans toute l'Asie Mineure.

Dans les soixante-dix années qui suivirent la deuxième guerre punique, Rome mit les mains sur la *Macédoine,* sur la *Grèce,* et sur une bonne partie de l'*Asie Mineure :* ce fut la *conquête de l'Orient* (200-129).

I. — Macédoine. — Philippe V. — Persée.

Philippe V (222-179) **et Flamininus** (198). — Le sénat romain n'oubliait jamais une injure. Philippe V s'était fait l'allié d'Annibal pendant la deuxième guerre punique : aussitôt après la victoire de Zama, Rome lui demanda raison de cette alliance.

Le peuple éleva au consulat *Flamininus,* jeune homme fin, souple, plein d'astuce, plus Grec que Romain, capable

de vaincre Philippe par les armes, et de jouer par son adresse les Grecs, dont au reste il parlait admirablement la langue.

Bataille de Cynoscéphales (juin 197). — Flamininus, avec vingt-six mille hommes, traversa l'Adriatique, remporta une première victoire sur les bords de l'Aoüs, et pénétra jusqu'en Thessalie. Philippe, qui depuis vingt ans usait ses forces dans de vaines entreprises, ne lui opposait que vingt-cinq mille hommes; et encore avait-il dû enrôler jusqu'à des enfants de seize ans. Outre ce premier désavantage, Philippe eut celui de combattre dans la plaine mamelonnée de *Cynoscéphales* (Thessalie), c'est-à-dire sur un terrain fort accidenté qui ne valait rien pour sa phalange. La phalange, jusqu'alors réputée invincible, fut rompue et eut huit mille morts. Épuisé par cette seule défaite, Philippe dut accepter des conditions désastreuses : il livrait sa flotte et les débris de son armée, payait une indemnité de cinq cents talents, remettait des otages parmi lesquels se trouvait Démétrius, son fils; enfin s'engageait à ne plus faire aucune guerre sans le consentement de Rome.

Guerre d'Antiochus contre Rome. Maladresse de Philippe. — En ce moment paraissait à l'horizon un point noir pour Rome. Excité par son hôte Annibal, exilé de Carthage, *Antiochus III,* dit le Grand, roi de Syrie, prit à son tour les armes. Philippe avait là une excellente occasion de se relever. Au lieu d'unir le reste de ses forces à celles d'Antiochus, séduit par les promesses hypocrites du sénat, il se tourna contre son allié naturel. Antiochus fut écrasé à *Magnésie,* en Asie Mineure, par le consul *Lucius Scipion*, le frère de l'Africain, qui gagna là le surnom d'*Asiatique* (190). Rome fit à Antiochus le même traitement qu'à Philippe après Cynoscéphales, et s'empressa d'oublier les promesses faites au roi de Macédoine.

Mort de Philippe V (179). — Philippe jura en secret de se venger. Il n'en eut pas le temps. Depuis son retour de Rome où il avait passé plusieurs années en qualité d'otage, son fils, le jeune Démétrius, avait pris la

direction du parti de la paix en Macédoine, et ne cachait point ses sympathies pour les Romains. Ses ennemis, et à leur tête Persée, son frère, le représentèrent à Philippe comme un traître; le malheureux père, trop facilement crédule, le fit mourir. Il reconnut bientôt son innocence et en mourut de chagrin (179).

Persée (179-168). Bataille de Pydna (168). — Persée, sur qui semble devoir retomber le sang de son frère Démétrius, n'était cependant pas un prince vulgaire. Du vivant même de Philippe il avait rêvé une revanche. Bien qu'ayant échoué dans son projet de réunir tous les peuples de l'Orient dans une vaste coalition contre Rome, resté à peu près seul pour soutenir le poids des armes romaines, il ne perdit point courage, et les premières années de la guerre parurent justifier son audace. Les Romains subirent trois défaites retentissantes, avant de pouvoir arriver jusqu'en Macédoine.

La gloire d'écraser Persée était réservée à *Paul-Émile,* Romain des vieux temps, et qui, malgré ses soixante ans, avait encore toute l'activité d'un jeune homme. Par d'habiles manœuvres il réussit à faire sortir Persée des positions inexpugnables qu'il occupait et à le faire descendre dans la plaine de *Pydna.* Néanmoins ce fut avec une véritable terreur qu'il vit s'avancer cette phalange redoutable dont les gros bataillons serrés broyaient tout sur leur passage. Mais la phalange se laissa emporter par son ardeur et son succès même loin du champ de bataille que lui avait choisi Persée. Arrivée sur un terrain inégal, elle se rompit, et tout entière, soit vingt mille hommes, resta sur le champ de bataille (22 juin 168).

Persée essaya quelque temps de se débattre contre sa fortune. Mais des traîtres lui ayant ravi d'abord ses trésors, puis ses enfants, il se résigna et vint se remettre entre les mains de son vainqueur, qui l'engagea à espérer dans la clémence romaine. Cette clémence fut de le faire marcher derrière le char de Paul-Émile au jour du triomphe, puis de l'envoyer pourrir dans un cachot où le malheureux prince se laissa, dit-on, mourir de faim.

Privée de son roi, la Macédoine, divisée et impuis-

sante, reçut pour l'instant une liberté dérisoire; vingt ans plus tard elle était réduite en *province romaine* (146).

II. — Grèce.

Flamininus en Grèce et Philopœmen. — Cette même année 146, la Grèce devint aussi province romaine. Après *Cynoscéphales*, le vainqueur de Philippe, Flamininus, avait proclamé solennellement à Corinthe l'indépendance de tous les Hellènes, autrefois soumis à la Macédoine. C'était pure hypocrisie. Si Rome ne mettait pas immédiatement la main sur la Grèce, c'est que la Grèce n'était point tout à fait mûre pour la conquête. Avant de la vaincre, il fallait l'affaiblir, et c'est à ce but que travailla activement Flamininus. Il ne négligea rien, non seulement pour entretenir, mais encore pour accroître ce déplorable esprit de division qui a fait l'impuissance et le malheur des Grecs, ce peuple capable d'ailleurs de si grandes choses.



Flamininus.
Iconographie romaine de Visconti.)

Un homme contrecarrait ses efforts, le grand *Philopœmen*, l'âme de la ligue achéenne, formée au siècle précédent pour arrêter les empiétements de la Macédoine, dirigée maintenant contre l'ambition des Romains. Flamininus, par ses intrigues, lui jeta sur les bras de tels embarras, que l'illustre homme de guerre avala du poison (183). Coïncidence étrange, au même moment Annibal s'empoisonnait en Bithynie pour échapper aux émissaires de Rome, et Scipion l'Africain, son vainqueur, mourait exilé en maudissant son ingrate patrie.

La Grèce réduite en province romaine (146). — Avec Philopœmen disparaissait le dernier défenseur des libertés grecques. Cependant Rome patienta encore jusqu'après la bataille de *Pydna*, qui achevait l'écrasement de la Macédoine. Après Pydna les ménagements

devenaient inutiles : la Grèce fut livrée d'abord à la tyrannie de misérables créatures de Rome, puis définitivement réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe (146).

III. — Asie.

La péninsule hellénique appartenait maintenant à Rome, et le reste de l'Orient subissait son influence en attendant qu'il devînt sa proie. Les Ptolémées d'Égypte étaient sous sa tutelle et ne faisaient rien que par ses ordres. En Bithynie, Prusias, qui avait eu la lâcheté d'abandonner son hôte Annibal (183), accourait à Rome après la défaite de Persée en 168, et, pour faire oublier sa tiédeur, se présentait au sénat la tête rasée, avec le bonnet d'affranchi, et faisait rougir ses propres enfants par ses bassesses. Les Séleucides, en Syrie, ne pouvaient rien entreprendre sans se trouver en présence d'un député de Rome qui leur signifiait ses volontés comme à des sujets. Dans l'Asie Mineure, le royaume de Pergame était plus à Rome qu'à ses rois. Il allait du reste bientôt, en 129, par la mort d'*Attale*, qui fit le sénat son héritier, devenir une province romaine sous le nom de *province d'Asie*. Alors se trouva complètement vraie la parole insolente qui avait retenti cinquante ans auparavant en plein sénat, en face du lâche Eumène, roi de Pergame : *L'empire de Rome s'étend maintenant jusqu'au Taurus*.

RÉSUMÉ

Philippe V de Macédoine avait été l'allié d'Annibal. Aussitôt après Zama, Rome cherche à se venger. En 198, le consul Flamininus bat Philippe sur les rives de l'Aoüs et l'isole de la Grèce. Il lui inflige alors la sanglante défaite de *Cynoscéphales* (197), qui oblige le roi de Macédoine à accepter une paix désastreuse. Flamininus, ne trouvant pas la Grèce mûre encore pour la conquête, la proclame *libre*, c'est-à-dire la met sous le protectorat de Rome contre la Macédoine.

Philippe commet la grosse faute d'aider Rome à écraser le roi de Syrie Antiochus le Grand, qui, vaincu à *Magnésie*, est dépouillé de ses plus riches provinces (190). Philippe, recon-

naissant trop tard sa faute, prépare une revanche contre Rome. Mais il meurt de regret d'avoir fait mourir son fils Démétrius (179).

Persée, fils de Philippe, reprend la guerre contre Rome. Il bat plusieurs fois les consuls, mais il finit par être accablé à *Pydna* (168) par Paul-Émile. Obligé de se rendre, il est jeté dans un cachot, où il meurt. La Macédoine est proclamée libre, puis est réduite en province romaine en 146.

Ce fut le même sort, la même année, de la Grèce. Tout en proclamant la liberté de la Grèce, Flamininus n'avait rien négligé de ce qui pouvait l'affaiblir. Il avait en particulier travaillé à détruire la *ligue achéenne.* La mort de Philopœmen, *le dernier des Grecs,* due à ses intrigues, en 183, commença la ruine de la ligue, achevée après la bataille de Pydna par l'exil de mille notables achéens (168). Livrée à un tyran d'abord, la Grèce devint province romaine en 146.

L'Égypte, la Syrie, la Bithynie n'osent rien faire sans la permission de Rome. En 129, le royaume de Pergame devient *province d'Asie* et Rome arrive jusqu'au Taurus. On peut considérer la conquête de l'Orient comme faite.

CHAPITRE VII

LA CONQUÊTE DE L'OCCIDENT

SOMMAIRE

I. HAUTE ITALIE. — Soumission des Gaulois (201-192).
II. ESPAGNE. — Première guerre (195-178). Caton; Sempronius Gracchus. — Deuxième guerre (153-133). Viriathe; ses succès; perfidie des Romains. — Mémorable résistance de Numance (141-133).

La conquête de l'Orient n'empêchait point le sénat de s'occuper de l'Occident. A vrai dire, depuis la deuxième guerre punique, les hostilités n'avaient point cessé tant dans la *haute Italie* qu'en *Espagne.*

I. — Haute Italie.

Dans la haute Italie, Rome avait à combattre les Gaulois.

Depuis l'an 222, Rome avait pris pied dans la vallée

du Pô, et par ses deux colonies militaires de *Plaisance* et de *Crémone*, elle menaçait la liberté des Gaulois. Les Gaulois savaient que Rome ne serait point satisfaite tant qu'elle n'irait point jusqu'aux Alpes. Aussi accueillirent-ils avec joie Annibal. Ils s'enrôlèrent en foule sous ses ordres, et les grandes victoires de la Trébie, de Trasimène et de Cannes furent payées du sang de ce peuple généreux, aussi téméraire que vaillant.

Quand Annibal se fut enfoncé vers le sud de l'Italie, les Gaulois de la Cisalpine continuèrent la lutte, mais avec mollesse. La guerre reprit avec plus de vigueur après Zama (201). Conduits par le Carthaginois *Amilcar*, quarante mille Gaulois se jetèrent sur Plaisance et Crémone. Ils furent exterminés par le préteur *Furius* (200). Cette défaite, au lieu d'abattre le sentiment national, ne fit que le surexciter. Tous les Gaulois de la Cisalpine se soulevèrent. Rome fut si effrayée, qu'elle décréta la levée en masse (193). Des défaites multipliées forcèrent les Barbares à cesser la lutte; mais, quand ils posèrent les armes, ils avaient, en dix ans, tenu tête à quinze consuls, tué deux préteurs et détruit un nombre incalculable de légionnaires. Les Insubres (Gaulois du Milanais) firent leur soumission : plus fiers, les Boïes (Gaulois de Bologne), plutôt que de fléchir sous le joug, se retirèrent en masse et allèrent chercher sur les bords du Danube une nouvelle patrie où ils pussent vivre libres (192). Ils auraient, paraît-il, donné leur nom à la Bavière et à la Bohême.

II. — Espagne.

En Espagne, les Romains trouvèrent une résistance non moins vive. Les Espagnols les avaient d'abord aidés à chasser les Carthaginois de leur péninsule; mais quand ils s'aperçurent que Rome n'était venue que pour substituer sa domination à celle de Carthage, ce fut une levée générale de boucliers. La lutte commença en 197 et devait durer plus de soixante ans (197-133).

Cette guerre ne ressemblait à aucune de celles que

les Romains avaient eu à soutenir jusque-là. On l'a appelée la guerre de *guérillas* ou de partisans : rarement des combats en règle, mais une suite de surprises et d'escarmouches, auxquelles le sol montagneux de l'Espagne se prêtait merveilleusement. Sobre, rusé, agile, l'Espagnol se riait dans ses montagnes escarpées du lourd légionnaire pesamment armé. Caché derrière une pierre, un arbre, il attendait patiemment l'ennemi, lançait son coup, puis disparaissait, rapide comme le chamois, dans le silence de ses vastes solitudes.

Cependant les Espagnols osaient quelquefois regarder en face les Romains : ils se rangeaient alors en *coin*, ordre de bataille irrésistible, et armés de lourdes épées à deux tranchants, que les légions ne tardèrent point à adopter, ils faisaient d'affreuses blessures demeurées légendaires. Pour eux, une défaite était sans conséquence : ils laissaient entre les mains du vainqueur peu de morts, surtout peu de prisonniers, car l'Espagnol préférait la mort à la captivité, et les femmes elles-mêmes, après avoir combattu au milieu de leurs maris, plutôt que de se laisser prendre, égorgeaient leurs enfants et se tuaient ensuite.

Première guerre (195-178). **Caton. Sempronius Gracchus.** — Un tel peuple n'était point à mépriser : le sénat jugea la guerre assez importante pour envoyer une armée consulaire sous le commandement de *Caton le Censeur*. Caton fit la guerre avec la rudesse qui était dans sa nature, ravageant les campagnes, dévastant tout par le fer et l'incendie. La terreur qu'inspirèrent ses dévastations, et une victoire où la ruse eut autant de part que le courage, lui permirent de reconquérir le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées. Ce fut tout. Un de ses successeurs, *Sempronius Gracchus,* par son équité, sa bonne foi, sa douceur, autant que par les armes, eut plus de succès, et l'Espagne parut soumise (178).

Deuxième guerre (153-133). — Au fond elle ne l'était pas, car les peuples vigoureux se résignent difficilement à la perte de leur liberté. D'ailleurs, les pré-

teurs que Rome envoyait en Espagne étaient loin de ressembler au vertueux Sempronius. Une sourde mais vive colère agitait ces fiers montagnards pressurés sans pitié par des gens qui avaient hâte de faire en un an leur fortune. En 153 le feu éclata. Battus en plusieurs rencontres, les Romains firent appel à leur arme familière, la perfidie. Pendant que Lucullus tuait vingt mille Celtibériens, après leur avoir promis vie sauve, Galba massacrait trente mille Lusitaniens (aujourd'hui Portugal), qu'il avait odieusement trompés.

Viriathe. — Le parjure avait souvent, trop souvent réussi à Rome : cette fois, il ne lui porta pas bonheur. Un obscur Lusitanien, réservé à une éclatante célébrité, *Viriathe,* ancien pâtre, avait échappé au massacre. Il jura de venger ses infortunés compatriotes, et il tint parole. Jamais homme n'humilia aussi profondément l'orgueil romain. Tous les généraux envoyés contre lui pendant cinq ans furent honteusement battus. L'un d'eux, le proconsul *Fabius,* enfermé avec son armée dans un défilé, signa, pour se sauver, une capitulation infamante. Pour se délivrer du vaillant Viriathe, Rome soudoya deux traîtres qui l'assassinèrent (140).

Mémorable résistance de Numance (141-133). — Une ville poussa jusqu'au bout la résistance. C'était *Numance,* petite ville celtibérienne bâtie dans les montagnes, sur les bords du Douro. Tous les généraux qui se hasardèrent à lutter contre elle renouvelèrent les hontes de Fabius. Pour abattre cette ville, qui comptait au plus huit mille défenseurs, il ne fallut pas moins que le vainqueur et le destructeur de Carthage, Scipion Émilien, qui vint à la tête de *soixante mille Romains.* Et encore Scipion n'osa-t-il jamais hasarder une bataille avec ces héros. Il se contenta de les isoler du reste de l'Espagne par une forte muraille, et attendit que la faim fît son œuvre : les assiégés furent réduits à s'entr'égorger. Quand Scipion entra dans Numance, elle était vide de ses défenseurs ; *cinquante* hommes seulement ornèrent son triomphe. Le siège avait duré dix ans (133).

L'Espagne, épuisée, se soumit enfin, sauf les peu-

plades du nord, *Astures, Cantabres, Vascons*, qui ne furent domptés que sous Auguste.

RÉSUMÉ

La conquête de l'Occident marche de pair avec celle d'Orient. Pendant qu'en Orient Rome soumet la Macédoine, la Grèce et l'Asie Mineure, en Occident, elle conquiert la haute Italie et l'Espagne.

La haute Italie, occupée par les Gaulois, a été entamée en 222 par la fondation des deux colonies militaires de Plaisance et de Crémone. Les Gaulois profitent du passage d'Annibal pour essayer de reconquérir leur indépendance à demi ruinée. Ils n'y réussissent pas malgré les victoires retentissantes de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. Après le désastre de Zama, quarante mille Gaulois, guidés par Amilcar, se jettent sur Plaisance et Crémone. Ils sont exterminés par le préteur Furius (200). Cette défaite est suivie d'un soulèvement général. Pendant huit ans les Gaulois font éprouver de cruels revers aux Romains; cependant ils finissent par être vaincus. Les Boïes, plutôt que de se soumettre, vont chercher sur le Danube une nouvelle patrie (192). — La conquête est assurée par la fondation de colonies militaires à Pise, à Lucques et à Modène.

En Espagne, la résistance, favorisée par les accidents du sol, se prolongera pendant plus de soixante ans (195-133). Caton le Censeur, après une guerre sauvage, soumet le pays compris entre l'Èbre et les Pyrénées (195). Sempronius, plus humain, est aussi plus heureux : l'Espagne en 178 paraît soumise. Exploitée par les gouverneurs romains, l'Espagne se soulève de nouveau en 153. Sur le point d'être écrasée par Lucullus et Galba, qui font une guerre aussi déloyale que cruelle, la cause espagnole est relevée par le pâtre Viriathe. L'illustre Lusitanien impose au proconsul Fabius un traité honteux. Cépion, frère et successeur de Fabius, le venge en faisant lâchement assassiner Viriathe (140). L'héroïque Numance résiste dix ans. Scipion Émilien n'en a raison que par la famine (133). Les Astures, les Vascons et les Cantabres ne seront domptés que sous Auguste.

CHAPITRE VIII

L'ADMINISTRATION DES PROVINCES SOUS LA RÉPUBLIQUE

SOMMAIRE

Les provinces en 130 avant J.-C. — Situations diverses faites aux villes d'une même province. — Gouverneurs de provinces. — Impôts. — Perception des impôts. — Exactions des publicains et des gouverneurs. — Leur impunité.

Les provinces en 130 avant J.-C. — En 130, la conquête du monde dans son ensemble était achevée. L'empire romain s'étendait de l'Océan Atlantique au Pont-Euxin, et des Alpes à l'Atlas. Cet immense territoire se divisait en deux parties : l'*Italie proprement dite* et les *provinces*. Il y avait alors neuf provinces.

On appelait *province* « un territoire situé en dehors de l'Italie, gouverné par un magistrat romain et soumis à l'impôt foncier ». L'impôt foncier était la marque essentielle de l'infériorité de la province vis-à-vis de l'Italie.

Situations diverses faites aux villes comprises dans la province. — Il s'en fallait que les villes comprises dans une même province eussent le même sort. Ici encore le sénat appliquait son principe favori : *Divide et impera:* Qui veut régner doit diviser. Parmi les cités, les unes se gouvernaient complètement elles-mêmes, n'avaient même pas à payer l'impôt; on leur demandait seulement d'avoir les *mêmes amis* et les *mêmes ennemis* que Rome. Dans un certain nombre, les habitants avaient soit en totalité, soit en partie, les privilèges de *citoyens romains*. D'autres enfin, et c'était le plus grand nombre, sentaient peser sur elles tous les droits de la conquête et se voyaient, pour toutes leurs affaires, soumises au contrôle du gouverneur romain. Elles gardaient toujours néanmoins une apparence de vie municipale, ayant leurs lois, leurs institutions, leurs magistrats. Ces inégalités finirent à la longue par dispa-

raître, et il n'y eut plus pour toutes les cités qu'un même régime, celui des cités complètement sujettes.

Gouverneurs de provinces. — A la tête de chaque province était, suivant son importance, un *proconsul* ou un *préteur :* un proconsul si la province venait d'être conquise ou se trouvait près de la frontière; un préteur si elle était pacifiée et façonnée au joug. Proconsuls et préteurs avaient des attributions identiques. Administrateurs, généraux, juges, ils étaient de vrais monarques. En *théorie,* leur administration était tenue de respecter les chartes octroyées par le sénat aux provinces; en *pratique,* elle était sans contrôle.

Impôts. — Les contributions fournies par les provinces étaient l'*impôt foncier,* évalué ordinairement au dixième des fruits, d'où son nom de *dîme;* les *douanes,* taxes perçues aux frontières sur les marchandises importées; les *réquisitions,* soit ordinaires, comme le blé fourni à la maison du gouverneur; soit extraordinaires, comme le logement et la nourriture des soldats.

Perception des impôts. — Chez nous, c'est l'État qui perçoit les impôts. Il n'en a pas toujours été ainsi. Avant 1789, nous avions le système des *fermiers généraux.* Dans les provinces romaines, les fermiers généraux étaient les *publicains,* riches chevaliers qui versaient dans les caisses de l'État une somme stipulée, puis se chargeaient de faire rentrer les impôts à leurs risques et périls. Il va de soi qu'ils n'y perdaient jamais. A leurs bénéfices comme fermiers s'ajoutaient ceux qu'ils faisaient comme *banquiers.* Souvent les villes, accablées de dettes, ne pouvaient payer l'impôt; alors les publicains leur avançaient de l'argent, mais en exigeant un intérêt fort élevé, qui aujourd'hui serait scandaleux.

Quant aux gouverneurs, dont les fonctions en principe étaient gratuites, ils savaient aussi à merveille, sous différents prétextes, faire sortir de leurs provinces des revenus fort convenables.

Exactions des publicains et des gouverneurs. — Aussi peut-on dire que les provinces étaient exploitées à qui mieux mieux. Ils s'entendaient tous, gouver-

neurs, publicains et sénat lui-même. Les gouverneurs fermaient les yeux sur les extorsions des publicains, parce qu'on avait soin de leur réserver une part du bénéfice. Le sénat, si parfois on se hasardait à porter des plaintes devant lui, étouffait l'affaire. En pratique, le droit qu'avaient les populations exploitées de citer les concussionnaires à Rome devenait un droit dérisoire. Il était bien rare qu'on allât à cette distance s'engager dans un long procès ruineux, qui le plus souvent n'aboutissait à rien. Et si, par hasard, quelque exploiteur éhonté venait à être condamné, quelle était sa peine? Il pouvait, comme Verrès, si énergiquement flétri par Cicéron dans un plaidoyer immortel, se tirer d'affaire par un exil volontaire, dans lequel il emportait, pour se consoler de l'absence de la patrie, la plupart des trésors amassés en pressurant les peuples.

RÉSUMÉ

On appelait *province* un territoire situé en dehors de l'Italie, gouverné par un magistrat romain et soumis à l'impôt foncier. En 130 avant J.-C. il y avait neuf provinces. Les villes renfermées dans la province avaient les situations les plus variées. Mais toutes, quoique gardant une apparence de vie municipale, étaient livrées à l'arbitraire du vainqueur.

Le gouverneur de la province était tantôt un proconsul, tantôt un préteur. Soumises en théorie aux chartes octroyées par le sénat aux provinces, son administration en pratique était sans contrôle. Les impôts, *impôt foncier, douanes, réquisitions*, étaient perçus par les *publicains*, espèce de fermiers généraux. Publicains et gouverneurs exploitaient à qui mieux mieux les malheureuses provinces.

LIVRE IV

QUATRIÈME ÉPOQUE DE LA RÉPUBLIQUE

LES GUERRES CIVILES
OU L'EFFONDREMENT DE LA RÉPUBLIQUE (133-30)

CHAPITRE I

SITUATION FAITE A LA RÉPUBLIQUE PAR LA CONQUÊTE DU MONDE

SOMMAIRE

Des principaux résultats de la conquête. — Richesse et corruption de la noblesse. — Misère et dégradation du peuple.

En l'année 139 avant J.-C. Rome semblait arrivée à l'apogée de sa gloire. La plupart des peuples qui formaient le monde civilisé lui obéissaient, et ceux qui demeuraient encore libres subissaient son influence ou tremblaient au seul bruit de ses armes. Les triomphateurs s'étaient succédé presque sans relâche depuis un siècle sur la route du Capitole, traînant derrière leur char de gloire leurs ennemis les plus fiers enchaînés et étalant aux yeux de la multitude éblouie les riches dépouilles des nations vaincues. Mais cette prospérité était mensongère. Déjà la République souffrait du mal terrible qui devait l'emporter après l'avoir fait passer par les convulsions d'une longue et douloureuse agonie. La conquête, tant désirée, lui fut fatale; car elle désorganisa complètement la société romaine.

1° **La noblesse.** — La noblesse gagna à la conquête d'immenses richesses. Les vainqueurs rapportaient de leurs guerres heureuses un butin incalculable qui ne

rentrait point tout entier dans les caisses de l'État. Le gouvernement des provinces était aussi une riche mine à exploiter. Les nobles profitaient de ces richesses amassées en pillant les vaincus et les provinces pour arrondir et gonfler démesurément l'héritage de leurs pères, et alors commença la formation de ces propriétés vastes comme des provinces, qui devaient perdre l'Italie. Avec la richesse, vint le goût du luxe et des plaisirs; l'austérité des anciennes mœurs fut mise de côté comme une chose surannée. La civilisation grecque devint à la mode, et comme cette civilisation, sous des dehors brillants, cachait une affreuse corruption, l'aristocratie romaine se trouva elle-même bientôt livrée à l'athéisme et aux désordres les plus honteux.

2° **Le peuple**. — Le peuple, lui, y avait gagné la *misère* et la *servilité*. Le nombre des petits propriétaires qui composait la classe moyenne où se recrutaient les légions diminuait chaque jour. « Il n'y a pas dans Rome, dira bientôt le tribun Philippe, deux mille individus qui possèdent. » Les petits propriétaires ont été ruinés par la concurrence étrangère qui amène à Rome les blés de l'Afrique et de la Sicile presque pour rien; ruinés aussi par l'usure. Ne possédant plus que leurs bras et réduits à la condition de *prolétaires*, ils ne peuvent offrir leurs services comme journaliers aux grands propriétaires : on leur préfère les esclaves, très nombreux et bien moins chers. Ils n'ont pas non plus la ressource du travail des villes. Là encore l'esclavage a tout pris. Les esclaves, au profit de quelques familles riches, ont accaparé tous les métiers : ils sont cuisiniers, maçons, scribes, tisserands, ciseleurs, brodeurs, peintres, doreurs, architectes, médecins, précepteurs même.

Que fera donc pour vivre le pauvre de condition libre? Il ira grossir cette foule qui encombre les rues de Rome, dont tout le travail est de courir aux fêtes, aux triomphes, aux distributions gratuites faites par les édiles ou les candidats; d'écouter les orateurs au Forum, d'assister aux jeux, d'assiéger la porte des grands et de leur faire cortège; de vendre son vote, son témoignage, au besoin

son bras pour le crime. Là, au moins, on ne risque pas de mourir de faim : car quand la détresse est trop grande, le sénat est bien obligé de jeter à cette foule menaçante un peu de blé en pâture.

Tels furent les tristes résultats de la conquête pour la société romaine. En haut une noblesse corrompue, qui osera tout contre la loi et l'intérêt public. En bas, une populace servile, qui laissera tout faire, pourvu qu'elle s'amuse et qu'elle mange. Des révolutions devaient nécessairement sortir de là, et elles en sortirent.

RÉSUMÉ

La conquête a eu pour résultat d'introduire à Rome d'immenses richesses dont la noblesse seule profite et dont elle se sert pour arrondir d'immenses domaines. Avec la richesse, sont entrés le luxe et une corruption affreuse. Pendant ce temps, les petits propriétaires, ruinés par la concurrence des blés étrangers apportés des provinces, aliènent en masse les terres sur lesquelles ils ne peuvent plus vivre, et ne pouvant ni offrir leurs bras aux grands propriétaires, ni entrer dans les carrières libérales, ni recourir aux métiers accaparés par les esclaves, ils vont à Rome grossir la foule des indigents nourris par le trésor. La classe des petits propriétaires disparue, il ne reste qu'une noblesse orgueilleuse et corrompue en face d'une plèbe désœuvrée, servile et turbulente. De cet état social sortiront forcément des révolutions.

CHAPITRE II

CATON. — LES GRACQUES, OU TENTATIVES DE RÉFORMES

SOMMAIRE

I. Caton (233-149). — Portrait de Caton. — Sa censure. — Ses défaillances.

II. Les Gracques. — Portrait des Gracques. — Tibérius Gracchus tribun (133). — Loi Sempronia — Colère de la noblesse. — Déposition du tribun Octavius. — Mort de Tibérius (133). — Caïus Gracchus tribun (123). — Ses lois. — Sa puissance. — Livius Drusus, ou lutte déloyale du sénat contre Caïus. — Chute et mort de Caïus (122). — Destruction de son œuvre.

Quelques hommes cependant essayèrent de sauver la République en conjurant le mal, qui n'était point encore sans remède. Des réformes furent tentées par *Caton* d'abord, puis par les *Gracques*.

I. — Caton (233-149).

Né à Tusculum, d'un père qui vivait sur un petit domaine, Porcius, surnommé *Caton* ou le *Rusé*, est resté célèbre par la rudesse de ses manières. On aurait



Monnaie de Caton. — Face : Tête de Liberté.
(Monnaie d'argent de la *gens* Porcia.)

dit un Romain des vieux âges égaré dans le siècle élégant et corrompu des Romains hellénisés. De bonne heure il se signala par son courage militaire, l'austérité de ses mœurs, son penchant à la satire, son esprit d'économie ou plutôt d'avarice, et son éloquence inculte, mordante et vigoureuse. A dix-sept ans, il fit sa première campagne ; puis il revint cultiver son petit domaine, travaillant avec ses esclaves, mangeant avec eux ; mettant au service de ceux qui l'en priaient sa mâle éloquence ; paraissant au Forum nu-pieds et couvert d'une méchante toge.

Un tel personnage devait être remarqué. Protégé par un de ses voisins, le patricien Valérius Flaccus, Caton entra de bonne heure dans la carrière des honneurs. Dès ses débuts, il se montra ce qu'il devait être toute sa vie, l'adversaire implacable du luxe, de la cupidité, de l'ambition, de la culture grecque surtout, qu'il rendait responsable de tous les maux dont souffrait Rome. Il ne

fallait attendre aucune mesure de la part d'un homme chez qui l'âpre amour de la justice n'était tempéré par aucune qualité du cœur. Son insolente rigidité, souverainement ennuyeuse pour la noblesse, plut au peuple, qui le fit successivement questeur, édile, préteur et consul.

Dans sa lutte contre les grands, Caton s'attaqua de préférence à Scipion l'Africain, dont il détestait le faste, le goût grec, l'amour des plaisirs, la fierté et le sans-gêne vis-à-vis des lois. Abaisser Scipion, c'était aussi abaisser toute la noblesse, dont il était le plus illustre représentant. Il ne cessa donc, suivant l'énergique expression de Tite-Live, d'aboyer contre ce grand citoyen. Scipion en eut un tel ennui, qu'il se retira, pour y rester jusqu'à sa mort, dans sa modeste villa de Liternum, où il se consola de son exil en cultivant les Muses.

Malgré la vive opposition des nobles, le peuple éleva à la censure Caton avec son ami Valérius Flaccus. Caton accomplit sa besogne avec une énergie presque brutale; dégradant les sénateurs et les chevaliers, réprimant les publicains, frappant d'impôts les bijoux, les voitures, les parures des matrones, répliquant aux réclamations par des discours violents et des révélations infamantes.

Ce personnage qui avait été consul, triomphateur, censeur, tout ce qu'un citoyen romain pouvait ambitionner; qui posait en représentant de la morale et de la vertu et osait dire en parlant des gens décriés pour leur inconduite : « Ce ne sont point des Catons; » finit par céder au torrent, par imiter ceux qu'il avait si rudement combattus. *Il eut une vieillesse honteuse, et fit rougir ses enfants.* Évidemment, pour se guérir, Rome aurait eu besoin d'un autre médecin.

II. — Les Gracques.

Dans sa réforme, Caton avait visé surtout la noblesse. Les Gracques s'adressèrent de préférence à la foule. De ces prolétaires oisifs qui encombraient la ville, ils voulurent faire des travailleurs; leur donner avec des terres

l'aisance ; les ramener par ce moyen à des habitudes d'ordre et de moralité ; les soustraire à l'influence de la noblesse, dont la faim les rendait les esclaves ; reconstituer ainsi la classe *moyenne,* la classe des petits propriétaires, qui, maîtres de leur vote et indépendants des grands, pouvaient seuls maintenir l'équilibre nécessaire au salut de l'État. *De cette pensée naquirent les lois agraires.*

Les Gracques, *Tibérius* et *Caïus,* étaient fils de *Sempronius Gracchus* et de *Cornélie.* Sempronius Gracchus, plusieurs fois consul, avait laissé un nom devenu synonyme de probité et d'honneur non seulement à Rome, mais aussi dans les provinces, chez les Espagnols surtout, qu'il avait combattus et soumis. Cornélie, fille de Scipion l'Africain, était une femme d'un grand cœur et d'un haut caractère. Veuve assez jeune, elle refusa les partis les plus brillants, même le diadème d'un Ptolémée, roi d'Égypte, pour se vouer tout entière à l'éducation de ses deux fils, qu'elle considérait comme ses bijoux les plus précieux.

Tibérius tribun (133). — Tibérius, l'aîné de neuf ans, entra naturellement le premier en scène. Ce n'était point un inconnu quand il fut élu tribun du peuple. Faisant ses premières armes au siège de Carthage sous son beau-frère Scipion Émilien, il s'était fait remarquer parmi les jeunes gens de son âge par sa valeur et son esprit de discipline. Plus tard, il avait servi avec éclat en Espagne, et, comme son père, s'était concilié l'estime et la sympathie des vaincus. De retour à Rome, frappé de la choquante inégalité qui existait entre les nobles et le peuple, et élu tribun, il proposa de ressusciter la vieille loi, depuis longtemps oubliée (elle datait de 367), de Licinius Stolon, qui attribuait aux citoyens pauvres les *terres usurpées par les grands sur le domaine public.* Ce fut l'objet de la loi *Sempronia.*

Colère de la noblesse. — Comme il fallait s'y attendre, la loi de Tibérius souleva chez les nobles de violentes clameurs. Tibérius tint fièrement tête à l'orage. « Eh quoi ! dit-il, les bêtes sauvages ont leurs tanières,

et ceux qui versent leur sang pour l'Italie ne posséderont rien que l'air qu'ils respirent! S'ils combattent, s'ils meurent, ce sera pour nourrir le luxe et l'opulence de quelques-uns! Quelle dérision! On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. » Et il fit procéder au vote. Mais les nobles avaient gagné un tribun, *Octavius*. Il opposa son *veto*, et le peuple dut se séparer sans avoir rien fait.

Déposition du tribun Octavius. — Octavius était l'ami de Tibérius. Il résista à toutes ses instances, à toutes ses prières. Alors Tibérius, usant de la puissance illimitée que lui conférait sa charge, arrêta tout le jeu du gouvernement, mit les scellés sur le trésor public, suspendit les magistrats de leurs fonctions, interrompit le cours de la justice. Rien n'y fit. Poussé à bout, il se décida à une mesure grave, illégale, qui devait lui coûter bien cher : il fit déposer par le peuple son collègue dans le tribunat. Aussitôt après, la loi *Sempronia*, mise aux voix, fut adoptée, et l'on nomma *triumvirs*, pour la faire exécuter, Tibérius, Caïus, son frère, et Appius Claudius, son beau-père. Les Gracques l'emportent; mais ils ont déchiré l'inviolabilité tribunitienne, ils se sont découverts eux-mêmes, et la noblesse s'en souviendra.

Mort de Tibérius (133). — Le sénat, en effet, n'acceptait point sa défaite. Pour se garder contre les vengeances des grands, Tibérius comprit qu'il lui fallait un second tribunat. Il le demanda. Mais quand il voulut prendre les suffrages, une collision sanglante éclata au Forum. Dans le tumulte, Tibérius, ne pouvant se faire entendre, porta la main à sa tête, comme pour indiquer à ses partisans que sa vie était menacée. Aussitôt ses ennemis de courir au sénat et d'annoncer que Tibérius demande le diadème. A ces mots, *Scipion Nasica*, un des ennemis les plus ardents du tribun, parce qu'il possédait beaucoup de terres publiques, somme le consul d'abattre le tyran. Le consul, Scævola, répond avec dignité qu'il n'usera point de violence envers un citoyen sans qu'il ait été jugé dans les formes. « Puisque le premier magistrat, s'écrie Nasica, trahit la République, que ceux

qui veulent protéger les lois me suivent! » Et, se couvrant la tête d'un pan de sa robe, il s'élance vers le Capitole.

Les sénateurs qui courent avec lui saisissent les pieds et les débris des bancs brisés par le peuple dans sa fuite et montent vers Tibérius, frappant tous ceux qui se rangent devant lui. Lâchement abandonné par la foule, Tibérius s'enfuit; il est arrêté par ses vêtements; il abandonne sa toge et se met à fuir en tunique; il heurte un cadavre et tombe. Il se relève, mais pour retomber aussitôt frappé à mort (133).

Cependant l'œuvre du tribun ne périt point avec lui. Le sénat, malgré sa sanglante victoire, n'osa point toucher à la loi agraire. Ainsi, au fond, c'étaient les grands qui demeuraient vaincus. Scipion Nasica était poursuivi par les huées de la foule dès qu'il se montrait en public. Il prit le parti de s'exiler secrètement en Asie, et mourut peu de temps après à Pergame, méprisé de tous.

Caïus tribun (123). — Le vengeur de Tibérius était tout trouvé ; ce fut Caïus, son frère. Pendant plusieurs années Caïus, fort jeune d'ailleurs, puisqu'il n'avait que vingt et un ans à la mort de son frère, vécut loin des affaires publiques. Mais le repos ne convenait point à cette nature ardente. Caïus brigua la questure, fut élu et envoyé en Sardaigne, où il jouit aussitôt d'un crédit qui rendit les grands jaloux et inquiets. Après trois ans de questure, il posa sa candidature au tribunat. Les grands firent des efforts désespérés pour l'empêcher de réussir. Tout ce que purent gagner leurs intrigues fut que Caïus arriva *quatrième*, au lieu de *premier*, ainsi qu'il l'avait espéré. Mais *quatrième* pour le nombre des suffrages, il fut immédiatement *premier* par la vigueur de son éloquence, par son audace habile et par la sympathie de la foule : les grands tremblèrent de nouveau, car ils avaient devant eux un tribun autrement redoutable que Tibérius.

Lois de Caïus. — Caïus reprit les projets de son frère, mais avec beaucoup plus d'ampleur. Il ne s'agissait plus simplement de retirer aux nobles une partie de leurs

possessions pour les donner aux pauvres. Caïus voulait renouveler tout l'État. Une première loi rétablissait dans leur texte primitif les dispositions agraires proposées par Tibérius. Une deuxième décrétait que l'État fournirait à moitié prix du blé aux citoyens pauvres qui ne pourraient obtenir des terres publiques. Une troisième, pour empêcher ou au moins rendre plus difficile le trafic des suffrages achetés sans pudeur par les nobles, faisait citoyens romains tous les Italiens. Une quatrième enfin enleva les tribunaux au sénat pour les confier aux chevaliers.

Puissance de Caïus. — Caïus eut toute la puissance d'un roi. Pendant deux ans qu'il fut tribun, Rome ne sembla pas connaître d'autre autorité que la sienne. Son activité touchait à tout. Il veillait à la bonne administration des provinces, réprimait l'avidité des gouverneurs, multipliait les envois des colonies, élevait des greniers publics, faisait construire de superbes routes. C'était merveille de le voir sans cesse entouré d'entrepreneurs, d'artistes, d'ambassadeurs, de magistrats, de gens de lettres, de soldats; gracieux et poli pour tous, et toujours digne.

Lutte hypocrite du sénat contre Caïus. — Le sénat, s'apercevant que tout pouvoir lui échappait, s'avisa, pour perdre Caïus dans l'esprit du peuple, d'opposer concession à concession, popularité à popularité. Dans ce but il gagna le tribun *Livius Drusus*. Drusus, qui eut soin de bien laisser entendre qu'en tout il agissait d'accord avec le sénat, affecta de renchérir sur toutes les propositions de Caïus. Caïus propose de fonder *deux* colonies, Drusus en propose *douze;* Caïus impose d'une rente annuelle en faveur de l'État les terres distribuées aux citoyens; Livius fait grâce au peuple de cette redevance... Le peuple se laisse prendre à ce piège grossier : peu à peu il s'éloigne de son tribun favori et se rapproche des nobles.

Chute et mort de Caïus (122). — Sur ces entrefaites, Caïus fut chargé de conduire et d'installer une colonie au milieu des ruines de Carthage. Pendant son

absence ses ennemis travaillèrent activement l'esprit du peuple, et quand il revint à Rome, il ne tarda point à s'apercevoir que tout son crédit était ruiné : son ennemi mortel, *Opimius*, venait d'être élevé au consulat. Il demanda lui-même un troisième tribunat : ses collègues le firent échouer.

Caïus était désarmé. Le meurtre d'un licteur d'Opimius, qui avait adressé aux partisans du tribun des paroles insultantes accompagnées de gestes provocateurs, fut pour le consul l'occasion qu'il cherchait d'achever sa perte. Ses gens s'emparent du cadavre, et le portent avec ostentation au Forum où ils l'exposent au milieu des pleurs et des gémissements. Le sénat, comme s'il s'agissait d'un deuil public, quitte la curie pour venir verser des larmes hypocrites sur la victime, puis, rentré en séance, il prononce la fameuse formule : *Caveant consules*, qui investit Opimius d'un pouvoir dictatorial.

Le consul aussitôt fit marcher ses gens. Le peuple, qui la veille encore avait donné à Caïus des marques éclatantes de sympathie, s'empressa de l'abandonner. Navré de cette ingratitude, Caïus voulait se tuer. Ses amis l'en empêchèrent, et il consentit à fuir. Il aurait pu échapper à ses ennemis si on lui avait procuré un cheval ; il en demandait un avec instance. Mais dans cette foule imbécile dont il était autrefois l'idole, il ne trouva que des encouragements ironiques *à bien courir,* et pas un homme pour lui rendre service. Au moment d'être atteint il commanda à un de ses esclaves de le frapper ; l'esclave obéit, puis se tua sur le corps de son maître. Trois mille hommes périrent dans cette journée.

L'assassin de Caïus ne devait pas être plus longtemps heureux que l'assassin de Tibérius. Quelques années après, convaincu de s'être laissé acheter par l'or de Jugurtha, ce farouche défenseur des libertés publiques fut frappé d'une sentence flétrissante et vieillit dans l'ignominie.

Destruction de l'œuvre de Caïus. — L'œuvre de Caïus tomba avec lui. Les pauvres retombèrent dans leur misère, les grands dans leur faste et leur orgueil.

La foule dut s'avouer qu'elle avait été jouée, et sa reconnaissance tardive éleva aux Gracques des statues devant lesquelles plusieurs venaient se prosterner comme devant les statues des dieux.

RÉSUMÉ

Trois hommes cherchent à arrêter la République sur le penchant de sa ruine, Caton et les deux Gracques. Caton s'attaque vigoureusement au luxe et à la corruption de la noblesse; il poursuit le glorieux vainqueur d'Annibal, Scipion lui-même. Il signale sa censure par une énergie presque brutale. Mais à la fin il se laisse entraîner par le courant et déshonore sa vieillesse par des vices honteux.

Tibérius, fils de Sempronius Gracchus et de l'illustre Cornélie, veut rendre au peuple sa dignité et son indépendance en lui faisant donner des terres. Tribun en 133, il propose dans ce but la loi Sempronia. Menacée dans ses intérêts, la noblesse gagne un de ses collègues, Octavius. Tibérius le fait déposer par le peuple. Mais en déchirant ainsi l'inviolabilité tribunitienne, il s'est découvert lui-même. Un sénateur, Scipion Nasica, marche contre lui avec la plupart de ses collègues, et le tribun, abandonné de la foule, est massacré (133).

Caïus, frère de Tibérius, reprend son œuvre mais sur un plan beaucoup plus large. Outre la loi agraire, il fait donner du blé aux citoyens pauvres à moitié prix, améliore la condition des soldats, donne le droit de vote à tous les Italiens, et enlève au sénat les tribunaux pour les confier aux chevaliers. Élu deux fois de suite tribun, Caïus a toute la puissance d'un roi. Le sénat ruine son influence en faisant faire au peuple par le tribun Livius Drusus des offres plus avantageuses; Caïus échoue dans sa demande d'un troisième tribunat. Le consul Opimius profite du meurtre d'un de ses licteurs pour se faire investir de la dictature. Caïus poursuivi, abandonné du peuple, se tue, et son œuvre disparaît avec lui.

CHAPITRE III

MARIUS ET SYLLA JUSQU'A LEUR RUPTURE

SOMMAIRE

I. Débuts de Marius.

II. Marius et Jugurtha. — Guerre de Jugurtha (112-106). — Métellus en Afrique (109-107). — Ses succès. — Marius con-

sul (107) enrôle les prolétaires. — Fin de la guerre de Jugurtha (106).

III. Marius et les Cimbres (105-101). — Origine des Cimbres et des Teutons. — Leurs ravages. — Échecs des Romains. — Marius et les Teutons à Aix (102). — Marius et les Cimbres à Verceil (101).

IV. Marius et la guerre sociale (91-88). — Marius consul pour la sixième fois. — Son égoïsme. — Sa maladresse. — La guerre sociale (91-88). — Ses causes. — Organisation des alliés. — Première partie de la guerre (90). — Marius; son indécision. — Deuxième partie de la guerre (89). — Sylla; son beau rôle.

« Atteint du coup mortel, a dit Mirabeau, le dernier des Gracques lança de la poussière vers le ciel en attestant les dieux vengeurs, et de cette poussière naquit Marius. » Moins de deux ans après la mort de Caïus, Marius était tribun. La noblesse avait fait échouer la dernière tentative de réforme qui aurait pu sauver l'État. Son égoïsme sera cruellement puni. L'ère des proscriptions s'ouvrira bientôt. Ce ne seront point seulement quelques parcelles de ses terres qu'on lui demandera; on lui prendra tous ses biens, et avec ses biens, son sang.

I. — Débuts de Marius.

Né à Arpinum de parents obscurs et pauvres, Marius passa ses premières années dans les occupations du paysan. Robuste, rude de figure, de manières et de langage, il paraissait peu propre aux affaires civiles; en revanche il semblait né pour la guerre, et il fut tour à tour un bon soldat et un excellent général. Ses premières armes se firent au siège de Numance, sous Scipion Émilien, qui le distingua parmi les jeunes gens de son âge. On raconte qu'un flatteur demandant à Scipion quel chef serait capable de le remplacer : « Celui-ci peut-être, » aurait répondu le consul, en frappant doucement sur l'épaule de Marius.

Cependant telle était l'opposition faite alors par la noblesse aux hommes *nouveaux*, c'est-à-dire dont les ancêtres n'avaient géré aucune magistrature, que son

mérite n'aurait probablement pas empêché Marius de végéter toute sa vie dans les grades inférieurs, s'il n'avait eu l'appui de la maison des Métellus, une des premières de Rome. Grâce à sa protection, Marius, à trente-six ans, fut élu tribun (119). Tribun, il montra autant d'audace à l'égard de la noblesse que d'indépendance vis-à-vis de la foule. Aussi réussit-il à déplaire à tout le monde. Nommé plus tard gouverneur de l'Espagne, à son retour de la province il épousa une femme de haute naissance, *Julie*, tante de César. Quand Métellus fut chargé de la guerre contre Jugurtha, il l'emmena en qualité de lieutenant (109).

II. — Marius et Jugurtha.

Guerre de Jugurtha (112-106). — La guerre de Numidie durait depuis quelques années déjà. — La *Numidie*, ainsi appelée des mœurs *nomades* de ses habitants (*nomades* ou *numides*, c'est la même chose), correspondait à peu près à notre Algérie actuelle. Ce royaume, bien plus riche qu'aujourd'hui, avait été gagné par Massinissa, grâce à l'amitié de Rome et à l'abaissement de Carthage. Massinissa fut toute sa vie l'allié de Rome, et *Micipsa*, son fils, suivit la même politique.



Jugurtha ; pierre gravée.
(D'après de Brosses, *Histoire de la république romaine*, t. I.)

Micipsa en mourant (118) légua ses États à ses fils *Hiempsal* et *Adherbal*, et à son neveu *Jugurtha*, qu'il avait adopté et mis sur le même rang que ses enfants.

Jugurtha, qui avait fait ses premières armes à Numance en même temps que Marius, semblait avoir hérité de l'indomptable courage et de l'ambition peu scrupuleuse de son aïeul Massinissa. Tout de suite sa part lui

parut trop petite, et pour avoir le tout il tua ses deux cousins. Les deux malheureux princes s'étaient en vain mis sous la protection de Rome. Rome à cette époque n'était plus elle-même, et il suffisait d'un peu d'or pour acheter ses citoyens les plus recommandables : or Jugurtha jetait l'or à pleines mains. Pendant six ans le sénat se contenta d'envoyer en Afrique de platoniques ambassades, dont les membres et les chefs eux-mêmes se vendirent sans vergogne. Ainsi fit *Opimius*, l'assassin de Caïus Gracchus.

Jugurtha osa venir à Rome se justifier. Quand le tribun *Memmius*, dont la vigoureuse éloquence flagellait rudement la corruption des nobles, lui commanda de parler, un autre tribun, gagné par l'or numide, lui commanda de se taire; et toutes les clameurs indignées des honnêtes gens ne purent l'empêcher de maintenir son *veto*. Chassé de Rome pour avoir assassiné dans les rues de cette ville un petit-fils de Massinissa, Jugurtha, en se retirant, lança à la cité ces paroles insolentes : « Ville à vendre, à laquelle il ne manque qu'un acheteur! »

La guerre lui fut déclarée; mais les armées romaines ne parurent en Afrique que pour se laisser corrompre ou se laisser battre. Exaspéré, le peuple ordonna des poursuites contre ceux qui s'étaient vendus à Jugurtha : quatre consulaires et un pontife furent condamnés. Puis on confia la direction de la guerre à Métellus, homme intègre et sévère sur qui l'on pouvait compter.

Métellus en Afrique (109-107). — Métellus, après avoir assuré ses communications avec la province romaine, se jeta en pleine Numidie et vainquit Jugurtha dans une grande bataille sur les bords du Muthul (109). Cette défaite réduisit le roi à faire une guerre d'escarmouches. La nature de la contrée, toute hérissée de montagnes, se prêtait merveilleusement à ce genre de guerre. Pendant que Métellus s'avançait péniblement, obligé de conquérir, les unes après les autres, chaque vallée, chaque montagne, Jugurtha le suivait de près, tournant autour de lui avec sa cavalerie, ne se lassant

point de le harceler par des attaques sans danger pour lui-même, et fort incommodes pour l'ennemi. Mais Métellus avançait toujours, quoique lentement; il finit par occuper presque toute la Numidie orientale, y compris *Cirtha* (aujourd'hui Constantine), capitale de Jugurtha.

Jugurtha se jeta dans le désert et se réfugia dans la place forte de *Thala*, où étaient ses enfants et ses trésors. Métellus ne craignit point de le suivre dans ces affreuses solitudes; il assiégea Thala et la prit, mais Jugurtha n'y était plus et s'était sauvé chez son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, dont il implora le secours. Bocchus, qui commençait à craindre pour lui-même, se décida à la guerre; et les deux rois, unissant leurs forces, marchèrent contre Métellus, qui rétrograda jusque sous les murs de Cirtha. Là il apprit qu'il était relevé de son commandement, et remplacé par Marius, son lieutenant, devenu consul (107).

Marius consul enrôle les prolétaires. — Marius amenait avec lui une nouvelle armée. Pour lever cette armée, rompant avec les vieux usages, il avait fait appel aux citoyens qui ne possédaient aucune fortune, aux *prolétaires*. Ce fut là une grave innovation qui eut pour l'État les conséquences les plus fâcheuses. Auparavant les citoyens faisaient la guerre par devoir, par patriotisme. Les prolétaires la feront par intérêt. Dans le général, les prolétaires verront non plus le représentant de la patrie, mais l'homme qui les paye; et pourvu qu'il les paye bien, qu'il leur distribue un large butin, ils seront à ses ordres pour troubler et renverser la République.



Marius.
(D'après une pâte de verre trouvée à Palestrina.)

Fin de la guerre de Jugurtha (106). — Les légions inexpérimentées que Marius amenait avec lui, pleines de confiance dans leur chef, firent bonne conte-

nance devant l'ennemi. Marius, pour en finir, porta la guerre sur la frontière même de Mauritanie. Directement menacé, Bocchus risqua une grande bataille, où il fut vaincu. Une nouvelle action ne lui réussit pas mieux. Ces échecs multipliés ébranlèrent sa fidélité depuis longtemps chancelante, et il demanda à traiter. Marius lui envoya son questeur Sylla pour s'entendre avec lui. On attira traîtreusement Jugurtha à une conférence, on se saisit de sa personne et on le remit à Sylla (106).

Marius l'emmena à Rome. Après avoir figuré au triomphe du consul, Jugurtha fut jeté dans le Tullianum, affreuse prison où il devait périr de faim au bout de six jours. Une partie de ses États fut annexée à la province romaine; l'autre partie fut cédée à Bocchus comme prix du sang de son gendre.

III. — Marius et les Cimbres (105-101).

Marius avait à peine quitté le manteau de triomphateur qu'il dut courir aux Alpes, où un grand danger menaçait l'Italie. Reculant devant un débordement de la Baltique qui engloutit une partie du littoral, les *Cimbres*, peuples de la Chersonèse Cimbrique (aujourd'hui presqu'île de Jutland), et les *Teutons*, leurs voisins, étaient partis avec leurs familles à la recherche d'une nouvelle patrie. Ils étaient trois cent mille. Ces barbares, géants à l'aspect rude, aux mœurs sauvages, qui souvent dévoraient la chair crue et immolaient à leurs dieux sanglants des victimes humaines, s'abattirent comme un ouragan sur le bassin du Danube (113).

Pendant plusieurs années ils dévastèrent la *Norique* (Bavière), la *Pannonie* (Hongrie), l'Illyrie; puis revenant sur leurs pas, pénétrèrent en Helvétie, d'où ils se jetèrent sur la Gaule avec l'intention de passer ensuite en Italie. Rome envoya successivement contre eux six armées. Toutes furent détruites. La sixième périt même si bien, qu'il n'échappa que dix hommes. Ce désastre eut lieu près d'Orange (105). Plus de cent mille Romains,

dit-on, restèrent sur le champ de bataille. Il était temps que Marius arrivât.

Marius et les Teutons, à Aix (102). — Heureusement, après leur victoire d'Orange, les Barbares, au lieu de marcher sur l'Italie, avaient eu l'idée de passer en Espagne, où ils perdirent un temps précieux. Quand ils revinrent, Marius était fortement établi sur le Rhône, près d'Arles. Les Teutons seuls se présentèrent devant ses lignes et le provoquèrent au combat, pendant que les Cimbres, remontant vers la Bavière, se disposaient à franchir les Alpes par le Tyrol et par la vallée de l'Adige.

Marius ne se pressa point d'accepter le défi. Il doutait de ses soldats; il jugea nécessaire de les habituer à la vue des Barbares, à leurs formes colossales, à leur aspect étrange, à leur voix sauvage. Ne pouvant décider Marius à la bataille, les Teutons prirent le parti de s'acheminer vers l'Italie. Pendant six jours ils défilèrent, sans interruption, le long du camp romain, assez près pour être entendus et compris. Ils criaient aux légionnaires qu'ils allaient vers leurs familles et leur demandaient en riant s'ils n'avaient rien à leur faire dire. Marius suivit les ennemis, campant près d'eux, toujours dans de solides retranchements, dans de fortes positions; épiant une occasion favorable, ne voulant rien laisser au hasard. Ce fut cependant un hasard qui amena la bataille.

Les Barbares s'étaient arrêtés près d'*Aquæ Sextiæ* (Aix), sur les bords d'une petite rivière, le *Cœnus* (aujourd'hui l'Arc). Marius campait sur l'autre rive, dans une position forte, mais dépourvue d'eau. Pressés par la nécessité, les valets de l'armée se hasardèrent sur les rives de l'Arc. Les Barbares leur cherchèrent querelle; es soldats romains accoururent soutenir leurs valets; insensiblement les deux armées se trouvèrent engagées. Les Teutons, qui avaient passé le Cœnus, furent rejetés dans la rivière, qu'ils remplirent de leurs cadavres. Franchissant à leur tour le Cœnus, les Romains chargèrent l'ennemi, qui s'enfuit dans son camp. La nuit approchait, on ne put achever la victoire.

Les Romains passèrent la nuit dans la frayeur et l'agitation : leur camp n'était point fortifié, et plus de la moitié des Barbares n'avaient point donné. Les Teutons restaient donc redoutables. Retranchés dans leur camp, ils poussaient des cris qui ne ressemblaient ni à des pleurs ni à des gémissements humains; c'était un hurlement formidable, un rugissement mêlé de menaces et de lamentations, qui sortait du sein de cette foule, et allait réveiller tous les échos des montagnes d'alentour. Marius lui-même ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur à la pensée d'une attaque nocturne. Les Barbares n'attaquèrent point cependant ni cette nuit ni le lendemain. Ce fut Marius qui prit l'offensive. Par d'habiles manœuvres il réussit à les envelopper et à les charger à la fois en tête et en queue. Trois mille seulement échappèrent à la mort ou à la captivité. Cent mille furent tués ou pris. On dit que la terre, engraissée par les cadavres putréfiés et par les grandes pluies tombées pendant l'hiver, devint d'une fécondité extraordinaire, et que pendant plusieurs années les Massaliotes firent avec les ossements des morts des enclos à leurs vignes.

Le succès était complet, inespéré. Après la bataille Marius choisit et mit à part les plus belles armes et les plus belles dépouilles des Barbares pour en orner son triomphe. Il amoncela le reste sur un bûcher, et en présence de toute l'armée, vêtu de pourpre, couronné de laurier, il saisit une torche allumée, l'éleva des deux mains vers le ciel et allait la placer sous le bûcher, quand on vit arriver bride abattue quelques cavaliers. C'étaient des amis de Marius accourus en toute hâte lui apporter la nouvelle que le peuple romain venait de lui accorder un *cinquième* consulat. Les applaudissements de l'armée se mêlèrent aux félicitations de ses amis. Les officiers lui offrirent de nouveau des couronnes de laurier, et Marius, mettant le feu au bûcher, consomma le sacrifice.

Marius à Verceil (101). — Les joies de cette victoire furent troublées par les nouvelles que l'on reçut de Catulus, collègue de Marius, chargé de contenir les Cimbres. Désespérant de défendre les passages des Alpes,

ce général était descendu en Italie et s'était retranché derrière l'Adige. Les Cimbres l'y avaient suivi. Pour faire montre de leur force et insulter à la pusillanimité des Romains, on voyait quelquefois ces Barbares s'exposer nus à une pluie glacée, ou bien gravir les roches au milieu des neiges, s'asseoir sur leurs larges boucliers et glisser ainsi sur les pentes rapides le long des précipices béants. Épouvantés, les soldats de Catulus le forcèrent à reculer jusque derrière l'Éridan (Pô). Les Barbares franchirent alors l'Adige et inondèrent l'Italie septentrionale.

A ce moment arriva Marius, qui voulut au moins disputer l'Éridan aux Cimbres. Les Barbares attendaient pour livrer une bataille décisive l'arrivée des Teutons, dont le retard les étonnait. Ils envoyèrent prier Marius de leur donner des terres pour eux et pour leurs frères. Marius leur demanda ce qu'ils entendaient par leurs frères. Ils répondirent que c'étaient les Teutons. « Laissez donc là vos frères, leur dit Marius d'un ton railleur ; ils ont une terre, et ils l'auront longtemps. » Les Barbares s'emportent et disent qu'il sera châtié de son insolence, par les Cimbres d'abord, puis par les Teutons, quand ils seront arrivés. « Eh bien ! ils sont ici, reprend Marius, et ce n'est pas bien de vous en aller sans les avoir salués. » En disant ces mots, il fit paraître le roi des Teutons, qui avait été pris après la bataille d'Aix. C'était un guerrier d'une taille colossale, qui d'un bond franchissait six chevaux placés de front.

Loin d'abattre les Cimbres, la nouvelle du désastre qui avait frappé leurs frères ne fit que ranimer leur courage par le désir de la vengeance. Les deux armées se trouvèrent en présence pour la bataille dans les plaines de *Verceil*. Dès les premiers coups, un nuage de poussière enveloppa les deux armées. Marius, lancé à la poursuite de l'ennemi, le manqua et erra longtemps dans la plaine, laissant Catulus seul aux prises avec les Barbares. Catulus se battit vaillamment. Il eut deux précieux auxiliaires : la chaleur et le soleil. On combattait au mois d'août. Habitués à un climat glacé, les Cimbres

fondaient sous la chaleur. Le corps tout en sueur, ils paraissaient hors d'haleine. De plus, pour éviter les rayons du soleil qui les frappaient dans les yeux, ils mettaient devant leurs visages leurs boucliers. Ainsi ils restaient sans défense, exposés aux coups de leurs adversaires, et eux-mêmes ne portaient que des coups faibles et mal assurés. Les Romains n'eurent guère que la peine de tuer.

Les plus vaillants des Cimbres, qui étaient aux premiers rangs, pour se mettre dans l'impossibilité de fuir, s'étaient attachés les uns aux autres par des chaînes. Ils succombèrent tous. Les autres, affolés, se précipitèrent vers le camp, et l'on vit là les scènes les plus tragiques. Les femmes, debout sur leurs chariots, tuaient les fuyards, étranglaient leurs enfants, les jetaient sous les roues des chars ou sous les pieds des bêtes de somme, puis se tuaient elles-mêmes. Les hommes, faute d'arbres où ils pussent se pendre, se liaient aux cornes des bœufs, les piquaient de l'aiguillon pour les exciter à courir, et périssaient ainsi étranglés. On en prit cependant plus de soixante mille et l'on en tua deux fois autant (101).

Marius, à son retour, reçut les honneurs du triomphe, et fut proclamé le troisième fondateur de Rome.

IV. — Marius et la guerre sociale (91-88).

Marius consul pour la sixième fois (100). **Son égoïsme et ses maladresses.** — Marius rentrait à Rome tout-puissant. En considération de ses talents et de ses services on avait fait taire pour lui les lois, et le paysan d'Arpinum, chose inouïe dans les annales de la République, avait géré cinq consulats de suite. Il allait en obtenir un *sixième*. Le peuple l'applaudissait; l'armée lui était toute dévouée; ses créatures occupaient la préture et le tribunat : aucun pouvoir semblable au sien ne s'était encore vu.

C'était le moment de reprendre les réformes tentées par les Gracques : Marius n'y songea même pas. Bon soldat, excellent général, il avait moins d'aptitude aux

affaires politiques. Il ne vit pas de quel mal se mourait la République, et combien il était urgent d'y porter remède. Content d'occuper le premier rang, il ne songea qu'à satisfaire sa haine contre les nobles ou ses rancunes personnelles ; c'est ainsi qu'il força à s'exiler Métellus le Numidique, son ancien général, à qui il devait le commencement de sa fortune. Les excès qu'il commit ou laissa commettre finirent par refroidir le peuple lui-même à son égard. La tempête qui va éclater, connue sous le nom de *guerre sociale*, et qu'il aurait pu prévenir s'il avait été sage, ne le fera point remonter, loin de là, dans l'estime publique.

La guerre sociale (91-88). Ses causes. — Les Italiens, ou les *alliés* (*socii*), avaient été pour Rome le principal instrument de ses conquêtes. Depuis la diminution croissante de la classe des petits propriétaires, c'était sur eux que retombaient en très grande partie les charges de la guerre. Ils mettaient au service de Rome la même ardeur, le même courage, le même dévouement que les citoyens romains, dont au reste ne les distinguaient plus ni les mœurs ni la langue.

Quelle était leur récompense en retour de tant de services? Rien que des humiliations ou des injustices. Ils se voyaient exclus des légions romaines; dans leurs propres contingents, les hauts grades étaient réservés à des Romains; après la victoire, ils ne recevaient qu'une maigre part du butin; après les triomphes, on les admettait avec parcimonie aux distributions faites au peuple pour honorer le vainqueur. De retour dans leurs foyers, ils se voyaient exposés à toutes les tracasseries d'une administration capricieuse, cruelle, avide même.

Était-il juste que les alliés dépensassent ainsi sans bénéfice leur argent, leurs forces, leur courage, leur sang, pour le bon plaisir de la plèbe de Rome, dont toute l'occupation était d'applaudir au Forum ses orateurs favoris, de courir aux jeux publics, ou de savourer les viandes des victimes? Les Italiens crurent trouver un remède à la situation inique qui leur était faite dans le titre de *citoyen romain*. Ce titre ils ne se lassaient

point de le réclamer. Mais le sénat leur opposa un refus formel et dédaigneux. Alors les Italiens prirent les armes, et les manièrent avec une telle vigueur et une telle habileté, que la maîtresse du monde fut réduite un moment à trembler pour sa propre existence (91).

Organisation des insurgés. — Le mouvement partit de la belliqueuse nation des Marses, d'où il se propagea rapidement. Huit peuples, les Picentins, les Vestins, les Marses, les Marrucins, les Péligniens, les Samnites, les Lucaniens, les Apuliens, s'unirent pour fonder en face de Rome une nouvelle république capable de lui tenir tête, peut-être même de la détruire. Le nouvel État fut façonné à l'image de Rome. Il eut sa capitale, *Corfinium*, forte place située dans les Apennins. Il eut ses deux consuls, ses préteurs, son sénat composé de cinq cents membres. Bien que Rome eût encore pour elle la moitié de l'Italie, cette guerre n'en présentait pas moins des dangers terribles. C'étaient les populations les plus vaillantes qui étaient en révolte, et ces populations, depuis longtemps, avaient été formées à la victoire par Rome elle-même, dont elles connaissaient la tactique et avaient les armes.

Première phase de la guerre (90). **Marius.** — Les confédérés agirent avec énergie. Ils levèrent cent mille hommes, qu'ils jetèrent immédiatement sur le chemin de Rome, les uns par la vallée du Tibre ; les autres par la Campanie. Deux armées essayèrent de leur barrer la route ; toutes deux furent exterminées. Depuis le désastre de Cannes, jamais tant de sénateurs et de chevaliers n'avaient succombé sur le champ de bataille ; jamais on n'avait vu à Rome tant de bûchers funèbres et de deuils dans les maisons nobles. Le sénat, qui d'abord avait mis à l'écart Marius, lui portant rancune de sa conduite après Verceil, et craignant ses sympathies pour les Italiens, se vit forcé de recourir à son expérience.

Le vieux général, qui avait alors soixante-cinq ans passés, n'avait rien perdu de ses talents militaires. Il sut rendre inutiles les derniers succès des Italiens en leur opposant la seule force de l'inertie. Retranché dans des

positions inexpugnables, il suivait l'ennemi pas à pas, évitant toute bataille rangée. Cette tactique déconcertait et irritait la fougue impatiente du consul italien *Pompédius :* « Si tu es un grand capitaine, cria-t-il un jour à Marius, descends donc combattre. — Et toi donc, repartit Marius sans s'émouvoir, si tu es un grand capitaine, force-moi à combattre quand je ne veux pas. » Il finit cependant par accepter le défi des ennemis et les battit. Mais au fond cette lutte lui répugnait, car il lui fallait combattre un parti où il comptait de nombreux amis. Laissant donc là sa victoire inachevée, il donna, sous prétexte de rhumatismes, sa démission, pour se retirer chagrin, mécontent de lui-même comme des autres, dans sa riche maison de campagne de Misène.

Deuxième phase de la guerre (89). **Sylla.** — Marius abandonnant la partie, on donna la direction de la guerre à son ancien lieutenant, Sylla. Pénétrant audacieusement à travers des montagnes réputées jusque-là infranchissables, jusqu'au cœur du Samnium, Sylla trompa et battit Motulus, collègue de Pompédius, qui se retira blessé à mort. L'héroïque Pompédius lui-même périt quelque temps après dans une rencontre. La mort de ces deux chefs, et l'habileté du sénat qui accorda le droit de citoyens aux Italiens qui déposeraient les armes, finirent cette guerre. Quelques bandes se jetèrent dans les forêts en attendant le jour où elles devaient se mêler aux luttes sanglantes de Marius et de Sylla.

La guerre sociale avait coûté à chaque parti, dit-on, trois cent mille hommes. Ces chiffres sont probablement exagérés, mais leur exagération même prouve l'importance des pertes ; « Rome, dit un historien latin, après avoir vaincu et écrasé les Italiens, après s'être épuisée elle-même, accorda le droit de cité qu'on lui demandait. » Il eût mieux valu qu'elle l'eût fait avant qu'on eût tiré l'épée.

RÉSUMÉ

Au moment où tombent les Gracques, leur futur vengeur, Marius, entre dans la vie publique. L'ancien paysan d'Arpinum,

qui a fait ses premières armes à Numance, arrive en 119 au tribunat du peuple. Il échoue pour l'édilité et achète la préture. Son protecteur Métellus le prend pour lieutenant dans la guerre contre Jugurtha (109).

Jugurtha, neveu de Micipsa, roi de Numidie, et meurtrier de ses deux cousins, Hiempsal et Adherbal, avait grâce à son or échappé au châtiment. Mais le meurtre d'un autre petit-fils de Massinissa dans les rues mêmes de Rome lui avait attiré une déclaration de guerre, suivie de revers pour les armées romaines. Fatigué de voir ses généraux se laisser battre ou acheter, le peuple avait donné le commandement à l'intègre Métellus.

Métellus en deux ans (109-107) bat Jugurtha sur le Muthul (109), prend sa capitale *Cirtha,* prend ensuite la place de *Thala,* où sont ses enfants et ses trésors. Obligé de rétrograder jusqu'à Cirtha devant les forces réunies de Jugurtha et de son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, Métellus se voit enlever son commandement, qui est donné à Marius récemment élu consul (107).

Marius, qui arrive avec une armée de *prolétaires*, innovation grave, chasse Jugurtha et Bocchus de la Numidie, arrive sur les frontières de la Mauritanie, et bat deux fois Bocchus, qui, découragé, pour avoir la paix livre Jugurtha au questeur du consul, Sylla. Jugurtha périt dans le Tullianum (106).

Une terrible invasion de Cimbres et de Teutons, qui avaient écrasé six armées romaines, la dernière près d'Orange (105), menace l'Italie. Marius détruit les Teutons à *Aix* (102), puis, avec son collègue Catulus, les Cimbres à *Verceil* (101). Il triomphe et est proclamé le troisième fondateur de Rome.

Marius, triomphateur, six fois consul, tout-puissant, se montre nul sur le terrain des réformes. Sur ces entrefaites (91) éclate la guerre *sociale;* les Italiens, qui réclament le droit de cité, et qui, ne pouvant l'obtenir, fondent une république à part, cernent, prennent et tuent deux armées (90). Marius, nommé général en chef, bat les Italiens, puis se retire à Misène. Sylla prend sa place et termine la guerre par la mort des deux chefs italiens Motulus et Pompédius Silo (88). Le droit de cité est accordé aux vaincus.

CHAPITRE IV

MARIUS ET SYLLA, DE LEUR RUPTURE A LA MORT DE SYLLA (88-78).

SOMMAIRE

I. Rivalité de Marius et de Sylla, ou la guerre civile (88-86). — Portrait de Sylla. — Il reçoit le commandement de la

guerre de Mithridate. — Jalousie de Marius. — Troubles qu'il provoque à Rome. — Sa fuite à Minturnes, à Carthage. — Retour de Marius et les proscriptions (87). — Sa mort (86).
II. Retour de Sylla et les proscriptions (84). — Retour de Sylla (84). — Marche sur Rome (83). — Bataille de Sacriport. — Bataille de la Porte Colline (82). — Les proscriptions (82).
III. Sylla dictateur (82). — Dictature de Sylla. — Sa réforme aristocratique. — Son abdication (79). — Sa mort 78).

I. — Rivalité de Marius et de Sylla, ou la guerre civile.

Sylla. — Sylla, de la noble mais peu fortunée maison *Cornélia*, montrait sur son visage ce qu'il fut toute sa vie. Cette figure d'un rouge foncé, parsemée de taches blanches, que les plaisants comparaient irrespectueusement à une mûre saupoudrée de farine, ces yeux gris, vifs et durs, révélaient la soif des plaisirs et la passion du pouvoir. Questeur sous Marius dans la guerre contre Jugurtha, lieutenant, dans la guerre contre les Cimbres, du même Marius, qu'il délaissa bientôt, blessé par son orgueil, pour s'attacher à son collègue Catulus, Sylla passa dans les plaisirs les sept années qui suivirent la bataille de Verceil, où il avait montré beaucoup de courage et de talent.

Depuis longtemps déjà Marius et Sylla se jalousaient et se détestaient, quand un incident changea leur haine sourde en une inimitié violente et ouverte. Le roi Bocchus avait consacré au Capitole un groupe de statues représentant Jugurtha remis entre les mains de Sylla. Marius vit dans cet hommage une insulte à sa propre gloire; il se disposait à arracher de force le groupe, Sylla se préparait à le défendre de même, quand éclata la *guerre sociale,* qui apaisa cette querelle. La *guerre sociale* éleva autant la fortune de Sylla qu'elle abaissa la fortune de Marius. Il y gagna non seulement beaucoup de gloire, mais encore le consulat avec *le commandement de la guerre contre Mithridate,* le roi de Pont, sur la mer Noire, célèbre pour sa bravoure infatigable, son audacieuse ambition, sa haine intraitable de Rome, et qui, pour se venger des obstacles mis à ses agrandisse-

ments par le sénat, avait en un seul jour fait égorger en Asie cent mille Romains ou Italiens. Dès lors, la rupture avec son ancien général fut consommée.

Troubles à Rome provoqués par Marius. — Marius avait en effet ardemment convoité ce commandement. Jaloux de montrer que malgré ses soixante-dix ans il était capable encore de soutenir le poids de cette guerre lointaine, il affectait de descendre chaque jour au Champ de Mars et d'y lutter avec les jeunes gens de force, de souplesse et d'agilité. Rien n'y avait fait, et le peuple, en préférant son rival, avait plaisamment conseillé à Marius d'aller soigner les rhumatismes dont il aimait à se plaindre depuis la *guerre sociale*. L'ambitieux vieillard, dépité, acheta un tribun et, par son intermédiaire, obtint du peuple, qui revint sur son premier vote, la direction de la guerre contre Mithridate. Mais Sylla courut à Nole où campait l'armée consulaire, la souleva, se mit à sa tête, fit une entrée menaçante à Rome, malgré une loi qui interdisait au consul de paraître en armes dans l'enceinte de la ville. Marius dut fuir. Se contentant de mettre à prix sa tête et celle de son fils, Sylla fit voile hardiment pour la Grèce, bien sûr que la victoire lui rendrait un jour tout ce que ses ennemis pourraient gagner sur lui pendant son absence.



Monnaie de Sylla.

Marius à Minturnes et à Carthage (88). — Pendant que Sylla marchait contre Mithridate, Marius fuyait en toute hâte vers la Campanie, suivi de près par les émissaires de son rival. Sa route fut signalée par mille incidents dont le plus connu est celui des marais de Minturnes. Marius se trouva un moment réduit à implorer la pitié d'un vieillard qui habitait seul une cabane dans ces régions insalubres. Le vieillard le cacha dans un pli du terrain et le couvrit de roseaux et autres matières légères. Tout à coup surviennent des cavaliers qui cherchent à l'intimider en lui disant qu'il cache

l'ennemi de la République. Le vieillard se défend avec courage et succès. Mais Marius, qui entend tout, a pris peur; il quitte sa cachette et s'enfonce dans le marais, ayant juste la bouche et les yeux hors de la fange. Le mouvement qu'il a fait a été aperçu des cavaliers; ils accourent, le retirent de là tout ruisselant de boue, et le conduisent ainsi aux magistrats de Minturnes, qui après une courte délibération décident sa mort.

Mais il fallait exécuter la sentence : aucun citoyen ne voulut s'en charger. Enfin un Gaulois ou un Cimbre, on ne sait, accepta cette triste mission. Le Cimbre ou le Gaulois entre, l'épée nue, dans une chambre faiblement éclairée, où reposait le prisonnier. Dans ces demi-ténèbres, il croit voir les yeux de Marius lancer des flammes ardentes; au même instant une voix terrible lui crie : « Oseras-tu bien, l'homme, tuer Caïus Marius? » Le Barbare, épouvanté, se sauve; les magistrats de Minturnes reviennent sur leur décision, et donnent à Marius les moyens de passer en Afrique.

En Afrique, Marius ne se trouva pas plus en sûreté qu'à Minturnes. A peine débarqué, il vit venir à lui un licteur qui lui dit : « Défense à toi, Marius, au nom du préteur Sextilius, qui commande à Carthage, de mettre le pied en Libye; si tu passes outre, il obéira aux décrets du sénat, en te traitant comme un ennemi de Rome. » Marius, à ces paroles, resta muet d'abattement et de douleur. Il demeura longtemps immobile, lançant au licteur des regards terribles. Sommé enfin de donner une réponse : « Dis-lui donc, répliqua-t-il avec un profond soupir, que tu as vu Marius fugitif assis sur les ruines de Carthage. »

Retour de Marius et les proscriptions. Sa mort (87-86). — Marius ne désespérait point encore; et l'avenir prouva qu'il avait raison. A Rome, un des consuls, *Cinna*, lui était sympathique. Réunissant des cavaliers de la Libye et quelques exilés italiens, le banni forme un corps d'environ mille hommes, s'embarque avec eux et aborde en Étrurie. Les esclaves, à qui il promet la liberté, accourent, et avec eux les pâtres et les

laboureurs libres de la côte, qu'a fascinés le seul nom de Marius. En quelques jours il a ramassé une forte armée, dont il remplit quarante vaisseaux, avec lesquels, grâce à l'appui de Cinna, il coupe les vivres au continent. Puis, s'enhardissant, il débarque à Ostie et marche sur Rome.

Le sénat, effrayé, envoya des députés à Cinna et à Marius, pour les prier d'épargner les citoyens. Cinna fit aux députés une réponse bienveillante. Mais ils aperçurent, debout près du consul, Marius, les habits en désordre, muet, avec un air sombre et des regards farouches, dans l'attitude d'un homme qui a souffert et qui se vengera. Marius se vengea en effet. A peine entré dans Rome, il fit commencer les massacres. Il y eut tant de sang versé, que Cinna lui-même, fatigué de ces odieuses scènes, fondit sur les misérables égorgeurs pendant leur sommeil et les tua tous dans leur camp.

Des nouvelles annonçaient les victoires de Sylla à *Chéronée* et à *Orchomène* sur les troupes de Mithridate qui avaient envahi la Grèce, et faisaient prévoir son prochain retour. Marius se hâta de se faire proclamer consul pour la septième fois; puis, sentant que sa fortune serait de courte durée, pour échapper aux terreurs qui l'obsédaient, il se mit à boire : il en mourut après sept jours de maladie, laissant la réputation d'un très grand général et d'un fort médiocre citoyen (86).

II. — Retour de Sylla et les proscriptions (84).

Retour de Sylla. — Avant de quitter l'Asie, où il avait imposé à Mithridate vaincu un traité des plus onéreux, Sylla adressa au sénat une lettre menaçante. Il y rappelait ses services et le prix dont on les avait payés : ses biens confisqués, sa maison détruite, ses amis assassinés, sa tête proscrite, sa femme et ses enfants chassés. « Je me vengerai, ajoutait-il ; je vengerai la République des méchants qui l'oppriment. »

Marche de Sylla sur Rome (83). — De Brindes

Sylla signifia ses volontés au sénat. Pour toute réponse, on le déclara ennemi de la patrie. Lui, sans s'émouvoir, prit le chemin de Rome par la Campanie. Il défit près de Capoue une armée, en débaucha une autre, écrasa à *Sacriport* le jeune *Marius*, consul à vingt ans, et le força à se réfugier dans Préneste. L'autre consul, *Carbon*, battu près de Ravenne par Pompée, abandonné de ses troupes, passa en Afrique.

Bataille de la Porte Colline (82). — Pour débloquer le jeune Marius, enfermé dans Préneste, un de ses alliés, le héros samnite *Pontius Télésinus*, tenta un hardi coup de main qui manqua réussir. Sachant Rome dépourvue de défenseurs, il marcha précipitamment sur cette ville avec une nombreuse armée. Malheureusement il perdit un jour entier à préparer l'assaut. Sylla eut le temps d'arriver, et bien que ses troupes fussent épuisées par une longue marche, il n'hésita point à donner le signal du combat vers quatre heures de l'après-midi. La bataille dura le reste de la journée et toute la nuit, et fut une épouvantable défaite pour les partisans de Marius. Pontius Télésinus fut trouvé parmi les morts. Cinquante mille hommes couvraient de leurs cadavres le champ de bataille de la *Porte Colline;* la moitié étaient des Romains. — En apprenant ce désastre, Préneste ouvrit ses portes, et Marius se tua de désespoir.

Les proscriptions. — « Je me vengerai, » avait dit Sylla dans sa lettre au sénat, et sa vengeance, sanglante, éhontée, suivit immédiatement la victoire. Le lendemain de la bataille de la Porte Colline, il haranguait le sénat dans le temple de Bellone. Tout à coup on entend des cris déchirants ; les sénateurs se troublent. « Ce n'est rien, dit Sylla ; ce sont seulement quelques mauvais sujets que je fais mettre à la raison ; » et il continua tranquillement son discours. Or ces mauvais sujets étaient huit à dix mille malheureux prisonniers samnites et lucaniens, dont trois mille s'étaient rendus contre promesse d'avoir la vie sauve, et qu'au mépris de sa parole le vainqueur faisait égorger.

Les proscriptions recommencèrent. Elles frappèrent

naturellement tout d'abord les membres de la famille de Marius et ses partisans. Et quelques-uns de ces meurtres se firent dans des conditions d'atrocité épouvantables. Le glaive des assassins n'immola point seulement les ennemis de Sylla; il frappa une foule de gens qui n'avaient jamais rien eu à démêler avec lui, et dont tout le crime était de posséder des richesses convoitées par les meurtriers. Car les biens des proscrits étaient confisqués, mis à l'encan et adjugés pour des sommes ridicules. Sylla et ses créatures amassèrent ainsi en peu de temps d'immenses fortunes.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et l'on tuait toujours. Un Métellus se hasarda à lui demander en plein sénat quand il comptait s'arrêter. « Je ne sais encore, » répondit cyniquement Sylla. « Mais au moins désigne ceux que tu destines à mourir. — Je le ferai. » Et le jour même une liste de quatre-vingts noms fut affichée au Forum; deux jours après, nouvelle liste de deux cent vingt personnes; puis une troisième liste de même nombre.

De Rome les proscriptions s'étendirent à l'Italie entière, avec une différence cependant. Tandis qu'à Rome on proscrivait par *tête*, en Italie on proscrivit en *masse*. Ainsi à Préneste, Sylla, pour s'épargner la peine de distinguer les innocents des prétendus coupables, condamna tous les habitants à mort. Un seul trouva grâce devant lui, son hôte, qui rejeta dédaigneusement l'odieuse clémence du bourreau de sa patrie.

La main de fer qui pesait sur Rome, qui pesait sur l'Italie, s'appesantit sur les provinces elles-mêmes. Les chefs marianistes qui y avaient trouvé un refuge furent pourchassés, atteints, anéantis; et les provinces plus que jamais se virent écrasées d'impôts, sans distinction d'immunités et de privilèges.

Des auteurs ont évalué à cent mille le nombre des victimes de Sylla. Le vrai chiffre, qui le saura jamais?

III. — Sylla dictateur (82). — Sa mort (78).

Dictature de Sylla. — Après avoir assouvi sa vengeance, Sylla sollicita, pour la forme seulement, on peut le croire, et obtint le titre de *dictateur*. Après cent vingt ans d'interruption on revit les vingt-quatre licteurs avec les haches sur les faisceaux; mais ce que l'on n'avait point vu encore, c'était le peuple abdiquant, par un acte formel, tous ses pouvoirs entre les mains d'un citoyen, et s'engageant à reconnaître sa *volonté pour loi*. Sylla était plus qu'un empereur (novembre 82).

Réforme de Sylla dictateur. — Sylla fit une réforme de la constitution romaine. Cette réforme fut essentiellement *aristocratique*. Le sénat devint de droit le corps dirigeant de la République, recouvra tous les tribunaux, eut seul le droit de proposer les lois. Les chevaliers, dépouillés des tribunaux que leur avaient donnés les Gracques, perdirent toute leur importance politique. Enfin les tribuns du peuple, dont la puissance était autrefois si redoutable, furent réduits à un rôle insignifiant.

La constitution de Sylla ramenait la République à quatre siècles en arrière; elle mettait le peuple vis-à-vis des grands dans la situation inique où il se trouvait après l'expulsion des Tarquins; elle fut d'ailleurs, dans plusieurs de ses points, immédiatement violée par son auteur lui-même. *Aussi dura-t-elle à peine dix ans.*

Abdication de Sylla (79). — La nouvelle constitution ne pouvait fonctionner qu'autant que Sylla déposerait les pouvoirs extraordinaires qu'il s'était fait donner. Sylla abdiqua au bout de deux ans de dictature (novembre 82-79). Avant de se retirer, il fit au peuple des adieux dignes de son orgueil insolent et de ses propres goûts. Il le gorgea de viandes, de vins précieux, de mets recherchés, et avec une telle prodigalité que chaque jour on devait jeter au Tibre ce qui n'avait pu être consommé. Puis on le vit paraître au Forum, monter à la tribune, congédier ses licteurs, déposer les insignes

de sa dignité, et demander si l'on avait quelque réclamation à lui faire. Personne n'élevant la voix, il descendit de la tribune, traversa lentement la foule muette de surprise, et, accompagné de quelques amis, il rentra à pied chez lui. Au fond sa confiance était peu courageuse. N'avait-il pas pour le défendre le sénat, qu'il avait rempli de ses créatures, et les glaives de ses cent vingt mille vétérans, qui lui devaient tout?

Mort de Sylla (78). — A Cumes, où il s'était retiré, la vie de Sylla fut une orgie perpétuelle. Il y contracta une maladie horrible qui au bout d'un an devait le conduire au tombeau. Ses chairs corrompues engendrèrent une vermine épouvantable. En vain plusieurs personnes étaient-elles occupées à la nettoyer nuit et jour : elle renaissait toujours plus abondante. Ses vêtements, ses bains, son linge, sa table étaient comme inondés de ce fleuve intarissable de corruption. Ainsi mourut dans sa soixantième année celui qui s'était fait décerner le surnom de *Felix* (Heureux).

RÉSUMÉ

Sylla, de la famille noble Cornélia, questeur de Marius dans la guerre contre Jugurtha, lieutenant du même Marius, puis de Catulus, dans la guerre contre les Cimbres, se brouille avec son ancien chef à propos du groupe offert par Bocchus. La guerre sociale le met en relief en déprimant son ennemi. Le commandement de la guerre contre Mithridate, que le peuple lui donne de préférence à Marius, amène une rupture ouverte et violente. Furieux, Marius gagne un tribun, qui dégage le Forum par la force, fait voter de nouveau le peuple et obtient le commandement pour le vieux consulaire. Mais Sylla court à l'armée qui lui était destinée et qui se trouvait à Nole, revient avec elle à Rome et met en fuite Marius, qui se sauve à Minturnes, puis à Carthage (88). Il part pour la guerre contre Mithridate. Pendant son absence, Marius, favorisé par le consul Cinna, reparaît menaçant à Rome, verse le sang à flots, se fait donner un septième consulat, puis se tue à force de boire pour s'étourdir (86).

Les victoires de Sylla sur Mithridate, à Chéronée, à Orchomène, lui faisaient en effet craindre une vengeance prochaine. Mithridate vaincu, Sylla court à Rome, avide de vengeance. Débarqué en Italie, il écrase à *Sacriport* le jeune Marius, qui s'enferme dans Préneste, et extermine près de la *Porte Colline*

une armée samnite commandée par le héros Pontius Télésinus, allié du jeune Marius (82). Marius se tue. Sylla, rentré à Rome, fait dans cette ville et dans toute l'Italie cent mille victimes.

Proclamé dictateur (82), Sylla réforme la constitution dans un sens aristocratique. Il abdique audacieusement en 79 et va mourir à Cumes épuisé par les plaisirs et rongé par la vermine (78).

CHAPITRE V

POMPÉE

SOMMAIRE

I. Débuts de Pompée. — Ses rapports avec Sylla.
II. Pompée et Sertorius. — Sertorius contre Métellus (80-76); contre Pompée (76-72). — Ses succès. — Sa mort (72).
III. Pompée et les guerres serviles. — L'esclavage à Rome. — Traitement des esclaves. — Première guerre servile : Eunus (135-132). — Deuxième guerre servile : Salvius et Athénion (102-99). — Troisième guerre servile : Spartacus (73-71).
IV. Pompée et les pirates (67).
V. Pompée et Mithridate. — Lucullus contre Mithridate (74-66). — Pompée et Mithridate (66-63).
VI. Cicéron et Catilina (63). — Portrait de Catilina. — Ses auxiliaires. — Il brigue le consulat (65-63). — Il échoue. — Catilina se démasque. — Son départ. — Supplice de ses complices. — Bataille de Pistoie. — Mort de Catilina (62).

Le sénat avait accompagné en grande pompe le corps de Sylla jusqu'à son bûcher; il avait poussé en mesure de solennelles exclamations, que l'armée répétait et auxquelles le peuple faisait écho. Cela montre que tous, sénat, peuple, armée, étaient mûrs pour la servitude et ne pouvaient se passer d'un maître. Sylla à peine descendu dans la tombe, un nouveau maître apparaît, plus grand celui-là heureusement et plus noble, *Pompée;* après Pompée, Rome aura *César*.

Pompée, petit-fils par alliance de Sylla, César, neveu de Marius, semblent continuer la lutte de Marius et de Sylla.

I. — Débuts de Pompée.

Portrait de Pompée. — Pompée fut de bonne heure et resta toute sa vie l'idole des Romains. Aux agréments de sa personne, il joignait une éloquence persuasive, un caractère franc et ouvert, un abord simple et gracieux, une façon de donner qui enchantait, et avec cela, même dans sa plus grande jeunesse, de la gravité et des manières toutes royales. Aussi habile, aussi vaillant à la guerre que Marius, il fut comme lui dans les affaires politiques faible et irrésolu. Mais il était infiniment plus honnête que Marius et infiniment plus humain. Ami des proscripteurs, il sut rester pur de toute tache de sang. Vaniteux à l'excès, ne pouvant supporter de rester un instant dans l'ombre, ni même d'arriver aux honneurs par la voie commune, il n'était cependant point ambitieux : il ne fit jamais courir aucun danger aux institutions de la République. Au fond il fut toujours *un peu enfant;* aimant mieux dans les honneurs le côté brillant que le côté solide; satisfait s'il recevait des applaudissements, des surnoms pompeux ou de beaux triomphes.



Pompée.
Monnaie d'argent.
(Cabinet de France.)

Pompée et Sylla. — Pompée débuta dans la vie politique en se rangeant hardiment du côté de Sylla, qui au retour de sa campagne contre Mithridate se voyait le chemin de Rome fermé par les armées de Marius le Jeune. Agé alors de vingt-trois ans, il se donna de sa propre autorité le titre de général, leva en quelques jours trois légions, les équipa complètement et les mena partout où le voulut le dictateur, en Cisalpine, en Sicile, en Afrique; partout il fut vainqueur. Aussi, quand il revint à Rome, Sylla se porta solennellement à sa rencontre, et le salua du titre de Grand.

Pompée voulait davantage, il voulait le triomphe. Sylla refusa, parce que Pompée n'était ni consul, ni préteur, ni sénateur : mais c'était précisément la grande ambition de Pompée; il voulait pouvoir se vanter d'avoir été seul triomphateur avant d'être sénateur. « Qu'il prenne garde, s'écria-t-il dans sa brutale et imprudente franchise de jeune homme, que le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant. » Ce mot aurait pu lui coûter cher, et tout le monde tremblait autour de lui. L'effet en fut tout autre qu'on ne le redoutait. « Qu'il triomphe! qu'il triomphe! » dit Sylla, comme subjugué par tant d'audace, charmé peut-être au fond de cette courageuse boutade chez un jeune homme auquel il venait de donner en mariage sa petite-fille Émilie.

II. — Pompée et Sertorius.

Sertorius. — Après la défaite du jeune Marius par Sylla, plusieurs chefs de son parti s'étaient réfugiés dans les provinces. *Sertorius*, un de ces chefs, passa en Espagne, et entreprit de soulever la péninsule contre les Romains (82). Ce n'était plus un jeune homme alors : il avait en effet combattu contre les Teutons à Aix (102), puis contre les Italiens dans la *guerre sociale*. Partisan de Marius, il ne l'était pas pour cela des proscriptions, et sa main ne s'était souillée du sang d'aucun citoyen.

Soulever l'Espagne n'était point chose difficile; la violence et la cupidité des gouverneurs avaient préparé le terrain. Sertorius se concilia rapidement l'affection des indigènes par son remarquable esprit de douceur et d'équité; ne foulant jamais les populations; ne tolérant aucune licence chez ses troupes, au point qu'un jour il fit tuer toute une cohorte coupable de quelque excès.

Sertorius contre Métellus (86-76). — Prié de se mettre à leur tête par les Lusitaniens (Portugal), on vit Sertorius avec trois mille Romains, quatre mille indigènes et sept cents chevaux, tenir tête à cent mille hommes et à quatre généraux, dont le plus illustre était Métellus, fils du vainqueur de Jugurtha. Sertorius était

revenu au système de Viriathe, à la guerre de partisans, qui a toujours si bien réussi aux Espagnols. A la tête de troupes légères et rapides, toujours attaquant et toujours disparaissant avec la promptitude de l'éclair, il faisait le désespoir des lourds légionnaires de Métellus.

De la Lusitanie la révolte avait gagné le reste de l'Espagne, et Sertorius était de fait le maître de la péninsule, en dépit des armées romaines qui la parcouraient dans tous les sens et qui ne possédaient guère que l'enceinte de leur camp. Sertorius avait su si bien s'attacher les Espagnols par son affabilité, sa bravoure, sa souplesse à se plier à leurs coutumes, qu'ils lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Lui-même d'ailleurs ne négligeait aucun de ces petits moyens qui ont une action merveilleuse sur les peuples enfants. Tuniques brodées de fleurs, boucliers artistement travaillés, casques étincelants d'or, armes de prix, tels étaient les présents dont il aimait à récompenser le courage.

Mais ce qui flatta le plus agréablement leur vanité, ce fut le soin qu'il prit d'un certain nombre d'enfants appartenant aux grandes familles. Il les réunit à Osca (Huesca, Aragon), et les fit instruire dans les lettres grecques et romaines. Ce n'est pas s'aventurer beaucoup que de croire que les parents étaient moins charmés de savoir que leurs enfants parleraient un jour correctement le grec ou le latin, que de les voir avec les insignes de la jeune noblesse romaine, la robe bordée de pourpre, et la bulle d'or au cou.

Sertorius contre Pompée (76-72). — Il était manifeste que Métellus ne viendrait jamais à bout de cette guerre : on lui envoya pour l'aider Pompée avec trente mille fantassins et mille chevaux. Le jeune et bouillant général accourut vivement, ayant pleine confiance de jeter bien vite l'ennemi hors de ses positions; mais il fut battu et faillit même périr. Dangereusement blessé, il allait être pris quand il lança au-devant des ennemis son cheval tout caparaçonné d'or. Tout occupés du cheval, les soldats laissèrent échapper le cavalier.

Mort de Sertorius (72). — Découragé, Métellus

mit à prix la tête de Sertorius. Les Romains faisaient appel à la trahison : la trahison seule, en effet, devait avoir raison de Sertorius. Il fut lâchement égorgé dans un festin par un de ses lieutenants, *Perpenna.*

Métellus quitta l'Espagne après la mort de Sertorius, ce qui permit à Pompée de s'attribuer tout l'honneur de la fin de la guerre. Il fonda dans le pays des Vascons une ville qui de son nom s'appela *Pompelon* (Pampelune); et, avant de quitter la péninsule, il s'éleva un fastueux trophée avec une fastueuse inscription sur la dernière crête des Pyrénées.

III. — Pompée et les guerres serviles.

L'esclavage à Rome. — Rome, au temps où sa domination ne dépassait pas le Latium, où ses mœurs étaient simples, connut peu l'esclavage : l'esclavage fut un fruit de la conquête. On sait quels étaient les droits de la conquête dans le monde antique. Tuer, piller, brûler, semblait chose toute naturelle au vainqueur, et ceux qu'il épargnait, jetés dans les fers, étaient voués à la servitude. C'est ainsi qu'à la suite de ses innombrables victoires, Rome se vit en possession d'un nombre immense d'esclaves.

La conséquence est visible : Rome fut inondée d'esclaves et à la campagne et à la ville. Les esclaves de luxe, ceux qui pouvaient servir à la ville en qualité de scribes, de secrétaires, d'architectes, de pédagogues, de précepteurs, d'artistes, de danseurs, furent toujours payés un prix assez élevé, de six à sept mille francs; mais la foule, ceux qui étaient destinés aux bas offices, aux travaux de la campagne, ne se payaient pas d'ordinaire plus de quatre cents francs; et quand il y avait abondance, pour quatre à cinq drachmes, c'est-à-dire pour moins de cinq francs, on pouvait acheter un homme.

Traitement des esclaves. — On peut se figurer le cas que l'on faisait de pareille marchandise, achetée à si vil prix. On les ménageait autant qu'on ménage un instrument utile, et quand ils ne pouvaient plus servir,

on les rejetait sans pitié. Nous trouvons dans Caton des détails curieux sur le régime de ces malheureux. D'abord, point de repos; il faut que l'esclave travaille ou dorme : car l'oisiveté est mauvaise conseillère. Aussi, quand les bêtes devaient se reposer, on savait trouver pour les esclaves quelque occupation où les bêtes ne fussent point nécessaires. Comme nourriture, du pain grossier à peine en quantité suffisante, quelques vieilles olives tombées avant leur maturité, un peu d'huile et deux ou trois poignées de sel par an, ou bien de la saumure avec du vinaigre; comme boisson, de l'eau, ou un horrible mélange de vin doux, de vinaigre, d'eau douce et de vieille eau de mer. Leur vêtement était à l'avenant : quelques haillons, avec de gros sabots garnis de clous; mais le plus souvent ils allaient presque nus. Pour leur gîte, c'était un bouge infect, ou d'amples caves, sans air ni lumière, où ils étaient poussés chaque soir à coups de lanières par l'intendant comme un vil troupeau.

Si à ces malheureux on marchandait la nourriture, le vêtement, la lumière et l'air, en revanche on ne leur marchandait pas les coups. « Traitez-les, disaient les doctes qui avaient écrit sur la matière, comme des bêtes féroces, et rendez leur âme vingt fois plus esclave à coups d'étrivières. » Pour un délit léger, ou un simple caprice du maître, l'esclave expirait sous le fouet, ou sur une croix, ou écrasé entre deux meules; ou bien on lui coupait les pieds, les mains, les lèvres, le nez, et on l'abandonnait. Certain favori d'Auguste, pour donner à ses murènes une chair plus délicate, faisait jeter dans leurs viviers des esclaves vivants. Sénèque a tracé un tableau navrant de ces pauvres esclaves que les maîtres obligeaient d'assister à leurs soupers interminables : ils étaient là debout pendant des nuits entières, à jeun devant des tables où éclatait un luxe insensé, et malheur à celui qui aurait toussé, éternué, bâillé ou seulement soupiré. Souvent ils étaient contraints, pour le plaisir des convives, de se transformer en gladiateurs et de s'entr'égorger.

On comprend quelle colère, quelle rage, en présence

de ces infamies, devait monter au cœur de l'esclave jadis libre, guerrier, chef, ou homme riche, instruit, réduit par le sort de la guerre ou l'avidité des spéculateurs à cette condition. Ainsi s'expliquent les révoltes.

Première guerre servile. Eunus (135-132). — Le mouvement de l'insurrection partit de la Sicile, parce que c'était là que les esclaves étaient le plus nombreux. Un riche citoyen de la ville d'Henna avait exaspéré par sa cruauté ses quatre cents esclaves, qui se jetèrent sur lui, le garrottèrent et lui firent subir toutes sortes d'outrages. Les habitants d'Henna furent tous égorgés. A cette nouvelle, les esclaves d'Agrigente se soulevèrent à leur tour, et vinrent au nombre de cinq mille se joindre aux insurgés, qui élurent pour chef un Syrien du nom d'*Eunus*. Eunus ceignit le diadème et se fit appeler *Antiochus*. En quelques jours le roi Antiochus réunit une armée de soixante-dix mille hommes. Il battit successivement quatre préteurs; chaque victoire lui amenait de nouveaux soldats, et bientôt il se vit à la tête de deux cent mille esclaves. Il fallut envoyer deux consuls pour avoir raison des rebelles, qui, défaits, assiégés dans Tauroménium, où ils éprouvèrent toutes les horreurs de la famine, réduits à manger leurs femmes et leurs enfants, se défendirent jusqu'à la dernière extrémité. Tous ceux qui furent pris, sans excepter le roi Antiochus, périrent du supplice de la croix.

Deuxième guerre servile. Salvius et Athénion (102-99). — Les troubles devaient reparaître trente ans plus tard et cette fois encore en Sicile. La péninsule regorgeait de malheureux que la violence seule et non plus les droits de la victoire avaient réduits en servitude. Leurs chefs, *Salvius* et *Athénion*, se sentirent assez forts pour hasarder une bataille en pleine campagne. Vaincus, ils n'en continuèrent pas moins vaillamment la lutte. Mais ils furent tués peu après, et les insurgés, privés de direction, se dispersèrent. Un bon nombre furent pris et emmenés à Rome pour être jetés aux bêtes : ils trompèrent la cruelle attente du peuple en s'entr'égorgeant.

Troisième guerre servile. Spartacus (73-71). — Il y avait des degrés dans la condition des esclaves; mais les plus à plaindre étaient certainement les malheureux gladiateurs que le maître, pour son plaisir ou celui de ses hôtes, forçait à se battre jusqu'à ce que l'un des deux combattants restât sur le carreau. Toute maison riche avait son troupeau de gladiateurs. Quelques-uns même ne rougissaient point d'en faire une spéculation commerciale. Tel était le cas d'un certain Lentulus, de Capoue, qui entretenait des gladiateurs pour les louer aux grands de Rome. C'étaient presque tous des Thraces ou des Gaulois, c'est-à-dire des hommes qui supportaient avec une impatience toute particulière leur servitude. Ils complotèrent de s'échapper; mais le complot fut découvert.

Prévenant la vengeance de leur maître, soixante-dix-huit d'entre eux entrent dans la boutique d'un rôtisseur, se saisissent de couperets et de broches et s'élancent hors de Capoue. Aux portes de la ville, ils rencontrent un chariot chargé d'armes de gladiateurs; ils s'en emparent et se réfugient dans une forte position sur le Vésuve. Leur chef était un Thrace, nommé *Spartacus*, homme d'un grand cœur et d'une force étonnante, d'une intelligence et d'une douceur au-dessus de sa fortune. Une troupe de soldats est envoyée contre eux de Capoue; ils les battent, et se saisissent avec joie de leurs armes, heureux de pouvoir désormais combattre comme des hommes libres. Le préteur Clodius vient les assiéger dans leur refuge avec trois mille hommes; il est obligé de fuir honteusement. Un second préteur, Varinus, manque être enlevé et se laisse battre à plusieurs reprises. Malgré toute la honte qu'il en éprouvait, le sénat se résigna à envoyer contre eux deux consuls (72). Après quelques avantages, les consuls furent complètement défaits. Indigné, le sénat leur ordonna de se tenir tranquilles et confia le commandement à *Crassus* (71).

Crassus se contenta d'abord de surveiller soigneusement l'ennemi. Il ne put cependant empêcher que son lieutenant Mummius, se croyant sûr de vaincre, ne

livrât bataille. Mummius fut battu, reçut de vertes réprimandes, et les troupes qui avaient fui furent décimées. Désespérant d'avoir raison de l'insurrection, Crassus écrivit au sénat qu'il fallait rappeler Pompée d'Espagne. Il avait à peine fait cette démarche qu'il s'en repentit, parce que naturellement on attribuerait l'honneur de la victoire à celui qui serait venu à son secours; aussi chercha-t-il l'occasion de livrer une bataille décisive avant l'arrivée du secours qu'il venait de solliciter.

Une grande bataille se livra en Lucanie, qui décida de la guerre. Avant d'engager l'action, Spartacus tua son cheval, disant que la victoire lui en donnerait bien d'autres, et que défait il n'en aurait plus besoin; puis il se précipita dans la mêlée, désirant surtout arriver jusqu'à Crassus. Il tua de sa main deux centurions, mais, entouré par les ennemis, il succomba sous le nombre après avoir vendu chèrement sa vie. Les débris de son armée se précipitèrent vers les Alpes. Pompée, qui arrivait d'Espagne, rencontra les insurgés, et leur tua cinq mille hommes. Les survivants furent traqués comme des bêtes fauves, et tous ceux que l'on saisit, six mille environ, expirèrent sur la croix. Quant à Pompée, il écrivit majestueusement au sénat : « Crassus a vaincu Spartacus, moi j'ai arraché les racines de la guerre. » Ce qu'avait redouté Crassus arriva : à son retour à Rome, Pompée fut salué par les acclamations enthousiastes du peuple, qui portait aux nues le *héros invincible.*

IV. — Pompée et les pirates (67).

Destruction de la Constitution de Sylla (70). — Pompée n'eut qu'à se laisser faire pour obtenir et le triomphe et le consulat. Jusqu'à ce jour il avait évité de se prononcer entre le sénat et le peuple; cette habile neutralité avait servi ses intérêts, mais à la fin elle pouvait devenir dangereuse : l'heure était venue de se décider pour l'un ou pour l'autre parti. Pompée se détermina pour les chevaliers et pour le peuple; pour avoir tout à son tour, il leur donna tout lui-même le premier

pendant son consulat de 70 : ancien protégé de Sylla, il renversa la Constitution aristocratique de Sylla.

Le peuple répondit aux avances de Pompée en lui faisant confier quelque temps après la guerre contre les pirates.

Guerre contre les pirates (67). — Depuis que Rome était déchirée par les guerres civiles, elle n'avait plus le temps de s'occuper de la défense des mers. Aussi étaient-elles infestées par des pirates qui les exploitaient en règle. Ils formaient une armée innombrable où l'on ne voyàit pas seulement des aventuriers et dès désespérés de tout pays, des citoyens bannis, des proscrits et des transfuges, mais encore des hommes riches, de haute naissance et d'une intelligence élevée. Ils avaient fait de la piraterie un art, et ils cherchaient à se cacher à eux-mêmes ce qu'il y avait de honteux dans leur métier en se donnant tous les dehors de gens opulents et magnifiques. Leurs brigantins, remarquables par la légèreté de leur construction, munis de bons rameurs et d'excellents pilotes, étaient souvent aussi d'une rare élégance avec leurs poupes dorées et leurs rames argentées. On s'amusait tout en pillant, et le long des rivages ce n'étaient que flûtes, chansons et ivresse. Mais, pour être joyeuse, la guerre n'en était pas moins sérieuse.

Ces brigands avaient leurs plaisantes et cruelles manies : leur plus grand plaisir était de s'emparer de quelque citoyen romain, et quand le malheureux, croyant bien faire, s'écriait : « Je suis citoyen romain, » ils feignaient la surprise et la crainte; ils se jetaient à ses pieds et imploraient leur pardon; puis ils dressaient une échelle le long des flancs du navire et l'invitaient à descendre pour retourner dans son pays : s'il hésitait, ils le poussaient eux-mêmes dans les flots.

Un moment arriva où les vaisseaux corsaires montèrent à plus de mille. Rome elle-même se trouva menacée, car tout commerce se trouvant interrompu, la famine était imminente. Le peuple, pour qui le spectre de la faim était tout ce qu'il connaissait de plus terrible, se hâta de charger Pompée de la mission de purger les

mers. Il lui était réservé de se montrer là aussi habile et aussi heureux qu'il l'avait toujours été (67).

Il est vrai qu'il prit bien ses précautions. Il leva cent vingt mille fantassins, cinq mille cavaliers, et équipa cinq cents vaisseaux. Avec de pareilles ressources il put mettre en quelque sorte en blocus la Méditerranée entière. Traqués de toutes parts, les pirates quittèrent précipitamment les eaux de l'Occident pour se réfugier à l'Orient, sur les côtes montagneuses de la Cilicie. Pompée les y poursuivit, força leurs repaires, saccagea leurs arsenaux, leurs magasins, abîma leurs navires.

Le peuple porta aux nues l'homme qui, en moins de trois mois, avait nettoyé les mers, vengé l'honneur du nom romain. Pompée était encore dans les mers de l'Orient quand un nouveau décret vint contenter son plus vif désir, et le charger de la guerre contre Mithridate, que menait alors Lucullus avec le plus grand succès.

VI. — Pompée et Mithridate.

Mithridate et Lucullus (74-66). — La grande âme de Mithridate n'avait pu se résigner à l'odieuse paix que lui avait imposée Sylla en 84. Pendant dix ans il fit ses préparatifs de revanche, et en 74 il reprit les armes. Le roi eut d'abord la satisfaction de voir fuir les Romains et d'infliger deux défaites au consul Cotta ; mais ensuite lui-même, forcé sur son territoire par le consul Lucullus, il dut abandonner ses États et se réfugier en Arménie, après avoir donné l'ordre, pour ne point les laisser tomber aux mains du vainqueur, à ses sœurs, à sa femme, la douce *Monime,* célèbre pour sa vertu et sa beauté, de se tuer (71). Le roi d'Arménie, gendre de Mithridate, *Tigrane,* vint à son secours ; mais à son tour il fut vaincu dans deux grandes batailles, et perdit même sa capitale, Tigranocerte. Heureusement pour les deux rois, une sédition des soldats de Lucullus, las de se voir traiter par le consul en *muletiers,* arrêta le cours de ses victoires. Sur ces entrefaites, le peuple confia la direction de la guerre à son favori, Pompée (66).

Pompée et Mithridate (66-63). — Grâce à la mutinerie des soldats, non seulement Tigrane et Mithridate étaient rentrés dans leurs États, mais encore ils avaient repris l'offensive, et les vainqueurs se trouvaient en recul sur tous les points. La présence de Pompée rétablit promptement toutes choses. Il arrivait avec soixante mille hommes et une flotte nombreuse. Mithridate avait encore trente mille hommes; mais, fatigué de cette longue et opiniâtre lutte, il demanda la paix. Comme condition, Pompée exigea qu'il s'en remît à *la générosité*



Monnaie de Mithridate. — Tétradrachme. (Cabinet de France.)

du peuple romain. Mithridate, plutôt que d'éprouver la *générosité* du vainqueur, résolut de combattre jusqu'à la mort. Mais, vaincu sur les bords du Lycus, dans la petite Arménie, abandonné de Tigrane, il dut se sauver en Colchide.

Débarrassé de Mithridate, Pompée pénétra en Arménie et s'avança jusqu'à Artaxarte, seconde capitale de Tigrane, ne rencontrant nulle part de résistance. Il n'était plus qu'à quelques milles d'Artaxarte, quand il vit arriver dans son camp Tigrane, qui déposa son diadème à ses pieds et voulut embrasser ses genoux. Pompée le releva et récompensa tant de lâcheté en lui laissant l'Arménie, à la condition d'une indemnité de six mille talents (trente-six millions).

Pompée alla ensuite promener les aigles romaines jusqu'au Phase, au pied du Caucase. Il revint passer

l'hiver de 65 dans le Pont, à *Amisos*, où il tint une cour magnifique. Se dirigeant au printemps vers le sud, il soumit la Syrie, la Phénicie; emporta d'assaut Jérusalem, passa en Arabie, et alla mettre le siège devant Pétra. Il se trouvait sous les murs de cette ville quand arrivèrent des courriers porteurs de bonnes nouvelles, à en juger par leurs javelines couronnées de lauriers.

Mort de Mithridate (63). — Les courriers apportaient la nouvelle de la mort de Mithridate. Pourchassé de toutes parts, Mithridate s'était réfugié dans le Bosphore Cimmérien (Crimée), sa dernière possession, où Pompée n'avait pas voulu ou n'avait pas osé le suivre. L'âge ni les revers n'avaient brisé la grande âme du roi. Il forma le projet de soulever les Thraces, de les entraîner par la vallée du Danube jusque dans les Gaules, de réunir Thraces et Gaulois et de les précipiter tous ensemble du haut des Alpes sur l'Italie. Le projet était grand, trop grand pour être compris. Les soldats se mutinèrent, et Pharnace lui-même, fils du roi, se mit du côté des rebelles. Du haut des murs de son palais, Mithridate vit son fils couronné et salué roi par l'armée. Alors il avala du poison, et le poison n'ayant pas de prise sur sa robuste constitution, il se fit tuer d'un coup d'épée.

Ainsi finit après cinquante ans de guerres le monarque dont Racine a pu dire : « Ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la République. C'est à savoir, de Sylla, de Lucullus et de Pompée. »

Les courriers qui apportaient ces nouvelles avaient été envoyés par Pharnace. Pour prix de son parricide et de sa lâcheté vis-à-vis des Romains, Pharnace reçut le Bosphore Cimmérien. Les autres États de Mithridate furent incorporés à la République.

VII. — Cicéron et Catilina (63).

Pendant que Pompée dans l'extrême Orient triomphait de l'indomptable ennemi de la République, la République elle-même à Rome semblait sur le point de sombrer.

L'année 63, qui vit la mort de Mithridate, vit aussi la conspiration de Catilina.

Sergius Catilina appartenait à une famille *patricienne,* à une des familles par conséquent les plus anciennes de Rome. Il avait reçu lui-même de la nature les dons les plus précieux. Mais les qualités qui auraient pu faire de lui un grand citoyen, Catilina les mit toutes au service du crime. Ambitieux, profondément corrompu, perdu de dettes, froidement féroce, il voulut pour refaire sa fortune se mettre à la tête de la République, et pour y arriver il n'y eut pas d'infamies qu'il ne se crût permises.

Auxiliaires de Catilina. — Dans une société bien réglée, Catilina aurait été peu à craindre. Mais il se trouva au sein d'une société vouée à une irrémédiable décadence : il rencontra aussitôt une foule d'adeptes dans de jeunes nobles qui appartenaient à presque aussi illustre maison que lui, et qui n'étaient guère moins corrompus, ne rêvant que chiens, chevaux et plaisirs.

Catilina candidat au consulat (65-63). — Comme tous les scélérats, Catilina voulut donner un certain vernis de légalité à ses attentats contre Rome. Consul, il pouvait, sans violer la lettre de la loi, faire tout plier sous ses caprices. Il posa donc sa candidature en l'année 65. Le sénat, pour des concussions, le raya de la liste des candidats. En 64, il posa de nouveau sa candidature; le sénat, faisant taire son orgueil et sa jalousie, s'unit aux chevaliers et au peuple pour élire *Cicéron,* homme nouveau, que recommandaient seuls son éloquence, sa probité et son patriotisme. L'année suivante, dans les comices consulaires présidés par Cicéron même, nouvelle candidature de Catilina, et nouvel échec. Cette fois il n'y tint plus, et il résolut de se jeter à corps perdu dans un bouleversement général.

Catilina se démasque. — Ses préparatifs étaient achevés. A Rome, en divers lieux, il avait réuni d'immenses provisions d'armes. Dans l'Italie, les vétérans s'armaient en silence. Catilina réunit une dernière fois les principaux conjurés pendant la nuit; il vint recevoir

de nouveau leurs promesses et leurs serments. On dit que pour mieux lier ensemble tous ces misérables, il leur versa dans des coupes du vin mêlé de sang humain, et tous à la fois portèrent à leurs lèvres cet affreux breuvage au milieu des plus terribles imprécations. Les conjurés se partagèrent les quartiers de la ville : ils devaient tous mettre le feu dans leur quartier à la même heure; en quelques instants Rome se trouverait ainsi enveloppée d'un immense incendie. A la faveur de cet incendie et du trouble qui suivrait, on massacrerait le sénat, on tuerait les principaux citoyens, et l'on pourrait ensuite piller à son aise et s'emparer du pouvoir.



Cicéron.
(Buste du cabinet de France.)

Départ de Catilina. — Le consul, au courant de tout le complot, avait été revêtu par le sénat d'un pouvoir discrétionnaire. Mais il lui était difficile de sévir contre les conjurés, parce qu'il n'avait point encore de preuves matérielles et irrécusables. Catilina restait dans Rome; il venait même au sénat et semblait braver la puissance consulaire et les attributions dictatoriales.

Le 7 novembre, à la suite d'un attentat dirigé contre sa personne, Cicéron réunit le sénat dans le temple de Jupiter Stator. Catilina s'y présente. A sa vue tous les sénateurs se reculent et il reste seul sur son banc. L'indignation de Cicéron, jusqu'alors contenue, éclate. Il apostrophe vigoureusement le conspirateur, lui met sous les yeux tous ses plans, toutes ses mesures, toutes ses espérances criminelles, l'écrase de son mépris. Catilina essaye de se justifier : il est vivement interrompu par les sénateurs, qui l'appellent *traître, ennemi de la patrie.* Alors se levant transporté de fureur : « Puisque mes ennemis, s'écrie-t-il, me poussent à bout, j'éteindrai par

des ruines le feu qu'ils allument pour me perdre. » Puis, sortant avec précipitation, il se retire chez lui, et, la nuit venue, il part pour l'Étrurie, où des conjurés tenaient des troupes toutes prêtes, après avoir fait dire à Lentulus, préteur, son principal complice, de préparer l'incendie et le carnage : avant peu il sera là lui-même à la tête d'une grande armée.

Supplice de Lentulus et de ses complices. — Ainsi Rome était toujours sur un volcan. Des rebelles allaient marcher contre elle alors que presque toutes ses légions se trouvaient avec Pompée en Orient; dans ses murs mêmes des misérables se disposaient à tout détruire, et le consul ne pouvait rien contre eux, toujours faute de preuves. Heureusement ils eurent la malencontreuse idée de chercher à gagner à leur cause des Allobroges venus à Rome pour se plaindre de leur gouverneur. Les Allobroges dévoilèrent tout et remirent entre les mains du consul des preuves écrites. Cette fois il n'y avait plus à hésiter. Ciceron fit aussitôt arrêter les cinq conjurés les plus compromis, et convoqua d'urgence le sénat pour statuer sur leur sort. Après une longue et mémorable discussion, la peine de mort fut prononcée.

A l'instant même, pour ne pas laisser au sénat le temps de se repentir, Cicéron alla prendre Lentulus et le conduisit à la prison du Tullianum, où des préteurs amenèrent les autres condamnés. Ils furent livrés au bourreau et étranglés. En descendant de la prison, Cicéron traversa le Forum, où se trouvait une troupe nombreuse de conjurés, qui attendaient la nuit pour enlever les prisonniers. « Ils ont vécu ! » leur dit simplement le consul, et la foule se retira en silence, frappée de stupeur (5 décembre 63).

Bataille de Pistoie et mort de Catilina (5 janvier 62). — A la nouvelle du supplice de Lentulus et de ses compagnons, la désertion se mit dans l'armée de Catilina. Trois à quatre mille hommes seuls lui restèrent fidèles. Il engagea quand même la bataille contre une armée consulaire, près de *Pistoie*, dans les Apennins. Refoulés et écrasés, les rebelles se firent tuer

plutôt que de fuir ou que de demander quartier. Catilina montra un courage digne de sa naissance. Quand il vit que tout était perdu, il se précipita au travers des plus épais bataillons, et tomba percé de coups. On le retrouva après la bataille loin des siens, au milieu d'un monceau d'ennemis (6 janvier 62).

Rome était sauvée, mais Cicéron ne trouva point la récompense qu'il espérait de ses services. Quelque temps après il sortit de charge. Il se disposait, le jour où il quitta les insignes du consulat, à prononcer un grand discours pour glorifier sa magistrature. Mais un tribun du peuple lui dit durement : « L'homme qui n'a point permis aux accusés de se défendre ne se défendra pas lui-même, » et il lui enjoignit de se borner au serment d'usage, qu'il n'avait rien fait contre les lois. « Je jure, s'écria Cicéron, que j'ai sauvé la République. » Cette éloquente protestation fut couverte par les applaudissements du peuple, qui le proclama le *Père de la patrie*. Beau triomphe qui devait quatre ans après être suivi d'une amère déception.

RÉSUMÉ

Pompée se déclare pour Sylla quand il revient d'Orient, et lui fournit une armée, partout victorieuse. Il épouse la petite-fille du dictateur.

En Espagne, Sertorius, brave capitaine, habile et humain, relève le parti de Marius (82). Il bat à plusieurs reprises Métellus, fils du Numidique (80-76). On envoie comme auxiliaire à Métellus Pompée, qui lui-même subit plusieurs échecs. Métellus finit par mettre à prix la tête de Sertorius. Le vaillant général est assassiné par un de ses officiers, Perpenna (72). Pompée achève de pacifier l'Espagne, fonde Pampelune et s'élève un trophée sur les Pyrénées.

L'affreuse condition des esclaves amène les *guerres serviles :* deux en Sicile, celles d'Eunus (135-132) et d'Athénion (102-99); une en Campanie, celle de Spartacus (73-71). Les trois insurrections échouent. Celle de Spartacus, ou des gladiateurs, après de grands succès, est écrasée par Crassus et achevée par Pompée, qui est proclamé *héros invincible.*

Pompée, triomphateur et consul, abroge la Constitution de Sylla (70).

Le peuple l'en récompense en lui confiant la guerre contre les

pirates (67), qui, chassés de la Méditerranée, se réfugient dans les montagnes de la Cilicie, où ils sont tués ou pris.

De Cilicie, Pompée va combattre Mithridate. Le roi de Pont avait repris les armes en 74. Vaincu par Lucullus en Bithynie, puis dans le Pont même, il avait dû se réfugier en Arménie, auprès de son gendre Tigrane (70). Tigrane, venant à son secours avait été vaincu dans une grande bataille, avait perdu sa capitale Tigranocerte (69), et n'avait été sauvé que par une mutinerie des soldats de Lucullus (67). Mithridate avait pu rentrer dans ses États. Vivement pressé par Pompée, il se sauve en Colchide d'abord, puis dans le Bosphore Cimmérien, où, devant une révolte de son armée et de son fils Pharnace, il se tue (63). Pendant ce temps Tigrane fait sa soumission à Pompée, qui lui laisse l'Arménie.

L'année 63, qui voit la mort de Mithridate, voit aussi la conjuration de Catilina, déjouée par Cicéron. Catilina est vaincu et tué dans la bataille de *Pistoie* (janvier 62).

CHAPITRE VI

POMPÉE. — CÉSAR. — LE TRIUMVIRAT

SOMMAIRE

I. POMPÉE, CRASSUS, CÉSAR, OU LE PREMIER TRIUMVIRAT (60). — Portrait de César. — César avant le premier triumvirat (78-60). — Le triumvirat (60). — Consulat de César (59).

II. CÉSAR ET LA CONQUÊTE DE LA GAULE (58-50). — La Gaule avant César (123-58). — Conquête de la Gaule (58-50). — Occasion de cette conquête. — Les Helvètes. — Les Suèves. — Premier soulèvement des Belges (57). — Soulèvement de l'Armorique (56). — César en Germanie et en Grande-Bretagne (55-54). — Deuxième soulèvement des Belges (53). — Soulèvement de l'Arvernie (52). — Vercingétorix à Gergovie, à Alésia. — Fin de la guerre (50).

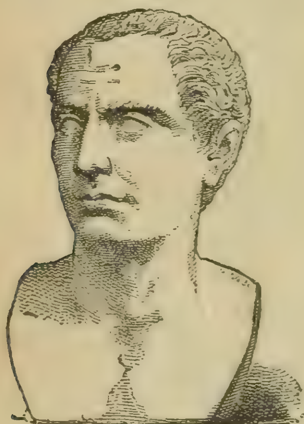
I. — Pompée, Crassus, César, ou le premier triumvirat (60).

Délivrée d'un danger, Rome va tomber dans un autre: Catilina est mort, elle n'aura pas de dictateur, au moins immédiatement, mais elle subira un *triumvirat,* que formeront Pompée, Crassus et César.

Nous connaissons déjà Pompée. Sur Crassus, le vain-

queur de Spartacus, on aura tout dit, quand on aura dit qu'il était un assez bon général et le plus riche des Romains. César mérite d'être étudié plus attentivement.

César avait l'extérieur d'un élégant, d'un *fat* du jour. Jeune, il fut le *roi de la mode.* Les plus habiles désespéraient de porter comme lui leur toge. Toute sa personne respirait un charme indicible, et nul comme lui ne connut l'art de séduire et de plaire. Longtemps il ne parut occupé que de festins et de plaisirs : magnifique et prodigue, il jetait l'or à pleines mains; avant d'avoir obtenu aucune charge, il était endetté de treize cents talents (sept millions)! Plusieurs se laissèrent prendre à cet air d'insouciance et de légèreté. « Quand je le vois, disait Cicéron, si bien frisé, et craindre de déranger du bout du doigt sa chevelure, je ne puis me figurer qu'un tel homme se mette en idée le noir dessein de renverser la République. » Sylla l'avait mieux jugé. « Redoutez, disait-il aux nobles, ce jeune élégant à la robe flottante. »



Jules César.
(Musée de Naples.)

César avant le triumvirat (78-60). — Par le sang, César appartenait au patriciat de Rome; il était de l'illustre famille des *Jules,* et prétendait descendre, par Énée, de Vénus, dont il portait l'image empreinte sur son anneau. Mais par politique il se fit *peuple,* et se porta comme héritier du vieux Marius, son oncle, dont il eut toute l'ambition, avec la sauvagerie en moins et le génie en plus.

Son parti pris, César ne négligea rien pour se concilier la faveur du peuple. Quand sa tante *Julia,* femme du vieux Marius, mourut, il osa, au grand scandale des nobles et aux applaudissements de la foule, faire porter au convoi les images de Marius, revues alors pour la

première fois depuis que le dictateur Sylla avait déclaré son rival ennemi de la patrie.

Édile, il alla plus loin. Un matin on découvrit de toute la ville, au haut des escaliers du Capitole, des statues étincelantes d'or; c'était Marius qui reparaissait avec ses trophées de la guerre de Jugurtha et des Cimbres. Le peuple accourut pour acclamer l'image de son idole; les grands protestèrent, mais en vain. Durant son édilité, César donna des jeux d'une magnificence inouïe; fit au peuple des largesses insensées; et enfin, spectacle tout nouveau, offrit un combat de trois cent vingt couples de gladiateurs, tous revêtus d'armures dorées.

Sénateur, César, dans le fameux procès de Lentulus, opina contre la peine de mort, ce qui le fit soupçonner d'être secrètement du parti de Catilina. Sa préture n'offrit rien de remarquable. Au sortir de charge, il prit le gouvernement de l'Espagne, d'où il revint avec une armée chargée de butin et le titre d'*imperator* (général victorieux).

Le triumvirat (60). — Quand César revint d'Espagne, Pompée rentrait de sa campagne contre Mithridate. Pompée avait obtenu le triomphe, mais il demeurait profondément blessé de l'hostilité qu'il rencontrait dans le sénat. César profita de ce ressentiment pour se liguer avec lui contre les nobles. Ils s'adjoignirent Crassus, dont César avait besoin pour faire face à ses embarras financiers, et qui avait déjà répondu pour lui de la somme environ de cinq millions. Ainsi se forma le *triumvirat*, ce monstre à trois têtes, comme on l'appela, fruit de l'ambition et de l'illégalité, qui domina le peuple, le sénat, le gouvernement tout entier.

Consulat de César (59). — Consul en 59, César se distingua par son mépris de toutes les lois et son dédain du sénat, qu'il affectait de ne point connaître, portant, chose inusitée, directement les projets de loi au peuple. Sur la fin de son consulat, il fit arriver au tribunat *Clodius*, personnage scandaleux, mais dont il avait besoin pour se débarrasser de Cicéron, qui était le défenseur

autorisé et ardent de l'aristocratie. Clodius porta en effet une loi qui condamnait à l'exil quiconque aurait fait mourir un citoyen sans l'ordre du peuple. Cette loi atteignait directement Cicéron. Le *père de la patrie* sortit de Rome accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de sénateurs, et alla commencer un exil de deux ans, où du reste il ne montra ni courage ni dignité. Au même moment, César prenait le chemin de la Gaule, dont il venait de recevoir le gouvernement pour cinq ans avec quatre légions. Il était au comble de ses vœux (58).

II. — César et la conquête de la Gaule (58-50).

La Gaule avant César (123-58). — On appelait *Gaule* l'immense territoire situé entre l'Océan, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, réparti, pour une population de six à sept millions, entre trois cents cités ou États indépendants les uns des autres. Avant l'arrivée de César, une partie de la Gaule était déjà romaine. Appelés par les Grecs de Marseille, que menaçaient les peuples voisins, les Romains en avaient profité pour prendre pied dans le pays et pour jeter les bases de la conquête future. *Aquæ Sextiæ* (Aix) fut fondée par le consul Sextius en 123. Les Allobroges, rudes montagnards, voulurent chasser les Romains. Ils furent vaincus au confluent de l'Isère (121), et Rome prit tout leur territoire.

Maîtres de la rive gauche du Rhône, depuis ce fleuve jusqu'aux Alpes, les Romains passèrent sur la rive droite. Tout le versant méridional des Cévennes fut soumis, et le consul *Narbo Martius* fonda Narbonne (118), qui donna son nom à la nouvelle province (Narbonaise) et fut bientôt la rivale de Marseille.

Conquête de la Gaule (58-50). **Occasion de cette conquête.** — C'était comme auxiliaires des Grecs contre les Gaulois que les Romains s'étaient introduits en Gaule; ce fut comme *auxiliaire* des Édues, établis dans la riche vallée de la Saône, contre les Helvètes et les Germains que César en fit la conquête.

Il marcha d'abord contre les Helvètes (Suisse), qui, après avoir brûlé leurs villes et leurs villages afin de s'enlever toute pensée de retour, venaient, au nombre de quatre cent mille, de franchir le Jura et d'arriver sur les bords de la Saône. César écrasa leur arrière-garde près de *Trévoux,* puis leur armée tout entière près de *Bibracte* (Autun). Ceux qui échappèrent au massacre remirent leurs armes et reprirent le chemin de leurs montagnes, qu'ils avaient juré de ne jamais revoir.

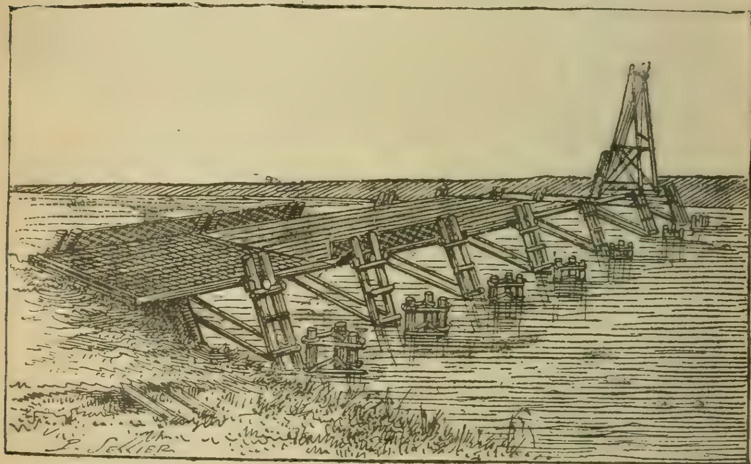
Après les Helvètes vint le tour des *Suèves*, peuplade germanique campée sur le Rhin. Arrivé à *Vesuntio* (Besançon), César faillit être abandonné par ses troupes, effrayées des récits que l'on faisait sur la taille gigantesque et la valeur des Barbares. La honte de le laisser marcher à peu près seul à l'ennemi les entraîna enfin à sa suite, et au bout de sept jours de chemin on se trouva sur les bords du Rhin, que pas un légionnaire n'avait vu encore. Battus, les Suèves repassèrent le Rhin et s'enfoncèrent dans les forêts de la Germanie (58).

Premier soulèvement des Belges (57). — César revint chez ses alliés les Édues et y fit prendre leurs quartiers d'hiver à ses légions comme en pays conquis. Les Édues, qui s'aperçurent qu'ils s'étaient donné un maître, n'osèrent se plaindre. Mais les Belges, peuplades belliqueuses qui habitaient entre la Seine et le Rhin, s'inquiétèrent de ce dangereux voisinage, et, réunis en assemblée générale, ils votèrent une levée en masse. César parut tout à coup sur les bords de l'*Aisne,* où il rencontra les coalisés. Sa brusque arrivée jeta la terreur dans leurs rangs. Ils prirent la fuite, et les Romains, qui les poursuivirent, n'eurent guère d'autre peine que celle de tuer.

Les difficultés devinrent sérieuses quand César pénétra dans le pays sauvage des *Nerviens* (Hainaut). L'armée se trouva au milieu d'immenses marais, de forêts impénétrables, où l'on ne pouvait avancer que la hache à la main. Les Nerviens attendaient, retranchés derrière la *Sambre.* Ils firent une attaque soudaine, prirent le camp, et jetèrent un tel désordre dans l'armée

romaine que César crut la bataille perdue. Il saisit un bouclier, se jeta en avant de ses légionnaires, combattit comme un simple soldat, et ses troupes, honteuses de leur peur, reprenant leurs rangs, retrouvèrent la victoire. Toute l'armée nervienne s'était fait tuer. Cette journée, qui avait causé bien des émotions à César, mit la Belgique à ses pieds (57).

Soulèvement de l'Armorique (56). — La Bel-



Pont de César sur le Rhin.
(Modèle au musée de Saint-Germain.)

gique avait à peine déposé les armes, que l'Armorique (Bretagne) les prenait à son tour. Cette guerre fut particulièrement pénible tant à cause de la nature du pays, qui est coupé de baies profondes et de presqu'îles rocheuses, qu'à cause du courage de ses habitants, que rien ne pouvait lasser. Le peuple qui se fit le plus remarquer dans la défense fut celui des *Vénètes* (Vannes). Habitués au mouvement de leurs mers perpétuellement agitées par les hautes marées, les Vénètes défiaient, sur leurs légères embarcations aménagées en conséquence, les lourds et pesants vaisseaux des Romains construits pour les eaux beaucoup plus tranquilles de la Méditerranée. Le génie de César suppléa à l'insuffisance de sa flotte; des expédients furent imaginés qui enlevaient aux vais-

seaux vénètes leurs avantages, et les courageux Bretons, vaincus dans une grande bataille, furent contraints de demander la paix.

César en Germanie et en Grande-Bretagne (55-54). — Cette laborieuse guerre achevée, César dut courir vers le Rhin, où une invasion de Germains venait au secours des Gaulois. L'invasion arrêtée, César, se disant qu'il fallait avant tout supprimer les secours qui pouvaient arriver aux Gaulois soit de la Germanie, soit de la Grande-Bretagne, où vivaient des peuples de même origine, résolut de porter d'abord la guerre sur la rive droite du Rhin. En dix jours, il construisit un pont de pilotis dont il nous a laissé lui-même une remarquable description, franchit le fleuve et jeta l'épouvante parmi les tribus riveraines. Il n'osa pas aller plus loin. Après dix-huit jours il repassa le Rhin, détruisit le pont et monta vers le détroit pour faire une descente en Grande-Bretagne.

Il n'avait que peu de troupes et manquait de renseignements : néanmoins il partit; mais quand il voulut aborder, près de Douvres, il fut attaqué par une nuée d'ennemis qui rendirent le débarquement fort difficile. Une fois à terre, les légionnaires chargèrent les Barbares, qui, dispersés, demandèrent aussitôt à traiter et livrèrent des otages. Une tempête ayant maltraité la flotte romaine, ils reprirent courage, assaillirent le camp, et César, après les avoir repoussés, fut tout heureux de repasser sain et sauf le détroit.

Au fond c'était l'envahisseur qui était le vaincu : aussi César voulut-il prendre sa revanche. Il prépara une expédition formidable : huit cents vaisseaux sur lesquels s'embarquèrent cinq légions. La première rencontre fut une victoire. Mais une tempête détruisit encore une partie de la flotte, et César, découragé, regagna le continent.

Second soulèvement des Belges (53). — De graves événements l'y attendaient, et s'ils s'étaient produits plus tôt, pendant son absence, peut-être sa fortune y eût-elle sombré. Les affreuses exactions des

agents romains, de César lui-même, qui en dépit de son renom d'humanité ne fut jamais humain, provoquèrent un soulèvement chez deux des peuples les plus redoutables, les *Éburons* (Liège) et les Nerviens. Les Éburons, guidés par un chef intrépide, resté fameux, *Ambiorix*, se jetèrent sur le camp de Sabinus, lieutenant de César, tuèrent Sabinus et avec lui tous ses hommes. Puis, aidés des Nerviens, ils se précipitèrent sur le camp de Quintus Cicéron et le mirent dans la position la plus critique.

Malgré sa vigilance, César ne savait rien de ces événements : tous les courriers qu'on lui avait dépêchés avaient été arrêtés; enfin un esclave gaulois parvint jusqu'à lui. Il précipita sa marche, et quand il rencontra l'ennemi, feignant l'effroi, il se cacha. Pris d'une folle confiance, l'ennemi vint l'attaquer sur un terrain désavantageux; il fut dispersé, et César put se jeter dans le camp de Cicéron.

Le camp sauvé, César fit aux Éburons une guerre d'extermination, brûlant tout, tuant tout; pendant plusieurs mois on chassa à l'homme dans les immenses forêts des Ardennes. Ambiorix fut poursuivi avec rage de refuge en refuge. Il était presque seul, mais telle fut la fidélité de son peuple, que personne ne le trahit jamais, et l'intrépide chef put se sauver au delà du Rhin. César se vengea par de nouveaux massacres.

Soulèvement de l'Arvernie (52). — Ces terribles exécutions n'eurent d'autre effet que d'exaspérer les Gaulois. Une levée générale de boucliers se fit à la voix du fameux *Vercingétorix* (le grand chef des Cent-Têtes). L'héroïque Arverne avait pour plan d'affamer César en dévastant le territoire; dans un seul jour vingt villes des Bituriges furent par eux-mêmes livrées aux flammes. Malheureusement on eut la faiblesse d'épargner la grande ville d'*Avaricum* (Bourges), que César prit et où il trouva des provisions pour le reste de l'hiver. Vercingétorix dut reculer jusqu'à *Gergovie*, capitale des Arvernes. Il y occupa une position formidable. Le blocus était impossible : il aurait fallu bloquer toute la montagne; une bataille n'était guère plus facile. César n'es-

péra prendre la ville que par surprise, et un jour, en effet, trompant l'ennemi par une fausse attaque, il s'était déjà emparé du camp, lorsque Vercingétorix, revenu de son erreur, tomba sur les légionnaires et les jeta à bas de la montagne. Les pertes des Romains furent énormes.

César leva le siège. Sa retraite fut prise pour une fuite, et les Édues eux-mêmes, ses plus anciens alliés, firent défection. Le péril de l'armée était si grand, que plusieurs conseillèrent à César de rentrer dans la Province. Il tint bon, et sa constance fut récompensée par une victoire qu'il remporta sur Vercingétorix, près de Mâcon. Cependant les débuts de la bataille avaient été si rudes, que César faillit être pris et laissa son épée aux mains de ses ennemis.



Vercingétorix.
(Restauration par Millet.)

Siège d'Alésia. — Après sa défaite, Vercingétorix s'était retiré sous les murs d'*Alésia,* ville située, comme Gergovie, sur une montagne, et comme elle réputée imprenable. Le chef gaulois y traça un camp pour son armée, qui comptait encore quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. César conçut l'audacieuse pensée d'assiéger la ville et le camp, et il commença aussitôt des travaux gigantesques qui ont été pour tous les hommes de guerre un sujet d'étonnement et d'admiration. Bientôt Vercingétorix fut cerné, et la disette se fit sentir. En vain deux cent cinquante mille Gaulois vinrent-ils essayer de le débloquer; en vain on multiplia les assauts et les sorties : on ne put forcer les lignes romaines. Vercingétorix comprit que tout était perdu et il demanda à César ses conditions : César exigea qu'il se rendit à discrétion. Le héros n'hésita point, espérant par le sacrifice de sa vie sauver la ville et son

armée. Comme le proconsul était assis sur son tribunal, en avant de ses troupes, les portes de la ville s'ouvrirent. Un cavalier en sortit seul. Monté sur son cheval de bataille, couvert de sa plus riche armure, Vercingétorix arrive au galop, tourne en cercle autour du tribunal, saute à bas de son cheval, et muet, le regard fier, il jette son épée aux pieds de César. César ne sut ni respecter cette grande infortune, ni honorer ce grand courage. Il traîna Vercingétorix à son triomphe, puis le fit périr dans les cachots de Rome.

Il fallut encore deux ans à César pour *pacifier,* comme on aimait à dire, la Gaule. Mais la guerre sérieuse peut être considérée comme terminée avec la chute du noble Vercingétorix (52).

RÉSUMÉ

Rome, délivrée de Catilina, tombe en 60 sous le joug du *triumvirat,* formé par Pompée, Crassus et César, issu de la vieille maison Julia et neveu de Marius, dont il adopte la politique envers le peuple et contre le sénat.

Consul en 59, César se fait donner pour 58 le gouvernement de la Province en Gaule. La Province comprend déjà la plus grande partie des deux rives du Rhône : Languedoc, Provence et Dauphiné. César fera la conquête de toute la Gaule.

César se pose en protecteur des Édues menacés par les Helvètes et les Suèves. Il bat les Helvètes près de Trévoux et de Bibracte, les Suèves sur les bords du Rhin (58).

Pressentant dans le proconsul un maître, les Belges se soulèvent. César les bat sur les bords de l'Aisne; de nouveau sur les bords de la Sambre, où les braves Nerviens se font tous égorger (57).

La Belgique est conquise, mais l'Armorique prend les armes. Cette nouvelle campagne donne beaucoup de peine à César, de la part surtout des Vénètes, qui sont punis de leur héroïque vaillance par des supplices et l'esclavage (57).

Une invasion des Germains ramène César sur le Rhin. Il le franchit, mais pour s'arrêter presque aussitôt. Une descente dans la Grande-Bretagne n'a pas plus de succès (55-54).

Pendant son absence, les Éburons, sous Ambiorix, et les Nerviens tuent son lieutenant Sabinus avec une légion; puis vont faire le siège du camp de Quintus Cicéron. César accourt, délivre le camp, puis se venge par de nouvelles dévastations et de nouveaux massacres (53).

Toute la Gaule se soulève sous Vercingétorix. Le grand Arverne

nflige au proconsul une sanglante défaite à Gergovie. Mais il est battu à son tour près de Mâcon, cerné dans Alésia et obligé de se rendre après un siège mémorable (52). En 50, la Gaule est définitivement soumise.

CHAPITRE VII

POMPÉE, CÉSAR. — LA GUERRE CIVILE ET LA DICTATURE

SOMMAIRE

I. La guerre civile entre Pompée et César (49-48). — Rupture de Pompée et de César (52). — Imprévoyance de Pompée (52-49). — César au Rubicon, à Rome. — Fuite de Pompée. — César en Espagne (49); à Dyrrachium (49). — Bataille de Pharsale (48). — Fuite de Pompée en Égypte. — Sa mort (48).
II. Dictature de César (48-44). — César en Égypte (48-47); en Asie (47), en Afrique (46), en Espagne (45). — Organisation de la dictature. — Gouvernement de César. — Sa mort (mars 44).

I. — Guerre civile entre Pompée et César (49-48).

Rupture de Pompée et de César. Ses causes (52). — Le triumvirat formé en 60 entre Pompée, César et Crassus, renouvelé en 55, demeurait, en dépit de tous les engagements, une alliance fragile, et une rupture était inévitable. Des ambitieux demeurent unis tant qu'ils sont de force à peu près égale; que l'un d'eux se sente capable d'écraser ses rivaux, et l'accord sera rompu. Or, en 50, *Pompée était, en apparence du moins, le plus fort, et il occupait à Rome une situation telle qu'il n'avait peut-être jamais osé la rêver.*

Pompée était d'instinct un homme d'ordre, par conséquent plus porté vers la noblesse que vers le peuple. Aussi n'avait-il pas tardé à se repentir d'avoir, en 70, abandonné la cause du sénat pour se mettre au service de la démocratie. La démocratie elle-même s'était vite dégoûtée de son idole, à qui elle reprochait sa dignité un peu froide, sa gravité un peu arrogante et ses airs

de grand seigneur. Pompée fit des avances au sénat, qui, après quelques hésitations pour la forme, fut très heureux de les accueillir.

Le sénat avait peur en effet de César César avait eu soin de ne laisser oublier aucune des innombrables difficultés qu'il avait eu à surmonter en Gaule, ni aucune de ses victoires. La foule ne cachait point son enthousiasme pour le grand capitaine qui faisait de si merveilleuses choses. De plus, César jetait à pleines mains l'or qu'il arrachait sans pitié aux vaincus, et s'achetait ainsi à Rome de nombreux partisans. Dans le vainqueur des Gaulois le sénat pressentait un maître, il crut lui échapper en faisant appel à Pompée.

En 53, le triumvir Crassus périt à *Carrhes*, en Mésopotamie, dans une guerre contre les Parthes. Cette mort transformait le triumvirat en duumvirat; elle mettait en présence, sans intermédiaire pour amortir les chocs, César et Pompée. Dès ce moment une rupture parut à tous imminente. Elle eut lieu en 52, à la suite d'un décret rendu par le sénat, qui faisait *Pompée seul consul*, et lui donnait un *pouvoir dictatorial.*

Imprévoyance de Pompée (52-49). — Puisqu'on rompait avec César, et qu'on s'en faisait un ennemi, il aurait fallu se mettre en mesure de prévenir sa vengeance. Pompée ne fit rien. A ceux qui blâmaient sa sécurité, il répondait : « Je n'aurai qu'à frapper la terre du pied, il en sortira des légions. » On se contenta d'agacer César par des demi-mesures; ce ne fut qu'en janvier 49 qu'on lui ordonna de licencier son armée, et de quitter sa province, sous peine d'être traité *comme un ennemi public.* César était prêt. Il franchit le Rubicon, limite de sa province, avec son armée, se mit ainsi en rébellion ouverte contre le sénat et marcha sur Rome, sans prétendre cependant combattre d'autre ennemi que Pompée.

César à Rome. Fuite de Pompée. — Rien n'ayant été prévu pour la résistance, l'alarme fut grande dans Rome quand on apprit la marche de César. Pompée avait bien des légions, mais elles étaient en Espagne.

« Où est ton armée? » lui disaient quelques plaisants de ses amis mêmes. « Frappe la terre du pied pour en faire sortir des légions, ajoutaient d'autres, c'est le moment. » Pompée se sauva à Capoue avec la majorité du sénat. Bientôt il ne se crut point assez en sûreté à Capoue, et il se retira à Lucérie, qui est sur le chemin de Brindes, d'où il espérait gagner les provinces d'Orient qui lui étaient dévouées.

César pénétra ses intentions et traversa l'Italie comme un trait, maintenant partout une sévère discipline, protestant qu'il venait combattre le seul Pompée, et non point le peuple romain. Mais quand il arriva en vue de Brindes, les troupes de Pompée étaient de l'autre côté de l'Adriatique, à Dyrrachium, en Épire, où leur général ne tarda pas à les rejoindre. Faute de vaisseaux pour le poursuivre, César revint à Rome, où il organisa un sénat pour l'opposer à celui qui était dans le camp de Pompée; puis, laissant à ses lieutenants Lépide et Antoine le soin des affaires de l'Italie, partit pour l'Espagne, où déjà il avait envoyé une armée.

César en Espagne (49). — « Je vais, disait en partant César, combattre une armée sans général; ensuite je combattrai un général sans armée. » Les meilleures troupes de Pompée étaient en Espagne. Les réduire, c'était pour César se débarrasser d'une armée qui à tout moment pouvait sur ses derrières lui causer de très sérieux embarras. Quand il arriva de l'autre côté des Pyrénées, il trouva son armée campée en face de l'ennemi sur l'Èbre, à quelque distance d'Ilerda (Lérida). Cette armée était dans la situation la plus critique, se voyant sur le point d'être cernée et affamée. Après quelques jours de souffrances et de grands dangers, César, par la seule habileté de ses manœuvres, sans donner un coup d'épée, délivra ses troupes et réduisit l'armée pompéienne à demander quartier (2 août 49).

César à Dyrrachium (49). — L'Espagne conquise, César reprit le chemin de Rome. En route, à Marseille, il reçut la nouvelle que le peuple venait de le nommer dictateur. Il échangea, au bout de onze jours, la dicta-

ture contre la charge plus modeste, mais plus légale, en apparence du moins, de consul, et se rendit à Brindes, d'où il passa en Épire.

Malgré son infériorité numérique, César n'hésita point à attaquer Pompée, qui s'était retranché dans une forte position, non loin de Dyrrachium. Ne pouvant l'amener à une action décisive, il renouvela la tentative qui lui avait si bien réussi devant Alésia. Il commença aussitôt des travaux gigantesques pour cerner son rival. Mais ce qui était de l'habileté en Gaule et en Espagne était de l'imprudence en Épire. Comme l'ennemi gardait toutes ses communications avec la mer, dont il restait le maître à cause de sa puissante flotte, un échec était inévitable. Après des travaux immenses, il échoua, fut battu, perdit l'élite de ses troupes, et fut contraint de lever le siège.

Bataille de Pharsale (9 août 48). — César s'était dirigé vers la Thessalie, espérant que Pompée, abandonnant ses positions redoutables, l'y suivrait. Pompée l'y suivit en effet, malgré les conseils d'un sage, Afranius, qui voulait qu'on rentrât en Italie. Une bataille décisive s'engagea dans les plaines de *Pharsale*, témoin déjà de rudes rencontres.

« Frappez-les au visage, » avait dit César des brillants cavaliers de Pompée, sachant que ces jeunes nobles, assez forts pour ne point reculer devant la mort, reculeraient devant des blessures qui défigureraient leurs frais et beaux visages. Les cavaliers en effet tournèrent bride et prirent la fuite. En voyant sa cavalerie en déroute, Pompée, saisi d'une morne stupeur, se retira dans son camp, désespéré. Il était là plongé dans un sombre abattement, quand des clameurs arrivèrent à ses oreilles. C'étaient les soldats de César qui attaquaient ses retranchements. « Quoi! jusque dans mon camp! » s'écria-t-il. Et jetant aussitôt ses insignes de général, il sauta à cheval et s'enfuit.

Mort de Pompée (28 septembre 48). — Pompée fit voile vers l'Asie, et se décida à demander asile au roi d'Égypte, *Ptolémée*, dont il était le tuteur. Mais les conseillers du jeune roi lui représentèrent qu'il ne devait

point unir sa destinée au sort d'un fugitif : sa mort fut décidée. Une barque fut envoyée du port de Péluse sous prétexte de conduire le général auprès du roi. Quand on fut près du rivage, comme Pompée se levait, dix épées brillèrent soudain et le menacèrent. Alors Pompée tira sa robe à deux mains au-devant de son visage ; il tomba percé de coups sans faire entendre une seule plainte. On lui coupa la tête et l'on jeta son cadavre sur le rivage, où il fut enseveli par les soins pieux de *Philippe*, son affranchi. Peu de jours après arrivait César. Les bourreaux crurent lui faire plaisir en lui présentant la tête de son rival. Il détourna les yeux avec horreur, et versa, dit-on, quelques larmes. Ce n'était point trop pour cette fin tragique d'un homme qui avait joué un rôle si considérable dans sa patrie, et qui, malgré ses fautes, devait rester si grand dans la postérité.

II. — Dictature de César (48-44).

César demeurait seul maître ; mais, avant de revenir à Rome organiser la dictature, il eut à régler une série d'affaires en Égypte, en Asie Mineure, en Afrique, en Espagne.

César en Égypte (48-47). — César fit revenir Cléopâtre, sœur du roi, qu'on avait éloignée, et la déclara associée à la couronne. Une insurrection formidable éclata contre l'étranger qui se posait en maître. Le jeune roi disparut dans cette lutte, signalée aussi par un incendie qui détruisit la magnifique bibliothèque des Ptolémées. César donna la couronne d'Égypte à Cléopâtre, puis se rendit en Asie combattre Pharnace.

César en Asie (47). — Pharnace, le fils parricide de Mithridate, n'était point satisfait du royaume que lui avait valu son crime, c'est-à-dire du Bosphore Cimmérien ; il avait envahi brusquement le Pont et battu les Romains. César se lança contre lui avec trois légions, lui livra une grande bataille près de Zéla, tailla en pièces son armée et le força à se sauver dans le Bosphore Cimmérien, où il fut assassiné peu après (47). Pour exprimer

la rapidité de cette campagne, César écrivait à un de ses amis : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

César en Afrique. Bataille de Thapsus (46). — Après Pharsale, les principaux généraux pompéiens, et parmi eux Caton et Scipion, beau-père de Pompée, avaient cherché un refuge en Afrique, où ils avaient réuni une armée considérable. César tomba à l'improviste, près de *Thapsus*, sur les ennemis, leur tua cinquante mille hommes, et contraignit les généraux soit à se rendre, soit à se tuer. Parmi ceux qui se tuèrent était *Caton* d'Utique, le stoïcien austère dont la vertu contrastait avec la corruption de son temps.

César en Espagne. Bataille de Munda (45). — De retour à Rome, César fit à ses soldats de grandes largesses et réunit tous les citoyens dans un immense banquet suivi de brillants spectacles. Puis il alla en Espagne combattre les fils de Pompée, *Cnéius* et *Sextus*. Ils étaient tout jeunes, mais ils avaient amassé des forces imposantes et montraient une audace digne de leur haute situation. Ils furent vaincus dans une grande bataille à *Munda*, après avoir fait courir à César de très sérieux dangers. Le plus jeune, Sextus, s'enfuit; quant à l'autre, on apporta quelques jours après sa tête à César (45).

Organisation de la dictature. — Après Pharsale, César avait été proclamé dictateur pour un an; après Thapsus, dictateur pour dix ans; après Munda, il le fut à vie. Comme si ce titre ne suffisait point, on y ajouta ceux de consul, de censeur et d'*imperator* (général victorieux). Il était déjà grand pontife depuis de longues années, en dépit de son athéisme avoué et de ses mœurs détestables. Sa personne fut déclarée inviolable. Ainsi, la religion, l'administration de la cité, la surveillance de tous les citoyens, le commandement des armées, étaient aux mains de César. Il eut de plus le droit de décider la paix ou la guerre, de puiser à discrétion dans le trésor public, de nommer les gouverneurs de provinces, de choisir une partie des magistrats.

Un homme qui réunissait des pouvoirs si divers devait

avoir des marques d'honneur particulières. César occupa dans le sénat un siège en or, plus élevé que la chaise curule des consuls; il mit son effigie sur les monnaies; il put ceindre sa tête de la couronne triomphale de laurier : distinction qui lui fut singulièrement agréable, parce qu'il était chauve, et que la couronne dissimulait cette infirmité. Enfin *on le fit dieu;* il eut ses temples, ses autels, ses statues, et son collège de prêtres.

Rien cependant ne parut changé dans les formes extérieures du gouvernement : il y eut toujours des consuls, un sénat, des comices, des préteurs, des édiles, des tribuns.

Gouvernement de César. — Au demeurant, le gouvernement de César fut bienfaisant et s'attacha à guérir les blessures de la patrie. Il visa non l'intérêt d'un parti, mais l'intérêt général. César avait relevé les trophées de Marius, il releva aussi les statues de Sylla et de Pompée. Les exilés politiques furent rappelés. Il pardonna généreusement à ses adversaires, et non content de leur rouvrir les portes de Rome, il leur conféra souvent des dignités. Pour occuper la foule des oisifs, il fit commencer les immenses travaux qui devaient transformer Rome. La justice devint plus impartiale, l'administration des gouverneurs fut sévèrement contrôlée, les exactions des provinces furent arrêtées, et les concussionnaires impitoyablement punis. Bref, Rome, et avec elle tout l'empire se reprit à vivre; elle jouit d'une paix dont elle était déshabituée depuis bien longtemps. César avait d'autres projets pour son agrandissement à l'extérieur. Il voulait reculer les limites de l'empire au delà du Danube comme au delà de l'Euphrate. Déjà il préparait une expédition contre les Parthes, quand il tomba sous le fer des assassins.

Mort de César (15 mars 44). — On a dit que ce qui perdit César ce fut son intention de ceindre le diadème et de se faire proclamer roi. Cette raison n'est guère plausible. César savait toute la haine qu'avait le peuple pour ce titre de roi. La vraie cause de la mort de César fut l'entêtement de quelques républicains incor-

rigibles, qui ne comprenaient pas que Rome, incapable de se gouverner, avait besoin d'un maître. Ce qu'il y a de particulièrement odieux dans la conjuration qui coûta la vie à César, c'est qu'en tête figurent des hommes comblés des bienfaits du dictateur, Cassius et Brutus. Les avertissements ne manquèrent point à César; mais il n'en tint aucun compte, ne pouvant croire à tant d'audace et à tant d'ingratitude.

Le jour des ides de mars (15 du mois), César se rend au sénat au milieu d'une foule immense. Au moment où le dictateur entre, le sénat s'incline et se lève pour lui faire honneur. Des complices de Brutus, les uns entourent par derrière le siège de César, les autres vont au-devant de lui, comme pour joindre leurs instances à celles de Tullius Cimber, qui demande le rappel de son frère exilé, et ces instances l'accompagnent jusqu'à son siège. A un signal de Tullius, les conjurés tirent chacun leur épée, font le cercle et environnent César; partout où se tournent ses regards, il ne trouve que gens qui le frappent au visage; il essaye d'abord d'échapper, mais quand il aperçoit Brutus l'épée nue, il s'enveloppe de son manteau et s'abandonne aux coups. Son corps roula jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qu'il inonda de sang : il avait reçu vingt-trois blessures.

L'assassinat de César fut un crime inintelligent et stérile. Rome était plus que mûre pour la servitude; il lui fallait un roi ou un empereur, elle le trouvera dans Octave; mais auparavant il lui faudra traverser quatorze ans de guerres civiles et connaître encore toutes les horreurs des proscriptions. Ce fut là tout le fruit du complot de Cassius et de Brutus.

RÉSUMÉ

L'ambition, la jalousie réciproques, la mort de Julia, femme de Pompée et fille de César, la mort de Crassus (53) tué par les Parthes, amènent en 52 la rupture entre Pompée et César.

Le sénat, par peur de l'anarchie et du vainqueur de la Gaule, investit d'un pouvoir dictatorial Pompée, autrefois son ennemi, rallié à lui maintenant. En 49, il somme César de licencier son

armée et de quitter sa province. Furieux, César franchit le *Rubicon,* puis marche sur Rome. Pompée, qui n'a rien su prévoir, se sauve à Dyrrachium, en Épire. Le laissant pour un instant, César bat ses troupes en Espagne (49). Il va ensuite l'assiéger à *Dyrrachium.* Il échoue, mais il écrase Pompée à *Pharsale* (48). Pompée est tué sur les côtes d'Égypte.

César fait reine d'Égypte Cléopâtre, bat dans le Pont Pharnace (47); à *Thapsus,* en Afrique, les généraux pompéiens (46); à *Munda,* en Espagne, Cnéius et Sextus Pompée (46). Il revient à Rome, où, proclamé dictateur, il reçoit des honneurs exceptionnels. Son gouvernement habile et ferme commençait à fermer les blessures des guerres civiles, quand il tombe sous le fer des assassins Brutus et Cassius (15 mars 44).

CHAPITRE VII

ANTOINE ET OCTAVE

SOMMAIRE

I. Formation du second triumvirat (43). — Funérailles de César. — Habileté d'Antoine. — Sa tyrannie. — Arrivée d'Octave à Rome. — Le second triumvirat (43). — Les proscriptions. — Mort de Cicéron.

II. Lutte des triumvirs contre Cassius et Brutus. — Cassius et Brutus en Orient. — Les deux batailles de Philippes (42). — Mort de Cassius et de Brutus.

III. Les triumvirs et Sextus Pompée. — Antoine et Octave après Philippes. — Paix de Misène avec Sextus Pompée (39). — Rupture (38). — Mort de Sextus Pompée (35). — Déposition de Lépide (36).

IV. Rupture d'Antoine et d'Octave. — Antoine chez Cléopâtre. — Guerre entre les deux triumvirs (32). — Bataille d'Actium (31). — Mort d'Antoine et de Cléopâtre (30).

Les conjurés avaient renversé la dictature sans s'être demandé ce qu'ils mettraient à la place. La mort de César ne devait profiter ni à eux, ni au sénat, ni au peuple, mais seulement à deux hommes : *Antoine* et *Octave*, qui, unis d'abord pour mettre tout le monde à leurs pieds, finiront ensuite, comme tous les ambitieux, par se livrer un duel à mort.

I. — Formation du second triumvirat (43).

Rome après la mort de César. — Rome, après la mort de César, demeura calme et silencieuse. Ce calme lui-même épouvanta les meurtriers. Ils avaient compté sur les acclamations du sénat, et le sénat s'était écoulé au plus vite de la curie comme d'un lieu maudit. Ils avaient montré à la foule leurs poignards sanglants en criant que le tyran était mort, et la foule n'avait rien répondu. Alors, comme saisis d'une terreur soudaine, ils coururent se retrancher dans le Capitole.

Funérailles de César. — Cependant tout se serait peut-être passé tranquillement, si un homme n'avait eu intérêt à soulever la foule. *Antoine,* maître de cavalerie de César, connu jusqu'alors seulement pour être un soldat emporté, insatiable d'argent et de plaisirs, se montra soudain profond politique et joua tout le monde. A peine informé du crime, il s'était précipité dans la maison de César et s'était fait remettre son épargne, le trésor public, les papiers du dictateur et son testament. Antoine lut au peuple ce testament, dont chaque disposition devait exciter sa pitié, ses regrets, sa colère. Quelques murmures d'abord coururent dans la foule lorsqu'elle apprit que César n'avait dans son testament oublié aucun de ses assassins. Mais lorsque Antoine ajouta que César laissait au peuple ses jardins le long du Tibre, et à chaque citoyen trois cents sesterces, ce fut comme une immense explosion de colère et de menaces.

Antoine fut plus habile encore. On devait prononcer au Forum l'éloge du dictateur. Son corps y fut porté sur un lit d'ivoire, au milieu d'une grande magnificence, et Antoine prit la parole. Ne s'estimant pas assez éloquent pour louer un si grand homme, il fit parler la patrie elle-même; il lut d'une voix lente et solennelle les décrets du sénat qui déclaraient César saint, inviolable, père de la patrie, dieu. « Ils avaient, ajouta-t-il, voué aux dieux quiconque attenterait à ses jours; ils avaient juré de le couvrir de leur corps contre le fer des assassins,

et voilà qu'eux-mêmes l'ont assassiné! Pour moi, s'écria-t-il en tendant les mains vers le Capitole, je le jure par Jupiter, je n'oublierai point mon serment et je le vengerai. » Puis il retraça les guerres, les combats, les conquêtes du dictateur, et termina par ces mots enflammés : « O héros invincible, tu n'as donc échappé à tant de batailles que pour venir tomber au milieu de nous! » Et en disant ces paroles, d'un mouvement rapide il arracha la toge ensanglantée qui couvrait César et la montra au peuple; au même instant, mû comme par une force invisible, le cadavre se dressa sur sa couche funèbre, et alors apparurent à tous les yeux les vingt-trois blessures qu'il avait reçues à la poitrine et au visage. Le peuple s'écrie que c'est César lui-même qui se lève pour lui demander vengeance; on court à la curie qui a été témoin de sa mort, et on y met le feu; de ses ruines embrasées on tire des tisons ardents qu'on lance sur les maisons des conjurés; puis on revient au Forum, on brise les tribunaux, on en fait un immense bûcher sur lequel on brûle le corps.



Antoine.
(Musée du Vatican.)

Tyrannie d'Antoine. — L'effet espéré par Antoine était produit : les conjurés épouvantés s'étaient échappés de Rome, et il restait maître dans la cité. Il se fit une garde de six mille hommes, gouverna en despote; il trafiqua de tout avec impudence, et ramassa en peu de temps une fortune qui lui permit de payer ses dettes, d'acheter les soldats et des partisans. Cicéron, qui avait hautement approuvé le meurtre de César, s'écriait douloureusement : « Le tyran est mort, mais la tyrannie vit toujours. »

Arrivée d'Octave à Rome. — Sur ces entrefaites

arriva à Rome *Octave,* petit-neveu du dictateur, son fils par adoption et son héritier. Le jeune *César,* comme il se faisait appeler, à peine âgé de dix-neuf ans, avait encore l'air d'un enfant. Petit et délicat, souvent malade, boitant d'une jambe, ayant une voix faible et sourde, il était timide et parlait avec peine. L'avenir montra quelle réflexion et quel courage sérieux se cachaient sous cet extérieur insignifiant. Octave se présenta sans faste, presque seul au Forum devant le préteur, en présence de la foule; se fit reconnaître comme fils et héritier de César; promit d'exécuter soigneusement ses dernières volontés, puis demanda une entrevue à Antoine. Le général aurait bien voulu refuser, mais il n'osa point. Dans cette entrevue, Octave protesta de son dévouement, de sa reconnaissance, et finit par réclamer les biens du dictateur, dont Antoine s'était emparé. Antoine entendait bien ne rien restituer; il le dit assez crûment.

Le second triumvirat (43). — Octave fut profondément blessé, mais non découragé : c'était une nature tenace, qui ne se laissait point abattre par un premier ennui. Il vendit tous les biens, toutes les villas de son père adoptif; il vendit ses propres biens, emprunta, et put ainsi acquitter les legs que faisait César dans son testament. Cette vigueur tranquille déconcerta Antoine, qui suivait avec inquiétude toutes les démarches du jeune homme. Il ne tarda point à s'apercevoir que le peuple, que l'armée lui échappaient. Après avoir essayé de combattre Octave, même par les armes, il comprit qu'un rapprochement était le parti le plus sûr, et il forma avec lui et *Lépide,* ancien lieutenant de César, le second *triumvirat* (43).

Ce fut dans une île du Réno, près de Bologne, que les triumvirs s'abouchèrent. L'association qu'ils formèrent n'était point un simple pacte conclu entre des particuliers comme le premier triumvirat : ce fut une magistrature nouvelle, connue de tous et qui reçut la sanction officielle du peuple. Cette magistrature absorbait tous les pouvoirs publics. En effet les triumvirs s'at-

tribuaient la puissance consulaire pour cinq ans et se réservaient pour le même temps le droit de disposer de toutes les charges. Leurs décrets auraient force de loi, sans être soumis à l'approbation du sénat ni du peuple. En outre ils se partageaient le monde romain.

Les conditions du triumvirat écrites et jurées furent lues à l'armée, qui désormais, dans les révolutions de l'État, jouera un rôle prépondérant. Puis les triumvirs firent leur entrée dans Rome, graves et silencieux, entourés chacun d'une légion. Le peuple, réuni à la hâte, approuva le triumvirat, et l'usurpation se trouva consommée : au lieu d'un tyran, Rome en avait trois maintenant (27 novembre 43).

Les proscriptions. — Avec le nouveau régime se rouvrit l'ère sanglante des proscriptions. On revit les scènes hideuses des plus mauvais jours de Marius et de Sylla. Les triumvirs n'avaient même point, comme Marius et Sylla, l'excuse de la passion et de la colère; ils proscrivaient froidement, par calcul. Ils se firent, pour cimenter leur alliance, les concessions réciproques les plus monstrueuses, immolant qui un parent, qui un bienfaiteur. Lépide livrait son propre frère; Antoine, son oncle L. César; Octave, un de ses tuteurs, Toranius.

Un des meurtres les plus odieux, parce qu'il frappait un illustre vieillard désormais inoffensif, fut celui de Cicéron, qu'Octave, son protégé, abandonna lâchement à Antoine. Cicéron sut bien mourir. Il essaya d'abord de fuir, puis il se ravisa et tendit courageusement la tête aux assassins. On lui coupa les deux mains, que l'on planta sur la tribune aux harangues; sa tête sanglante, après avoir servi aux jeux cruels de Fulvie, femme d'Antoine, qui avec son mari avait été peu ménagée par ce grand orateur, fut placée sur la même tribune entre les deux mains, et les honnêtes citoyens, qui regardaient en pleurant ces trophées de la tyrannie, purent se dire que la liberté et la justice avaient vécu.

II. — Lutte des triumvirs contre Cassius et Brutus.

Cassius et Brutus en Orient. — Après le *coup des Ides*, Brutus et Cassius s'étaient réfugiés, Brutus en Macédoine, Cassius en Syrie. Les contrées de l'Orient, restées fidèles au souvenir de Pompée, accueillirent avec empressement les meurtriers qui se faisaient passer pour ses vengeurs. En Macédoine, les vaincus de Pharsale accoururent auprès de Brutus, qui se vit bientôt à la tête d'une forte armée. En Syrie, Cassius n'était pas moins heureux : toutes les troupes romaines qui se trouvaient dans le pays passèrent à lui.

Mais ni Brutus ni Cassius ne comprirent bien la situation. Au lieu d'agir avec vigueur et d'accourir en Italie, comme les en pressait Cicéron, ils perdirent un temps précieux à des sièges ou à de petites guerres. Ils n'avaient rien fait encore lorsqu'ils apprirent coup sur coup la réconciliation d'Octave avec Antoine, la formation du triumvirat, la mort de Cicéron et les sanglantes proscriptions.

Les deux batailles de Philippes (42). — Une nuit, disent les contes populaires, c'était à Abydos sur l'Hellespont, Brutus, qui avait rejoint Cassius, veillait dans sa tente. Un spectre d'une figure étrange et terrible lui apparut. « Qui es-tu? demanda sans trembler le général, homme ou dieu? — Je suis ton mauvais génie; tu me reverras dans les plaines de Philippes. » Malgré son intrépidité, Brutus fut troublé de cette vision; mais Cassius, un esprit fort, le rassura; franchissant l'Hellespont, ils pénétrèrent dans la Macédoine par la Thrace et s'avancèrent jusqu'à *Philippes*.

Antoine et Octave y campaient déjà. Octave, malade, surtout d'émotion, paraît-il, avait quitté son camp et son armée. Ses troupes, demeurées sans chef, attaquées par Brutus, furent enfoncées et le camp enlevé. Brutus se croyait vainqueur; mais à l'autre aile Cassius avait été refoulé par Antoine. Réfugié sur une hauteur, il vit des cavaliers qui se précipitaient de son côté. Au moment

d'être atteint, il se fit tuer par un de ses compagnons. Dans son trouble, il avait pris pour des ennemis Brutus et les siens qui volaient à son secours!

Vingt jours après ce fut le tour de Brutus. Quoique victorieux, les césariens étaient menacés de la famine. Antoine cherchait en vain une action définitive : Brutus, devenu sage, s'y refusait. Il s'y décida à la fin, pour arrêter les désertions qui devenaient nombreuses. Octave cette fois prit part à la bataille. L'aile qu'il commandait n'en fut pas moins mise en déroute. Mais Antoine, vainqueur de son côté, tomba sur les troupes victorieuses de Brutus, les enveloppa et les tailla en pièces. Le fantôme qui s'était montré sur l'Hellespont avait reparu triste et muet. Brutus, reconnaissant à ce signe, comme il le disait, sa destinée, se précipita sur son épée. On dit qu'une parole de colère et de blasphème lui serait échappée à l'instant suprême : « Vertu, tu n'es qu'un mot! » Cela pouvait être vrai de la vertu de Brutus, de l'homme qui avait assassiné son bienfaiteur (automne 42).

III. — Les triumvirs et Sextus Pompée.

Antoine et Octave après Philippes. — La dernière armée de la République venait d'être détruite : il restait maintenant à payer aux soldats la victoire. On leur avait fait les plus magnifiques promesses en argent et en terres : or les triumvirs n'avaient ni terres ni argent. Antoine se chargea de ramasser les deux cent mille talents (cent dix millions) nécessaires et partit pour l'Asie. Octave passa en Italie pour y trouver les terres que réclamaient les vétérans. Antoine ne put lever ses cent dix millions sans pressurer d'une façon lamentable les provinces d'Asie, déjà si maltraitées par Sylla et d'autres; et de tout cet argent rien ne rentra dans la caisse de l'armée : car Antoine, homme de plaisirs autant que vaillant général, se plongea avec frénésie dans la vie voluptueuse que lui offraient les cités molles de l'Orient. Ces millions, il les dépensa à la cour de la

jeune, belle, spirituelle reine d'Égypte, Cléopâtre, qu'il avait mandée pour la punir des secours fournis à Cassius, et dont à première vue il subit le joug.

Octave ne souleva pas moins de récriminations quand il voulut déposséder les Italiens pour installer à leur place les vétérans. Alors furent dépouillés de leur modeste patrimoine des hommes restés célèbres dans les lettres : Horace, Virgile, Properce, Tibulle.

Paix de Misène avec Sextus Pompée (39). — Octave, maître de Rome et de l'Italie, se trouvait toujours aux prises avec de grosses difficultés. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était le mécontentement du peuple, qui se trouvait comme affamé dans Rome, et cela grâce à *Sextus Pompée.* Rome en effet ne pouvait se nourrir elle-même : il lui fallait faire venir des convois de blé de la Sicile, de la Sardaigne, etc. Or ces convois étaient interceptés par Sextus Pompée, qui, en dépit de la défaite de Munda, était, depuis la mort de César, à la tête d'une flotte redoutable et dominait sur la mer. Sextus avait hérité de la bravoure et aussi de la vanité de son père, le grand Pompée. Il tenait à Syracuse une cour brillante : un trident à la main, couvert d'un manteau d'azur, couleur des flots, il se faisait appeler fils de Neptune et *dieu des mers.*

Antoine et Octave eurent d'abord la pensée de combattre Sextus Pompée. Mais, forts sur terre, ils l'étaient peu sur mer. Ils préférèrent donc traiter et demandèrent à Sextus une entrevue, qui eut lieu au cap Misène. On y convint que Sextus aurait pour provinces la Sicile, la Corse, la Sardaigne, l'Achaïe, avec une indemnité de dix-sept millions; en retour il s'engageait à approvisionner Rome et à purger les mers des pirates. La réconciliation fut scellée par des fêtes : Pompée le premier traita ses nouveaux amis sur sa flotte, qui était toute sa maison (39). Quand on vit les trois chefs s'embrasser en signe de réconciliation, un immense cri de joie partit à la fois et de la flotte et de l'armée : on se croyait enfin délivré de toutes les guerres. Hélas! il n'en était rien.

Rupture de la paix de Misène. Mort de Sextus (38-35). — Au mépris des conventions jurées, les triumvirs refusèrent de mettre Sextus en possession de l'Achaïe. Il répondit à ce manque de loyauté en réparant ses vaisseaux et en laissant les pirates inonder de nouveau les mers : aussitôt le prix des vivres augmenta de nouveau à Rome (38). Il fallut se battre.

Tout le poids de la guerre retomba sur Octave. Antoine était loin, en Orient, et se souciait médiocrement de lui venir en aide. Octave était un médiocre général, mais il excellait à débaucher les troupes de ses rivaux. Sextus en fit alors la triste expérience. L'affranchi Ménas, sur qui il croyait pouvoir compter, livra à l'ennemi la Corse, la Sardaigne, trois légions et une forte escadre. Octave n'en subit pas moins au début quelques défaites; de plus, deux fois la tempête ruina sa flotte. Mais il ne se décourageait point : « Je saurai bien, disait-il, vaincre en dépit de Neptune. » Et il recomposa une flotte de trois cents voiles, qu'il confia au vaillant Agrippa. La flotte de Pompée comptait le même nombre de vaisseaux. Une rencontre eut lieu le 3 septembre 36, près de *Myles*, qui avait vu la première victoire navale des Romains. Sextus fut battu, s'enfuit avec dix-sept vaisseaux et fit voile pour l'Asie. Un an après, abandonné de tous, de ses proches même, il se rendit dans Milet à un officier d'Antoine qui le fit tuer (35).

Révolte et déposition de Lépide (36). — La vanité de Lépide était blessée du rôle obscur auquel le condamnaient ses deux collègues. Se voyant à la tête de vingt légions, il crut pouvoir parler haut à Octave et voulut ajouter la Sicile à l'Afrique qu'on lui avait cédée comme province. Octave sut, comme toujours, lui débaucher ses troupes, et l'infortuné triumvir fut obligé de venir se jeter aux genoux de son rival, qui se contenta de l'exiler à Circéii, où il vécut encore vingt-trois ans.

IV. — Rupture d'Antoine et d'Octave.

Fin du triumvirat (32). — Lépide déposé, Sextus Pompée mort, Antoine et Octave restaient seuls en présence, maîtres l'un de l'Occident, l'autre de l'Orient; la paix ne pouvait être de longue durée, bien qu'elle eût été scellée par le mariage d'Antoine avec la sœur d'Octave, *Octavie,* jeune femme d'une grande vertu et d'une grande beauté, tendrement aimée de son frère.



Octavie.
Camée appartenant au baron Roger.)

Après avoir échoué dans une expédition mal conduite contre les Parthes, Antoine, non content de se déshonorer par des orgies sans fin à la cour de Cléopâtre, à Alexandrie, ne rougit point de sacrifier à sa passion les intérêts de Rome. La reine convoitait la Cœlé-Syrie, la Phénicie, Chypre, etc., qui étaient autant de provinces romaines. Antoine les lui donna. Il fit un sanglant affront à Octave en répudiant Octavie, qui reçut l'ordre de sortir de sa maison à Rome. La noble femme obéit en pleurant et quitta la maison de son indigne époux, emmenant avec elle pour les élever ses enfants, ceux même qu'il avait eus de sa première femme, Fulvie. Enfin il osa réclamer sa part des dépouilles de Lépide. Pour toute réponse, Octave lui reprocha vivement de prodiguer à Cléopâtre les trésors et les provinces de Rome et de déshonorer la patrie par sa conduite.

Guerre entre les deux triumvirs (32). — C'était une rupture, et Antoine se disposa à combattre. Octave eût été en grand embarras si son rival eût agi avec promptitude comme il semblait d'abord vouloir le faire. Mais il revint bien vite à ses plaisirs, et tout l'été s'écoula

dans de nouvelles fêtes. Quand Octave se vit prêt, il fit déclarer la guerre par le sénat à la reine d'Égypte.

Bataille d'Actium (2 septembre 31). — Au moment de commencer la guerre, Antoine avait cent mille fantassins, douze mille chevaux et une flotte de cinq cents bâtiments de guerre. Les forces d'Octave étaient moins considérables, mais mieux exercées et plus solides. Les deux rivaux se rencontrèrent au promontoire d'Actium. Après de longues heures d'une lutte effroyable, la victoire restait douteuse quand les vaisseaux de Cléopâtre, qui avait voulu assister à la bataille, déployant leurs voiles, s'ouvrirent un passage à travers les combattants et cinglèrent vers le Péloponèse. A la vue de la reine qui fuyait, Antoine vira de bord et courut sur ses traces. Il monta sur son vaisseau, puis, sans voir la reine et sans en être vu, il alla s'asseoir seul à la proue, en silence, se tenant la tête entre les mains. Il passa trois jours dans la même attitude, soit colère, soit honte et remords.

Mort d'Antoine et de Cléopâtre (août 30). — Après divers projets, Antoine avait fini par gagner Alexandrie, où il fonda avec Cléopâtre la société des *Inséparables dans la mort*, qui devaient passer leurs jours dans la bonne chère et mourir ensemble. Ils regrettaient cependant la vie, et l'un et l'autre cherchèrent à gagner Octave : il demeura inflexible. Bientôt il fut devant Péluse, dont Cléopâtre lui fit ouvrir les portes.

Alors Antoine parut se réveiller. Il mit en fuite l'ennemi dans un brillant combat de cavalerie et montra qu'il pouvait soutenir la lutte encore. Mais Cléopâtre, pour se sauver, le trahissait. Enfermée dans une haute tour, avec ses trésors, elle lui fit dire qu'elle s'était donné la mort. Il se frappa aussitôt de son épée. Cléopâtre essaya une dernière fois de fléchir son vainqueur. Voyant qu'elle n'y réussissait point, elle se fit piquer par un aspic, serpent dont la morsure est mortelle. Ces deux morts, dignes de deux tristes vies, laissaient Octave sans adversaire : l'Empire était fondé.

RÉSUMÉ

Après leur crime, comme effrayés du silence de Rome, les conjurés se réfugient au Capitole. Antoine, lieutenant de César, profite des funérailles pour ameuter la foule. Brutus et Cassius se sauvent dans leurs provinces.

Octave, fils adoptif de César, vient à Rome réclamer l'héritage de son père. Antoine refuse de rendre ce qu'il en a pris. Octave n'en acquitte pas moins les legs de son oncle et gagne ainsi le peuple et l'armée. Antoine essaye de le combattre, puis se réconcilie avec lui, et ils forment avec Lépide le deuxième triumvirat (43). Les proscriptions recommencent. Une des victimes les plus illustres est Cicéron.

Antoine et Octave s'unissent pour combattre Brutus et Cassius. Cassius se tue dans une première bataille de *Philippes,* Brutus dans une seconde (42). Les vainqueurs distribuent de l'argent et des terres à leurs troupes.

Reste un ennemi redoutable, Sextus Pompée, qui, établi à Syracuse et maître de la mer, affame Rome. Antoine et Octave font avec lui la paix de *Misène* (39). Mais elle n'est point exécutée, et Sextus recommence à affamer l'Italie (38). Octave, d'abord vaincu, le fait ensuite battre par Agrippa à *Myles* (36). Pompée est tué en 35.

La déposition de Lépide révolté (36) et la mort de Sextus laisse en face Octave et Antoine. Une expédition mal conduite et désastreuse d'Antoine contre les Parthes (35-34), sa funeste passion pour la reine d'Égypte, Cléopâtre, à qui il sacrifie des provinces romaines, enfin le renvoi de sa femme, la noble Octavie, sœur d'Octave, amène la rupture entre les deux triumvirs (32). Une seule bataille, celle d'*Actium* (2 sept. 31), suffit à ruiner les affaires d'Antoine, qui se tue à Alexandrie (30). L'Empire est fondé.

CHAPITRE VIII[1]

LES LETTRES ET LES ARTS A ROME

SOMMAIRE

I. LES LETTRES. — Stérilité de l'esprit romain dans les cinq premiers siècles. — Les lettres avant le siècle d'Auguste (250-80). — Les lettres au siècle d'Auguste (80 avant J.-C. à 30 après J.-C.).
II. LES ARTS. — Architecture. — Œuvres remarquables. — Nouveau style.

I. — Les lettres.

Jusqu'à l'année 250 environ, soit pendant près de cinq cents ans, les Romains demeurèrent étrangers à la culture des lettres. Au commencement des guerres puniques, leur bagage littéraire était plus que léger : il se composait de quelques chansons grossières et fort libres que les vendangeurs faisaient entendre au temps de la récolte ; d'hymnes informes, criés dans les processions rustiques ou dans les danses sacrées; enfin de farces licencieuses. Rome n'eut une littérature que le jour où elle se mit à l'école de la Grèce, qu'elle copia souvent, qu'elle imita toujours, qu'elle égala rarement et qu'elle ne surpassa jamais.

1° Les lettres avant le siècle d'Auguste (250-80). — Pour la poésie, nous avons Livius Andronicus, Névius, Ennius, Plaute, Térence. Pour la prose, Scipion l'Africain, Caton, Scipion Émilien, les Gracques, Crassus et Antoine.

Livius Andronicus ne fut guère qu'un traducteur; mais il eut le mérite d'organiser un vrai théâtre chez les Romains. *Névius*, outre des tragédies et des comédies, fit une épopée dans laquelle il chanta la première guerre punique. *Ennius*, l'ami de Scipion l'Africain et de

[1] A lire seulement.

Caton, écrivit une épopée où il donna l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la troisième guerre punique. *Plaute*, le prince de la comédie latine, eut les qualités du vrai poète comique : un esprit fin et observateur, de la verve, de la force, de la concision; et il a fourni plus d'un trait heureux à notre Molière. *Térence*, qui suivit Plaute, malgré son habile peinture des passions, son choix exquis des termes, réussit moins à captiver les foules. — La comédie a laissé quelques chefs-d'œuvre chez les Romains; la tragédie, aucun.



Térence.
(Médaille du musée de Gotha.)

La prose avant le siècle d'Auguste se résume presque entière dans l'*éloquence*. Il y eut de l'*éloquence* à Rome dès les premiers siècles de la République, mais il n'y eut de *vrais orateurs* que le jour où on étudia les Grecs. Les grands noms de Scipion l'Africain, de Caton, de Scipion Émilien, de son ami Lélius, des Gracques, de Crassus et de son ami Marc-Antoine, ne sont guère pour nous, à part celui de Caton, le plus remarquable peut-être de tous pour sa parole rude, mordante, passionnée, que des noms, et nous connaissons ces orateurs seulement par les harangues ou les discours que mettent dans leur bouche soit Tite-Live, soit Cicéron.

2° **Les lettres au siècle d'Auguste** (80 avant J.-C. à 30 après J.-C.). — La poésie au siècle d'Auguste se résume dans quelques noms : Lucrèce, Catulle, Properce, Tibulle, Ovide, Virgile et Horace. Les plus illustres furent Lucrèce, Virgile et Horace.

Lucrèce, dans son poème *sur la Nature*, eut la verve, l'enthousiasme, la sensibilité; sa poésie est étincelante, bien que le vers soit rude et souvent incorrect. Malheureusement il y développe une philosophie absurde,

et il a consacré son talent, qui est immense, à établir la thèse du matérialisme avec toutes ses sottises et toutes ses contradictions.

Virgile, qu'on a surnommé le *cygne de Mantoue,* est celui de tous les écrivains latins qui eut l'âme la plus belle, la plus sensible, la plus poétique. Ses *Géorgiques* renferment un magnifique éloge de l'agriculture dans un style admirable; son épopée, l'*Énéide,* bien qu'elle reste au-dessous de son modèle, l'*Iliade* d'Homère, n'en est pas moins un monument impérissable élevé à la gloire de Rome.

On ne peut séparer de Virgile *Horace,* qui appelle délicieusement son ami *la moitié de son âme* (*dimidium animæ meæ*). Il y a peu de ressemblance cependant entre Virgile et Horace. L'un est une âme vertueuse, qui croit à la vertu et éprouve le besoin d'y croire; l'autre est un sceptique dont toute la philosophie consiste à profiter le plus joyeusement et le plus décemment possible des bienfaits de la vie. Son talent poétique est, du reste, d'une souplesse, d'une variété étonnantes. Il chantera aussi bien dans ses *odes* les grandeurs de Rome sur le ton de Pindare, qu'il célébrera ses plaisirs avec la lyre d'Alcée ou d'Anacréon; il raillera finement les travers de ses concitoyens dans ses *satires;* et dans ses *épîtres,* sous une forme dénuée de toute prétention, charmante, il donnera les conseils littéraires les plus sûrs.

La *prose* nous offre des noms aussi célèbres que la poésie au siècle d'Auguste. Mais tous, *César,* grand orateur, qui fut de plus *historien* (dans ses *Commentaires,* il raconte la conquête de la Gaule qu'il a faite lui-même); *Salluste,* auteur de la *Guerre de Jugurtha* et de la *Conjuration de Catilina; Tite-Live,* qui, dans sa grande histoire de Rome, manqua trop souvent de critique, mais déploya des richesses éblouissantes de style; tous ces écrivains s'inclinent devant le grand orateur *Tullius Cicéron.*

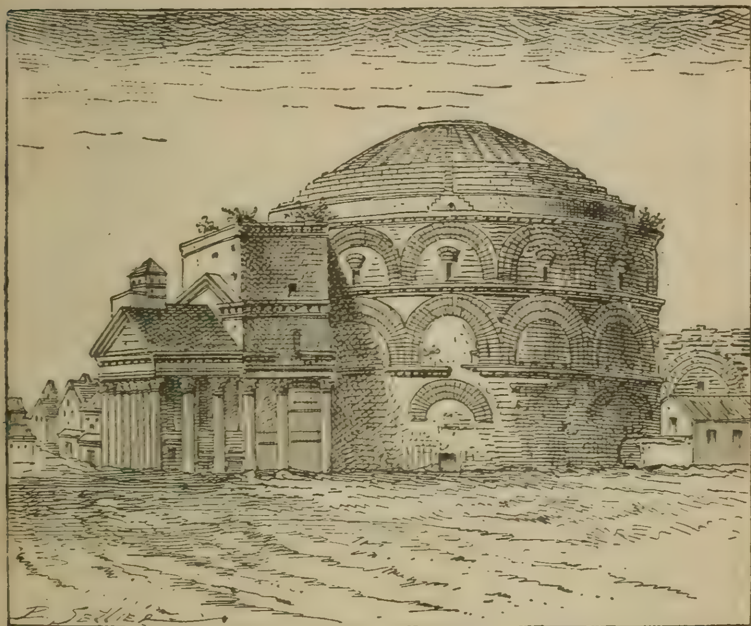
II. — Les arts.

Des trois grands arts : *sculpture, peinture, architecture,* les Romains n'ont cultivé que le dernier. Pour orner leurs palais ou leurs villas, ils se contentaient de dépouiller les nations vaincues de leurs statues et de leurs tableaux, ou bien ils avaient recours aux artistes grecs qui affluaient à Rome; mais ils ne daignèrent jamais eux-mêmes manier le ciseau ou le pinceau : on ne pourrait citer un seul sculpteur ou peintre romain de quelque renom. L'architecture allait mieux à leur génie, et dans ce genre ils ont laissé des monuments fort remarquables.

Dans ces monuments on retrouve quelque chose de l'indestructible solidité qu'ils croyaient promise par les oracles à leur empire; on y retrouve aussi leurs tendances utilitaires et pratiques. Sans doute ils ne négligeront point les temples; ils élèveront aussi de beaux arcs de triomphe et de gracieuses colonnes votives; mais ils s'attacheront de préférence aux constructions réclamées par leurs affaires ou leurs plaisirs. Ce seront de vastes *portiques,* où le peuple pourra se promener et dormir à couvert du soleil et de la pluie; des cirques immenses pour les courses; des *amphithéâtres* pour les combats de bêtes et de gladiateurs, comme le *Colisée,* bâti par Vespasien, et dont il reste de magnifiques ruines; des théâtres, comme le théâtre de Pompée, et celui de Marcellus, bâti par Auguste; des *thermes* surtout, pour les bains, dont les Romains étaient si friands; des *égouts,* des *aqueducs* majestueux que l'on peut encore aujourd'hui admirer dans la campagne romaine; des *basiliques* pour les tribunaux et les marchés, édifices à la fois imposants et commodes, que le christianisme n'aura aucune peine à transformer en églises; enfin des *routes militaires,* qui porteront jusqu'aux extrémités du monde les ordres et les troupes de l'empereur, et feront affluer à Rome les richesses de toutes les nations.

Les Romains avaient trouvé par eux-mêmes le *cintre*

et la *voûte;* en combinant ces deux éléments avec la ligne droite de l'architecture grecque, ils en formèrent un style nouveau, remarquable surtout par sa majesté. Ce style devait donner naissance en Occident au style *roman* d'abord (plein cintre), puis au style *gothique*



Le Panthéon d'Agrippa.

(D'après du Pérac, en 1575. — Bibliothèque nationale.)

(ogive), et en Orient au style *byzantin* et *arabe,* dont le caractère distinctif est la coupole. Une des plus heureuses applications de la théorie romaine fut le *Panthéon* élevé par Agrippa, et qui est simplement une immense coupole, la plus vaste qui existe, imitant la calotte de l'univers et reposant presque directement sur le sol. Cette coupole, un peu massive et lourde au dehors, présente à l'intérieur un effet saisissant.

CHAPITRE IX

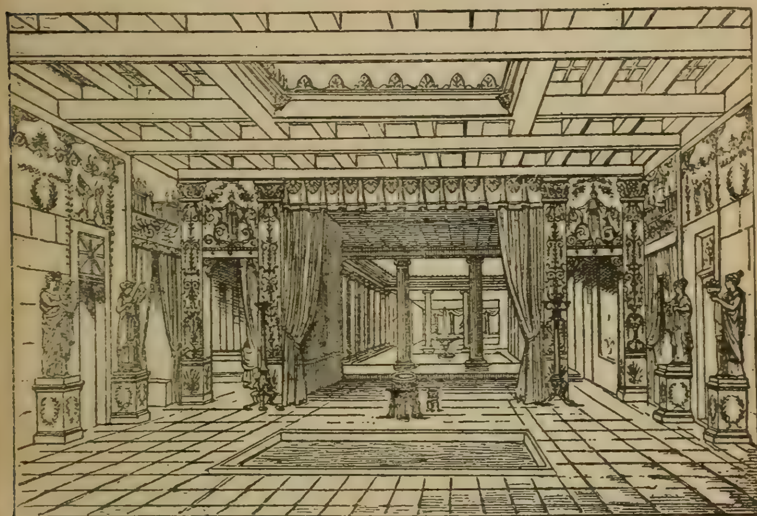
MAISONS, COSTUMES, MŒURS

I. Maisons. — Les maisons à Rome différaient naturellement de richesse et d'étendue suivant la fortune du propriétaire. Mais elles se rattachaient toutes à un type uniforme qui comprenait deux pièces principales : en avant l'*atrium*, en arrière le *péristyle*, reliées entre elles par un grand couloir carré servant de passage.

L'*atrium* était primitivement toute la maison romaine. A l'origine cette maison était d'une extrême simplicité : quatre parois grossières en bois, un toit pointu couvert de chaume, avec une ouverture dans le milieu pour laisser échapper la fumée au dehors, une autre ouverture dans le plancher pour recevoir les eaux en cas de pluie. Il est probable que l'on ménageait tout autour quelques réduits qui servaient de chambres de repos; mais ces chambres se distinguaient à peine de l'atrium, qui demeurait la pièce capitale de la maison. C'était là que se réunissait la famille; là que tous, père, mère, enfants, esclaves, prenaient leurs repas à la même table, devant le foyer sacré, en présence des images des ancêtres; là aussi les femmes filaient et travaillaient la laine. Peu à peu l'atrium se transforma en une sorte de vestibule décoré avec magnificence, souvent entouré de colonnes, et qui ne servit guère plus que pour recevoir les visiteurs.

Le *péristyle*, ainsi que l'indique son nom, était une cour, plus souvent un jardin entouré de colonnes formant un portique, sous lequel s'ouvraient les appartements privés du propriétaire et de sa famille. Il formait comme le sanctuaire de la vie domestique, où n'avaient accès que les parents et les amis intimes. Le jardin planté d'arbres, les fontaines qui coulaient au milieu en faisaient un séjour frais et agréable.

Les Romains, en gens pratiques, cherchaient avant tout à faire de leurs demeures un abri sûr et commode, et se souciaient peu qu'elles attirassent les regards. Aussi leur extérieur était-il fort modeste : de simples murs blanchis percés de quelques ouvertures, portes et fenêtres indispensables. Mais à l'intérieur la décoration était très soignée. Même dans les habitations les plus pauvres, on trouvait des peintures aux couleurs vives;



Intérieur d'une maison romaine : En avant, l'atrium; au fond, le péristyle. (Restauration de la maison de Pansa, à Pompéi.)

et dans les maisons aisées, ces peintures devenaient des fresques éclatantes.

Si la décoration intérieure était riche, le mobilier fut toujours assez simple; il se réduisait en général au strict nécessaire, et ne ressemblait en rien au mobilier confortable et luxueux des grandes maisons de nos jours.

La maison que nous venons de décrire n'était que celle du riche, ou bien encore celle du pauvre dans les petites localités. A Rome, la foule des négociants, des artisans, des propriétaires de condition modeste, s'entassait dans de grandes maisons à plusieurs étages, assez semblables à nos maisons modernes de rapport et non

moins élevées, si bien que les étrangers étaient effrayés de leur hauteur.

II. **Costume.** — Le costume chez les Romains se composait essentiellement de la *tunique* et de la *toge*. La tunique était une espèce de chemise en laine blanche, serrée autour des reins par une ceinture, et qui descendait jusqu'aux genoux. La tunique des sénateurs était ornée sur le devant d'une large bande rouge, celle des chevaliers d'une bande plus étroite. C'était le vêtement que l'on portait dans l'intérieur de la maison, et souvent même dehors les citoyens pauvres n'en portaient pas d'autres ; seulement en cas de froid ou de pluie, ils mettaient par-dessus un manteau sans manches, presque toujours fait d'un drap épais de couleur sombre ou de cuir.



Romain en toge.
(Galerie de Florence.)

La *toge* était une grande pièce de laine blanche dont on s'enveloppait tout le corps. C'était tout un art que de savoir se draper dans sa toge et de ne lui faire faire que des plis gracieux. La toge était le vêtement du *citoyen;* il était interdit aux esclaves et aux étrangers de la porter. Les jeunes gens jusqu'à l'âge de dix-sept ans avaient la toge dite *prétexte,* ornée de bandes de pourpre. A dix-sept ans on les revêtait solennellement de la toge blanche ou *virile,* et ils étaient dès lors considérés comme des citoyens.

La toge était le vêtement de la ville, de la paix ; pour

la guerre, le soldat prenait un vêtement court plus commode, le sayon, large casaque de drap, empruntée aux Gaulois. Les généraux avaient un manteau de guerre de même forme, mais rouge.

Les dames romaines remplaçaient la toge par la *stola*, longue robe descendant jusqu'aux pieds, retenue par une double ceinture. Pour sortir, elles mettaient de plus un manteau de laine blanche qui se drapait à peu près comme la toge.



Matrone.
(Bas-relief romain. — Musée du Louvre.)

Les Romains allaient nu-tête; le *pileus*, ou bonnet national en feutre, était laissé aux esclaves et aux artisans. En voyage et au théâtre, on se couvrait de chapeaux à larges bords, dont le modèle fut emprunté aux Grecs. Les femmes ne pouvaient sortir qu'avec un voile, sauf aux funérailles.

La chaussure variait suivant la condition des personnes. Les consuls, les censeurs, les préteurs, les édiles curules portaient des espèces de mules rouges, et ils gardaient ce privilège même après être sortis de charge. Les sénateurs avaient des bottines rouges ornées d'un croissant d'argent sur le cou-de-pied. Les simples citoyens avaient des souliers noirs semblables aux nôtres. Les pauvres et les esclaves se contentaient de sabots. Dans l'intérieur des maisons on mettait des sandales, qu'un esclave enlevait quand on prenait son repas.

Les hommes portaient d'ordinaire au doigt un anneau servant de cachet; à l'origine il était de fer. L'anneau de fer fut assez promptement remplacé par l'anneau d'or, mais alors il fut réservé aux sénateurs et aux chevaliers. Toutefois, sous l'Empire, on portera des anneaux de toutes sortes, et tout le monde pourra imiter

sur ce point les chevaliers et les sénateurs. Outre les anneaux, les dames avaient des colliers, des bracelets, des pendants d'oreille, des broches, tout un attirail de bijoux souvent ridicule et ruineux. Les jeunes gens portaient au cou une boule d'or; cette boule d'or était remplacée par une boule en cuir pour les enfants des affranchis et des pauvres.

Longtemps les Romains portèrent la barbe et les cheveux longs. Scipion l'Africain donna le premier l'exemple de se raser. Dès lors, jusqu'à l'avènement de l'empereur Adrien, la mode fut de se raser tous les jours et de porter les cheveux courts; les philosophes seuls protestèrent, ainsi que quelques poètes et les gens en deuil. Adrien, pour dissimuler quelques cicatrices qu'il avait au visage, cessa de se raser, et aussitôt tous les courtisans et autres reprirent leur barbe.

III. **Les mœurs.** — Nous avons présenté plus haut, au commencement des guerres civiles, un tableau bien attristant des mœurs romaines. Ce tableau n'a fait que s'assombrir, et à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à la fin de la République, la société romaine semble à la veille de tomber en décomposition. Le patriotisme est mort, la vertu n'est plus qu'un vain mot, ses seuls représentants sont Brutus, Cassius, Caton d'Utique et quelques autres qui se sont réfugiés dans la doctrine orgueilleuse et désespérante du stoïcisme. Les classes inférieures, dégradées par une pauvreté fainéante et désœuvrée, ne demandent plus que deux choses : du *pain* et des *jeux*. Les classes supérieures n'ont pas des aspirations plus élevées; elles se consolent du pouvoir et même de la liberté, dont elles ne sont plus dignes, en se précipitant dans les divertissements, et parmi ces divertissements, un des principaux, c'est la table.

A Rome comme en Grèce, au jour de la décadence, si les dieux sont tombés, ils ne sont pas tous tombés, et un reste, qui règne en maître, *Bacchus*. Le temps est loin où riches et pauvres se contentaient d'une soupe et de quelques légumes. Ils sont bien rares ceux qui comme Horace aiment encore entre amis à savourer les légumes

de leur jardin, parfumés de lard rance, à la condition pourtant de les relever par un vin généreux. Aux gourmands du jour il faut des mets extraordinaires, extravagants, recommandables le plus souvent, non par leur saveur, mais uniquement par leur rareté et leur cherté. Il faut que sur leur table le faisan du Caucase apparaisse accompagné de l'esturgeon du Pô, ou du sanglier de l'Ombrie, que la datte de Syrie s'y rencontre avec la prune d'Égypte, ou la pomme de Tibur et la poire de Pompéi. Préludant aux dépenses insensées de Cléopâtre recevant Antoine, la femme de Crassus servira à ses convives, dissoutes dans du vinaigre, les perles que son mari a volées à l'Orient. On passera, dans des festins et des débauches de vin, des moitiés de jours et des nuits entières. Puis, quand on aura mangé ou bu sa fortune, le suicide terminera cette série d'orgies. Ainsi, un certain Apicius se faisant remettre ses comptes, et trouvant que sa fortune avait baissé de dix-neuf millions à deux, se tua pour ne pas mourir de faim.

La société romaine mourait de corruption parce qu'elle mourait d'irréligion, d'athéisme. En plein sénat, César le *grand pontife*, dans la mémorable discussion sur la peine méritée par les complices de Catilina, n'avait-il pas affirmé la doctrine du néant après la mort? Et l'affirmation de ce singulier grand pontife n'avait trouvé aucun contradicteur. Octave aura beau relever les temples, il ne ramènera pas dans les cœurs les croyances, d'autant plus qu'il ne les a pas lui-même. Bien plus, au moment où il veut ressusciter le culte des dieux, il fait aux dieux un suprême outrage, en permettant que le sénat, dans un accès de flatterie sacrilège, l'appelle *Auguste*, nom réservé aux *dieux seuls*. Par toutes ses réformes, Auguste réussira à faire tenir debout le cadavre romain encore quatre cents ans; mais quatre cents ans pour les nations, c'est peu. Et encore, pendant ces quatre siècles, que d'horreurs n'aurons-nous pas à enregistrer! Il est grand temps que vienne Celui qui doit rétablir l'ordre et la paix, rendre l'homme à lui-même et à sa dignité d'homme. Heureusement il est là,

et Auguste ne mourra point sans que *Jésus* de Bethléem ne soit né.

CHAPITRE X

JÉSUS-CHRIST ET LE CHRISTIANISME
(AN 30 DU RÈGNE D'AUGUSTE)

SOMMAIRE

Naissance de Jésus-Christ. — Sa mission. — Sa mort. — Prédication de l'Évangile. — La vraie cause des persécutions.

A côté du monde romain, qui tremble sur ses bases, s'élève un nouveau monde qui a des destinées immortelles, le monde chrétien. Son fondateur n'est pas autre que le Fils de Dieu lui-même, fait homme par amour pour nous, *Jésus-Christ*. Pour établir son empire qui devait régénérer et sauver la société, Jésus-Christ a choisi la voie de la pauvreté et de l'humiliation. Il a vécu dans une province méprisée, la *Galilée*, dans une ville plus méprisée encore, *Nazareth*. Il a voulu être le fils d'une pauvre femme du peuple, mariée à un charpentier. Lui-même a exercé le métier de charpentier jusqu'à l'âge de trente ans, inconnu et ignoré de tous.

Puis cet ouvrier, qui n'a jamais appris les lettres, qui n'a reçu d'autre instruction que celle que reçoivent tous les Juifs dans leur réunion de chaque semaine à la synagogue, s'est mis à parcourir son pays pour annoncer une doctrine nouvelle. Les foules se sentent invinciblement attirées par sa parole douce et persuasive, par l'air indéfinissable de bonté et de majesté que respirent tous ses traits. Des milliers d'hommes lui font sans cesse cortège et le suivent jusque dans les solitudes, oubliant auprès de lui et de boire et de manger. Jésus ne se contente point d'enseigner : il console les affligés, il chasse les démons, il guérit les malades, il apaise les tempêtes, il ressuscite les morts. Il s'est dit le *Fils de Dieu, Dieu lui-même*, et dans sa bouche cette parole, qui dans toute autre bouche aurait paru odieusement insensée, n'a

point paru aux foules un blasphème, car la foule avec son gros bon sens a compris qu'un Dieu seul peut parler et agir comme le fait Jésus.

Jésus prêche ainsi et fait le bien autour de lui pendant trois ans; mais il s'est attiré l'inimitié des grands de sa nation, des pharisiens et des princes des prêtres dont il a révélé les vices et flétri l'orgueil. Par là il s'est fait des ennemis irréconciliables, car l'orgueil froissé ne pardonne jamais. Poursuivi par la haine indomptable de ces hommes, abandonné de la foule, qui tout à l'heure l'acclamait, lâchement sacrifié par son juge, Ponce Pilate, qui reconnaît son innocence, il subit la peine des esclaves, il expire sur la croix, délaissé de tous, sauf de sa mère et de Jean, son disciple bien-aimé. Son œuvre semble perdue et ses ennemis triomphent.



Médaille dite du *Campo dei Fiori*, représentant le Christ; trouvée à Rome en 1897 par M. Boyer d'Agen. Reproduction de MM. Falize, orfèvres à Paris. (Cette médaille remonterait aux premiers siècles de l'ère chrétienne.)

Tout à coup ses disciples plus intimes, connus sous le nom d'*apôtres*, que l'on croyait dispersés, reparaissent et se mettent à publier hautement sa doctrine. Ils affirment que Jésus n'est resté que trois jours dans le tombeau, qu'il s'est ressuscité lui-même par sa propre puissance, qu'il est vivant et qu'il est Dieu. Et ils prouvent leur dire par des œuvres semblables à celles de leur maître : eux aussi guérissent les malades, chassent les démons, ressuscitent les morts. En vain les pharisiens leur font les plus terribles menaces s'ils ne se taisent; en vain ils les jettent en prison, les font fouetter jusqu'au sang : les apôtres se réjouissent d'avoir eu quelque chose à souffrir pour Jésus, et à peine libres se remettent à prêcher dans les rues, sur les places publiques. La foule accourt, les

traite d'abord d'hommes ivres, les écoute ensuite avec étonnement et curiosité, enfin avec émotion et repentir, et des milliers de personnes embrassent la nouvelle doctrine.

Ceci se passait dans la dix-neuvième année du règne de Tibère. Moins de trente ans après, la nouvelle doctrine avait franchi les mers et trouvé des adeptes dans toutes les parties de l'empire romain. A peine leur divin maître les avait-ils quittés pour remonter au ciel, les apôtres s'étaient dispersés dans le monde entier pour annoncer l'Évangile. Saint Pierre fonda l'Église d'Antioche, où pour la première fois les disciples prirent le nom de *chrétiens;* puis il vint attaquer l'idolâtrie dans le centre même de son empire, à Rome. Saint Jean prêcha dans l'Asie Mineure. Saint Philippe parcourut la haute Asie et revint chercher le martyre dans la Phrygie. Saint André visita les peuplades nomades de la Scythie. Saint Thomas et saint Barthélemy pénétrèrent chez les Parthes et jusque chez les Indiens. Saint Jude évangélisa l'Arabie et la Mésopotamie; saint Matthieu, l'Éthiopie, l'Égypte, l'Abyssinie; saint Simon et saint Barnabé, la Perse. Saint Mathias prêcha dans la Cappadoce et en Colchide; saint Paul partout. Nous avons les lettres qu'il écrivait aux Romains, aux Corinthiens, aux Galates, aux Éphésiens, aux Hébreux, aux habitants de Philippes, aux habitants de Thessalonique, etc.



Saint Pierre et saint Paul.
(Bronze des Catacombes.)

Cette simple énumération indique quelle variété de peuples le christianisme renfermait déjà dans son sein. Il comptait des adhérents parmi les plus grandes familles,

on dit même dans le palais de Néron. A Rome donc et dans tout l'Empire il y avait côte à côte deux sociétés; l'une petite encore, mais qui grandira chaque jour, pratiquant, à l'exemple de son fondateur, toutes les vertus inconnues à l'antiquité : l'humilité, la pureté, le désintéressement, l'amour du sacrifice, l'amour du pauvre, de l'esclave; l'autre cruelle, égoïste, sensuelle, ne rêvant que pouvoir, honneurs, richesses et plaisirs honteux. Il y avait entre ces deux sociétés une antipathie naturelle, l'une étant la *condamnation de l'autre.* Et cette antipathie devait amener forcément de la part de celle qui pour le moment était la plus forte, la guerre, c'est-à-dire la persécution.

Telle est la raison de la lutte engagée par les empereurs contre le christianisme. La lutte inaugurée par Néron, qui faisait servir les chrétiens de torches vivantes à ses orgies, qui envoyait au supplice *Pierre,* le chef visible de la nouvelle religion, et *Paul,* l'apôtre des nations, se continuera pendant près de trois cents ans; on versera le sang de milliers de chrétiens, et il faudra qu'à la fin l'Empire s'avoue vaincu. C'est qu'il est difficile à l'erreur de vaincre la vérité, à l'homme de l'emporter sur Dieu.

RÉSUMÉ

Au monde romain qui s'écroule sous le poids de ses vices, le relèvement est offert par le Fils de Dieu lui-même fait homme, sous le nom de *Jésus-Christ.* L'humilité et la souffrance seules pouvaient régénérer l'homme dégradé. Cette humilité et cette souffrance qu'il vient prêcher au monde, Jésus les a prises pour lui-même, simple ouvrier et passant pour fils d'ouvrier dans une ville méprisée de Galilée. Quand il commence sa vie publique, la sublimité de sa doctrine, l'éclat de ses miracles, la merveilleuse pureté de sa vie lui attirent les foules. Mais l'orgueil blessé lui aliène les savants et les princes des prêtres. Ils le font mourir sur une croix et croient en le tuant tuer sa doctrine. Elle est reprise intrépidement par ses apôtres, et en quelques années le monde entier est évangélisé. Les chrétiens se glissent partout, même à la cour des empereurs. Les empereurs déclareront une guerre acharnée à cette religion nouvelle qui condamne leurs excès et refuse de se courber devant leurs images divinisées par une lâche adulation. Malgré leur puissance, les empereurs seront vaincus.

L'EMPIRE

CHAPITRE I

ORGANISATION DE L'EMPIRE

SOMMAIRE

Pouvoirs de l'empereur. — Gouvernement de la cité, des provinces. — Armée.

Pouvoirs de l'empereur. — « La terre, fatiguée de discordes civiles, accepta Auguste pour maître, et les provinces saluèrent de leurs acclamations la chute d'un gouvernement débile, qui ne savait réprimer ni les magistrats avides ni les nobles insolents. »

Ces paroles de Tacite nous révèlent le secret de la force d'Octave, qui, de l'aveu de tout le monde, n'avait qu'un médiocre génie. Il fut admirablement servi par les circonstances. En outre, à défaut d'autre génie, il eut celui d'attirer insensiblement à lui tout le pouvoir sans violence, en laissant subsister dans son intégrité la constitution républicaine; puis, une fois arrivé, il eut le génie de ne se servir de son autorité que pour le bien de tous.

Ce fut par mille détours et mille finasseries qu'Auguste arriva au but tant caressé, et que, tout en feignant d'être désolé de recevoir tant d'honneurs, il finit par tout prendre pour lui. A force de se faire prier et de se laisser faire, il devint successivement *imperator, tribun du peuple, préfet des mœurs, souverain pontife.* Quand il fut tout cela, il avait entre les mains un pou-

voir absolu; il était un vrai roi, sauf le sceptre et le diadème.

En effet, comme *imperator* (empereur), titre autrefois purement honorifique décerné par les soldats à leur général victorieux, il eut le commandement de toutes les forces militaires de l'Empire, le droit de recevoir les ambassadeurs, de faire la paix ou la guerre, de surveiller et d'administrer toutes les provinces.

Comme *tribun du peuple*, il devenait *sacré* et *inviolable*, et tout attentat dirigé contre sa personne méritait la peine de mort. Il pouvait convoquer le sénat ou le peuple, reviser toutes les sentences des tribunaux, suspendre l'action de toutes les magistratures, le vote de toutes les assemblées, présider, c'est-à-dire diriger à son gré les comices d'élection, et proposer aux suffrages du peuple les lois qu'il croyait utiles au bien public.



Auguste.
(D'après la statue du musée du Louvre.)

Comme *préfet des mœurs* ou *censeur*, il inspectait jusqu'à la vie privée des citoyens, il dressait la liste des chevaliers et des sénateurs. Comme *souverain pontife* enfin, il disposait de la religion et de ses ministres, ce qui lui valait une influence considérable, en dépit de l'incrédulité qui envahissait toutes les classes.

Cependant la forme républicaine demeurait debout : il y avait toujours un sénat, des comices, des consuls, des préteurs, des édiles, des questeurs. Mais tout cela n'était que parade et vaine apparence. Personne ne s'y méprenait, et personne ne songeait à s'en plaindre, parce qu'après tout, dans la servitude on trouvait le repos et

l'ordre, et il y avait trop longtemps que la liberté ne donnait ni l'un ni l'autre.

Gouvernement de la cité. — Ce que voulait Rome, c'était la sécurité et du pain. Le *préfet de la ville* fut chargé de lui donner la sécurité, et le pain lui fut donné par le *préfet de l'alimentation.*

Le *préfet de Rome* commandait la milice urbaine, était chargé de la haute police à Rome et dans toute l'Italie. Il remplaçait l'empereur en cas d'absence.

Le préfet de l'alimentation, chargé des approvisionnements, avait l'inspection des greniers publics et des marchés, la surveillance de toutes les industries qui concouraient à l'alimentation, et jugeait les fraudes ou tranchait les contestations en matière commerciale.

L'Italie tout entière, assimilée depuis la guerre sociale pour tous les droits à la ville de Rome, fut partagée par Auguste en onze circonscriptions. Les cités ou municipes de ces circonscriptions continuèrent à s'administrer elles-mêmes, sous la surveillance, bien entendu, des agents impériaux. A la tête du municipe se trouvent deux magistrats appelés *consuls.* Ils sont assistés de la *curie* ou *sénat,* analogue à nos conseils municipaux.

Gouvernement des provinces. — Le sénat avait offert à Octave le gouvernement de toutes les provinces, alors au nombre de vingt-deux. L'empereur se récria sur ce que la besogne était trop grosse pour lui seul, et voulut que le sénat se chargeât de la moitié. Ce fut à cette occasion que les Pères conscrits, dans l'enthousiasme de leur reconnaissance, le proclamèrent *Auguste* (27). Il y eut donc les provinces *sénatoriales* et les provinces *impériales.* Au surplus, la distinction entre les provinces n'était que pure forme. Elle se réduisait pour le sénat à la maigre satisfaction de nommer les gouverneurs des provinces sénatoriales.

Bienfaisante administration des provinces. — Il résulta de cette disposition que les provinces, qui étaient *exploitées* sous la République, furent *administrées* sous l'Empire. Le gouverneur, qu'il fût nommé par l'empereur ou par le sénat, sentit un œil qui pesa

constamment sur lui, il fut obligé de rendre ses comptes, et de toutes ses sentences on put appeler à plus haut que lui. Les provinces acceptèrent avec joie le nouveau régime, et il est constant que même sous les empereurs les plus abominables elles furent mieux administrées qu'aux meilleurs jours de la République.

Armée permanente. — L'occupation continue par les légions des provinces frontières conduisit Auguste au principe des armées permanentes. Dès lors l'élément civil et l'élément militaire se trouvèrent bien tranchés. Les classes moyennes furent dispensées du service militaire qui les ruinait, et les classes pauvres virent s'ouvrir devant elles, dans le métier des armes, une carrière lucrative. L'institution de l'armée permanente mettait aux mains de l'empereur une arme redoutable; mais cette arme se retournera un jour contre l'Empire : ce seront les légions qui feront et déferont les empereurs, et rempliront tout de désordre et de troubles.

L'armée comprenait la garde impériale ou *garde prétorienne*, affectée à la personne de l'empereur, et commandée par deux *préfets du prétoire;* les légions, recrutées d'abord uniquement parmi les citoyens romains; les corps d'auxiliaires fournis par les provinces et les milices urbaines. Elle montait environ à quatre cent mille hommes. Ce fut avec ce chiffre modeste qu'Auguste assura la paix à un empire immense, vaste comme dix fois la France. Des flottilles furent attachées aux légions du Rhin, du Danube et de l'Euphrate; des flottes mouillèrent à Ravenne, à Fréjus, à Misène, au Pont-Euxin, et la paix régna sur mer comme sur terre.

RÉSUMÉ

Tout en singeant la modestie et le désintéressement, Octave devient successivement *imperator,* tribun du peuple, préfet des mœurs, souverain pontife, c'est-à-dire un véritable empereur. Rome, fatiguée des guerres civiles, accepte volontiers son nouveau maître, qui a soin d'ailleurs de lui faire illusion sur la perte de ses libertés en laissant debout la forme républicaine.

Les hauts fonctionnaires de l'Empire sont le préfet de Rome le préfet de l'alimentation, les deux préfets du prétoire.

Les provinces, divisées en *sénatoriales* et *impériales*, sont gouvernées par des proconsuls, qui relèvent directement de l'empereur et dont l'administration est soumise à un contrôle sérieux. Les provinces frontières ou impériales sont occupées par les légions. L'armée, désormais composée uniquement d'enrôlés volontaires, compte environ quatre cent mille hommes. Elle est permanente.

CHAPITRE II

RÈGNE D'AUGUSTE (30 AVANT J.-C. — 14 APRÈS J.-C.)

SOMMAIRE

I. AFFAIRES INTÉRIEURES. — Rome. — L'Italie. — Les provinces.
II. AFFAIRES EXTÉRIEURES OU GUERRES. — Guerres sur le Danube (13 avant J.-C. à 9 après J.-C.). — Guerres sur le Rhin (11 avant J.-C. à 9 après J.-C.). — Naissance de Jésus-Christ. — Désastre de Varus (9 après J.-C.). — Dernières années d'Auguste. — Sa mort (14). — Son œuvre.

Le règne d'Auguste se résume dans une longue paix : si le bruit des armes se fit parfois entendre sur les frontières de l'Empire, il expira sur ces frontières mêmes, et ni à Rome, ni en Italie, ni dans les provinces l'ordre ne fut troublé. Nous verrons d'abord les affaires *intérieures*, puis les affaires *extérieures*.

I. — Affaires intérieures.

Rome et l'Italie. — Pour maintenir la paix à l'intérieur et prévenir les séditions, Auguste donna au peuple ce qu'il souhaitait maintenant avant tout, du *pain* et des *jeux*.

Les distributions gratuites de blé étaient un legs de la République : Auguste ne pouvait songer à le répudier. Non seulement il continua ces distributions aux indigents, mais encore il veilla à ce que tous les citoyens eussent toujours le pain à bon marché.

Au pain il ajouta les jeux. Il nous apprend lui-même,

dans son testament, qu'il avait fait sous son règne combattre dix mille gladiateurs et trois mille cinq cents bêtes fauves. En une seule journée, deux cent soixante lions furent égorgés. L'empereur affectait de prendre le plus grand intérêt aux réjouissances de la foule; il y assistait lui-même des journées entières, et quand il ne pouvait venir, le maître du monde se faisait excuser.

Ce n'était pas qu'au fond Auguste n'eût de la répugnance à nourrir ce peuple fainéant et à occuper ses loisirs par des fêtes. Il aurait bien voulu l'envoyer aux ateliers ou aux champs. Mais comment faire? Ils étaient trois cent mille qui tendaient la main. Du moins, il réduisit ce chiffre à deux cent mille et força les autres à demander leur subsistance soit à l'industrie, soit à l'agriculture. Le *relèvement de l'agriculture* fut une de ses constantes préoccupations.

Travaux d'art. — Auguste se plut à flatter la vanité nationale par les embellissements qu'il donna à Rome. Il fut habilement secondé par son gendre Agrippa, qui, pendant l'année où il fut édile, éleva un nombre prodigieux de beaux édifices, dont le plus célèbre fut le Panthéon. Auguste ne montrait pas moins d'activité que son gendre. A l'exemple de l'empereur, plusieurs personnages élevèrent de somptueux palais, construisirent des galeries, créèrent des promenades, des jardins pour le public. Auguste pouvait se vanter d'avoir trouvé Rome de briques et de la laisser de marbre.

Le zèle qu'il montrait pour les beaux-arts, l'empereur le montrait aussi pour les lettres. Il combla de bienfaits et honora de son intimité des hommes que rendait seul recommandables leur génie poétique, comme Horace et Virgile. Son conseiller et ami, *Mécène*, est resté comme le type du protecteur généreux et éclairé des gens de lettres.

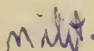
C'était bien d'embellir la cité et de tourner la société romaine vers les nobles jouissances de l'esprit; il y avait une tâche plus digne encore, je veux dire la *réforme des mœurs*. Ici la tâche était plus difficile, et Auguste ne parvint, à force de règlements, qu'à ramener dans

cette société corrompue un peu de retenue et de dignité extérieure.

Les provinces. — Auguste fut plein de sollicitude pour la bonne administration des provinces. Il passa onze ans à les parcourir, et il les visita en entier, sauf l'Afrique et la Sardaigne, frappant sans pitié les mauvais gouverneurs. Pour mieux assouplir les peuples conquis au joug, de nouvelles divisions furent créées, de nouvelles villes, de nouvelles capitales furent fondées C'est ainsi que la Gaule reçut une nouvelle capitale, destinée à une grande célébrité, *Lyon*, fondée en 42 par Numatius Plancus, et si heureusement située au confluent de deux fleuves.

Pour tenir plus sûrement en respect les provinces, l'empereur les couvrit de magnifiques routes militaires. En Gaule, des portes de Lyon Agrippa fit partir quatre grandes voies, vers l'Océan, vers la Manche, vers le Rhin, vers la Méditerranée. Il en fut de même ailleurs. Puis, sur ces routes, par une innovation remarquable, il plaça à de faibles distances, d'abord des courriers agiles pour porter les lettres, puis des voitures pour les voyageurs : les *postes* étaient créées.

Enfin, voulant répartir les impôts avec toute l'équité possible, Auguste fit dresser un cadastre des terres de l'Empire. Cette activité de l'empereur témoigne de l'intérêt qu'il portait aux peuples, et il ne faut plus s'étonner des bruyantes acclamations qui retentissaient partout sur son passage.



II. — Guerres d'Auguste.

Guerres sur le Danube (13 avant J.-C., 9 après J.-C.). — Malgré ses intentions pacifiques, Auguste fut bien obligé de faire la guerre quand les frontières de l'Empire furent menacées. La *Rhétie*, aujourd'hui Tyrol, amas formidable de montagnes qui s'élèvent comme une immense forteresse au nord de l'Italie septentrionale, était occupée par des peuplades sauvages, pauvres et vivant de pillage. Leurs incursions désolaient les riches plaines de l'Italie septentrionale. L'empereur chargea

les deux fils de sa femme Livie, *Tibère* et *Drusus*, de dompter les *Rhétiens*. En quelques mois les Alpes furent conquises. Auguste les couvrit aussitôt de routes et de forts, et jeta au delà des montagnes, à deux pas du Danube, la grande colonie d'Augsbourg.

Menacés dans leur indépendance, les Barbares qui occupaient les rives du Danube prirent les armes; en un moment tout fut en feu depuis les Alpes jusqu'au Pont-Euxin. Les plus ardents à la guerre étaient les *Pannoniens* (Hongrie actuelle): Tibère marcha contre eux, dévasta leur pays, désarma les populations et vendit les plus braves (12 avant J.-C.). L'année suivante ce peuple indomptable avait retrouvé des armes et des soldats. Il ne fut soumis qu'en l'an 9 de l'ère chrétienne, après trois campagnes et d'horribles ravages.



Livie, femme d'Auguste.
Bronze du musée du Louvre.

Guerres sur le Rhin (11 avant J.-C., 9 après J.-C.). — La guerre ne fut pas moins mouvementée sur les bords du Rhin, où l'on avait à combattre les *Germains*. Drusus, qui en fut chargé, y mourut à la peine (13-9 av. J.-C.), et Auguste se vit obligé de payer de sa personne. Parti avec Tibère (en l'an 8 av. J.-C.), il vainquit la tribu des Sicambres, les futurs *Francs* de Clovis, et en transporta quarante mille dans la Gaule. Les autres peuplades se soumirent, de sorte que la Germanie parut domptée : Auguste ferma le temple de Janus pour la troisième fois; les portes ne s'en ouvrirent point pendant douze ans.

Ce fut pendant le silence de cette paix de douze ans que naquit Jésus-Christ.

Désastre de Varus (9 après J.-C.). — Pour former aux mœurs romaines les Germains, Auguste envoya au delà du Rhin *Varus,* homme dur, qui ne crut pas qu'il y eût aucun ménagement à garder. Un soulèvement se prépara sous la direction du jeune chef des Chérusques, *Hermann* ou *Arminius.* Égarée par des traîtres au milieu d'humides et impénétrables forêts l'armée tout entière, soit environ cinquante mille hommes, succomba avec son général. Les tribuns et les centurions furent immolés aux dieux de la Germanie; les légistes qui avaient assisté Varus dans ses fonctions de juge eurent la langue arrachée et la bouche cousue. Cet épouvantable drame s'était passé dans la forêt de *Teutberg* (sur le bas Weser, 9 après J.-C.) Les Germains se levaient menaçants sur le Rhin pour dire à la puissance romaine : Tu n'iras pas plus loin.

Dernières années d'Auguste. Sa mort (14 après J.-C.). — L'empereur ne survécut que cinq ans au désastre de Varus. Il voyageait en Campanie, quand il tomba malade; il s'arrêta à Nole et y mourut, à l'âge de soixante-seize ans. Son corps, rapporté à Rome, fut enseveli en grande pompe dans le splendide mausolée qu'il s'était bâti lui-même, et on fit de lui un dieu. Tous les Césars, sauf les plus hideux, dès qu'ils seront morts, deviendront dieux.

Œuvre d'Auguste. — Ce n'était certes point un prince vulgaire que celui qui réussit à ramener l'ordre si profondément troublé et à le faire régner quarante-quatre ans. Malheureusement son œuvre n'était point durable : la constitution de l'Empire, telle qu'il la laissait, en somme ne reposait que sur le bon vouloir, sur le caprice de l'empereur, c'est-à-dire sur le *despotisme.* Ce n'est point là un gouvernement, et le despotisme tuera l'Empire.

RÉSUMÉ

A l'intérieur, Auguste prévient les désordres par une administration vigilante, et en donnant au peuple du pain et des jeux. Il embellit Rome, protège les lettres, cherche, mais sans grand succès, à relever le goût de l'agriculture et les mœurs. Le gouvernement des provinces, habile et bienfaisant, est favorisé par l'ouverture de belles routes et par l'établissement des postes impériales.

Pacifique par tempérament, Auguste est cependant obligé de faire la guerre en Rhétie, sur le Danube et sur le Rhin. Les Rhétiens sont domptés par Tibère et Drusus (15 avant J.-C.). Sur le Danube, Tibère comprime trois révoltes des Pannoniens et des Dalmates (13 avant J.-C. — 9 après J.-C.). Sur le Rhin, Drusus, son frère, est moins heureux (11 — 9 avant J.-C.). Deux tentatives sur la Germanie échouent, et il meurt d'une chute de cheval. Auguste, aidé de Tibère, l'an 8 avant J.-C., réussit à soumettre la Germanie et ferme le temple de Janus, dont les portes ne s'ouvrent que douze ans après. C'est pendant cette période de paix profonde que naît Jésus-Christ. La fin du règne d'Auguste est attristée par la révolte de la Germanie et le désastre de Varus (an 9 après J.-C.), qui n'est pas vengé. Auguste meurt en 14 après J.-C.

CHAPITRE III

LES EMPEREURS DE LA FAMILLE D'AUGUSTE (14-68)

SOMMAIRE

I. TIBÈRE (14-37). — Administration de Tibère. — Germanicus en Germanie. — Germanicus en Orient. — Sa mort (19). — Faveur de Séjan (23-31). — Tibère à Caprée (26). — Chute de Séjan (31). — Tyrannie de Tibère. — Sa mort (37).

II. CALIGULA (37-41).

III. CLAUDE (41-54). — Sages mesures. — Travaux publics. — Bonne administration des provinces. — Sénateurs provinciaux. — Extérieur : Bretagne, Germanie, Orient, Afrique. — Messaline. — Adoption de Néron.

IV. NÉRON (54-68). — Le *quinquennium*. Bientôt le tyran se révèle. — Guerres : Orient (Corbulon); Bretagne (Paulinus). — Incendie de Rome. — Persécution des chrétiens (64). — Conjuration de Pison (65). — Recrudescence de cruautés et de folies. — Révolte de Vindex. — Mort de Néron (68).

Auguste mort, rien dans la Constitution ne dit qui doit être empereur. Mais Rome, déjà façonnée au joug, subit spontanément la loi de l'hérédité. Cette loi de l'hérédité est toutefois bien fragile : au fond, la seule loi qui fasse les empereurs, c'est la volonté de l'armée. L'armée reste fidèle à la famille d'Auguste, par respect pour la mémoire du fondateur de l'Empire et par reconnaissance. Cette famille éteinte en 68, arrive la famille des *Flaviens* (69-96) : les empereurs sont encore des Romains d'Italie. Viennent ensuite les *Antonins* (96-192); cette fois les empereurs sont des Romains de province. Avec la famille de *Septime Sévère* (193-235), la couronne impériale sort des limites même de l'Europe, et se pose sur le front de princes africains et syriens. Pendant trente-trois ans ensuite, elle ne saura sur quel front se poser : c'est l'affreuse période de l'*anarchie militaire* (235-268). Les empereurs illyriens réussiront à ramener un peu d'ordre; l'un d'eux, *Dioclétien* (285-305), essayera de réorganiser sérieusement l'Empire. Mais l'anarchie ne tardera pas à reparaître. Constantin ne la fera pas cesser par sa conversion au christianisme en 312, parce que ses fils auront hâte de se précipiter dans l'hérésie. Le grand *Théodose* lui-même (379-395) semblera désespérer de l'avenir. Il coupera, avant de mourir, l'Empire en deux grands tronçons, et de ces deux tronçons, le plus beau, l'Occident, ne mettra pas un siècle à s'abîmer sous les coups des Barbares.

On compte quatre empereurs de la famille d'Auguste : *Tibère, Caligula, Claude, Néron;* à eux quatre ils régneront un peu plus de cinquante ans (14-68). Tibère, c'est le *politique méchant;* Caligula, un *fou furieux;* Claude, un *imbécile;* Néron, un *monstre.*

I. — Tibère (14-37).

Tibère avait cinquante-six ans lorsqu'il fut appelé au pouvoir par la mort d'Auguste, son père adoptif. Jusque-là il ne s'était fait connaître que par son activité et sa bravoure. S'il n'avait pas de vertus, il n'avait pas

non plus de grands vices. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'était son humeur, qui était fort chagrine, et un certain penchant à boire : *Biberius mero* (qui aime à s'abreuver de vin pur), disaient les soldats en jouant sur son nom, *Tiberius Nero*.

Administration de Tibère. — L'administration du nouvel empereur, soit en Italie, soit dans les provinces, fut d'abord des meilleures. Elle présente un caractère remarquable d'ordre, de justice et de fermeté. L'empereur ne se borna point aux intérêts matériels ; sa sollicitude s'étendit aux bonnes mœurs. Il fit fermer bon nombre des innombrables tavernes de Rome, interdit aux sénateurs et aux chevaliers la fréquentation des mimes et des histrions. Lui-même était si simple dans son régime, au milieu du luxe universel, qu'il se faisait servir les viandes de la veille ; si économe des deniers publics qu'à la fin de son règne de vingt-trois ans, il avait accumulé dans le trésor impérial six cents millions.



Tibère.
(Buste du musée du Louvre.)

Guerres sous Tibère. — A la prospérité de l'intérieur se joignait la gloire de l'extérieur, grâce surtout à *Germanicus*, fils du regretté Drusus, tant pleuré par Auguste.

Depuis la défaite de Varus (an 9 de J.-C.) aucun Romain n'avait osé mettre le pied en Germanie. Germanicus voulut être le vengeur des légions massacrées. Il franchit le Rhin, six ans après le désastre (15 de J.-C.), et pénétra jusqu'à la sinistre forêt de Teutberg, où l'on retrouva des monceaux d'armes brisées, des ossements blanchis, des têtes d'hommes encore suspendues aux arbres. Les légions ensevelirent ces tristes

restes, puis se mirent à la poursuite d'Hermann. Le chef chérusque, atteint, fut vaincu, et, pour échapper, il dut se rendre méconnaissable en se couvrant le visage du sang qui coulait de ses blessures. Le lendemain, il entraîna son peuple à une nouvelle action. Ce fut une nouvelle défaite, où les Romains massacrèrent pendant tout un jour. Les légions élevèrent un trophée sur le champ de bataille, et comme la honte des armes romaines était effacée, elles reprirent le chemin de la Gaule (16 de J.-C.).



Germanicus.
(Musée du Capitole.)

Le triomphe de Germanicus à Rome fut brillant. Tibère lui fit élever un arc de triomphe, frappa en l'honneur de sa campagne une médaille commémorative, puis, comme les Parthes recommençaient à remuer, il envoya le jeune vainqueur régler les affaires de l'Orient. Germanicus réussit à ramener partout la paix sans autres armes que celles de la persuasion; mais il tomba malade et expira à l'âge de trente-quatre ans (19 après J.-C.). Sa mort fut un deuil public. Quand Agrippine, sa veuve, rapporta ses cendres en Italie, ce fut sur toute la route et à Rome un long cri de douleur.

Faveur de Séjan (23-31). — Le malheur de Tibère fut qu'il se laissa dominer par un favori, le jeune *Séjan*. Ce fils d'un simple chevalier avait pris sur l'empereur un tel ascendant qu'il ne lui refusait rien. Enivré par la faveur, Séjan osa aspirer au souverain pouvoir. Il commença par se donner une armée, puis il fit empoisonner *Drusus*, le fils et l'héritier de l'empereur. Les trois fils de Germanicus devenaient les héritiers de Tibère par la mort de Drusus; Séjan s'attacha à les

perdre dans l'esprit de l'empereur, en décriant sans cesse leur mère Agrippine, dont l'orgueil inflexible et les soupçons avaient vivement blessé Tibère.

Tibère à Caprée (26). — Une détermination imprévue de l'empereur vint servir à souhait les projets ambitieux du favori. Tibère, depuis la mort imprévue de son fils Drusus, ne pouvait plus se souffrir à Rome. Tout à coup, à l'âge de soixante-neuf ans, il se retira dans la délicieuse île de Caprée, en face du Vésuve. En quittant Rome, Tibère n'abdiquait point l'empire, et Séjan ne restait toujours que son premier ministre; mais il est clair que le pouvoir du favori gagnait gros à cette retraite. Il pouvait maintenant intriguer à son aise. Aussi les principaux personnages qui le gênaient ne tardèrent-ils point à être frappés. Agrippine fut reléguée dans une île, son fils Néron dans une autre, et son deuxième fils Drusus se vit enfermer dans une chambre basse du palais qui lui servit de prison.

Chute et mort de Séjan (31). — Les distinctions dont Tibère accablait Séjan firent illusion au sénat. Il crut entrer dans les intentions du prince en accordant au favori les mêmes honneurs qu'au prince lui-même. On allait jusqu'à dire que Séjan était l'empereur véritable, et que l'autre n'était que le roi de Caprée. On l'avait fait dieu. Voyant l'opinion se déclarer pour lui, il songea sérieusement à précipiter son avènement au pouvoir, il conspira. Son impatience le perdit. Informé du complot par la vieille Antonia, mère de Germanicus, Tibère, que tous ces honneurs extraordinaires rendaient depuis quelque temps soupçonneux, frappa de disgrâce l'audacieux favori par une lettre lue en plein sénat. Aussitôt le malheureux ministre fut abandonné de tous ses flatteurs, il fut saisi par le consul et exécuté le soir même. On renversa ses statues, et pendant trois jours son cadavre, traîné par la foule dans les rues de Rome, subit les derniers outrages (31).

La tyrannie. — Tibère avait goûté le sang, il ne s'arrêta plus. Trahi par celui à qui il avait donné toute sa confiance, il ne vit partout que des conspirateurs. Sa

fureur ne connut plus de bornes quand il apprit que son fils Drusus était mort empoisonné. Il avait entre les mains une terrible loi, la *loi de majesté*, qui permettait de frapper tout individu suspect : il en usa largement. Tous les complices vrais ou prétendus de Séjan furent tués et leurs biens confisqués ; il y eut alors comme une épidémie de suicides pour échapper à la main du bourreau. La famille de Germanicus disparut presque entière : il n'en resta que le jeune *Caïus*, dit *Caligula*.

Mort de Tibère. — Las de sa retraite et comme pour cacher son dépérissement qui n'échappait à personne, Tibère quitta son île et se mit à voyager. Sa faiblesse le força à s'arrêter dans une villa de Campanie. Il y mourut, dans sa soixante-dix-huitième année, étouffé, dit-on, par le préfet du prétoire. Les morts violentes commencent et deviendront comme un apanage des empereurs (37).

II. — Caligula (37-41).

Caïus César, dit *Caligula*, allait avoir vingt-cinq ans lorsqu'il succéda à son grand-oncle Tibère. Il lui suffit d'être le fils de Germanicus pour se voir accueilli avec enthousiasme par tout l'Empire, et d'abord il donna les plus belles espérances : on se serait cru revenu à l'âge d'or d'Auguste. Malheureusement cet âge d'or ne dura que huit mois à peine. L'empereur tomba gravement malade ; il en guérit, mais il resta fou, et ce qui est pire, fou furieux. Il n'eut plus qu'une idée fixe, son *omnipotence*, non seulement sur les hommes, mais encore sur la nature et sur les dieux. On l'entendait pendant les orages défier son *frère Jupiter :* « Tue-moi, lui criait-il, ou je te tue ! » et en même temps il lançait contre le ciel des pierres avec des machines qui imitaient le sourd grondement du tonnerre.

Pour lui la vie des hommes ne comptait pas. Il tuait aussi pour le plaisir de tuer, n'épargnant ni les amis qui paraissaient lui être les plus chers, ni les membres de sa famille, qui fut entièrement exterminée ou exilée. Un

jour il exprima ce souhait monstrueux « que le peuple romain n'eût qu'une tête, afin qu'il pût l'abattre d'un seul coup ». C'était peu d'être dieu, d'avoir un temple et des prêtres; il associa à son culte sa femme et son cheval, qu'il avait créé consul. Pendant près de quatre ans tout l'Empire regarda étonné, stupéfait, cette grande extravagance. Enfin un tribun des prétoriens, Chéréas, en délivra le monde d'un coup d'épée.

III. — Claude (41-54).

Chéréas, le meurtrier de Caligula, était républicain, et c'est pour la République qu'il avait travaillé. Déjà le sénat s'agitait, dans l'espoir de reprendre la direction des affaires. Mais les prétoriens ne voulaient pas d'un gouvernement sous lequel ils n'auraient rien à gagner. Ils allèrent au palais chercher *Claude*, le frère de Germanicus et l'oncle de Caligula. Claude, au milieu du tumulte et des cris de mort qui retentissaient de toutes parts pendant qu'on tuait son neveu, se tenait blotti dans un coin obscur. Il y fut découvert par un soldat, et, se croyant perdu, il implorait grâce pour la vie. « Sois notre empereur! » lui crient les prétoriens, qui l'emportent dans leur camp sur leurs épaules, car il tremblait d'émotion à ne pouvoir marcher.

Le nouvel empereur avait cinquante ans. Faible d'esprit comme de corps, il avait grandi oublié dans le palais, méprisé de tous, même de sa mère. Il se consola de son abandon par l'étude. C'était un lettré, il entendait et parlait parfaitement le grec, était orateur, historien, tout, sauf ce qu'il fallait pour devenir empereur. Sa tenue sans dignité, sa tête branlante, ses mains agitées d'un tremblement convulsif, son bégaiement, le rendaient ridicule, et on pouvait lui manquer de respect sans crainte d'être repris. Cependant, s'il était imbécile, il n'était point idiot; ce qui lui manquait, c'était non l'intelligence, il y voyait souvent juste, c'était la volonté.

Intérieur. — Claude eut la sagesse de débuter par

une amnistie générale, par l'abolition des nouveaux impôts de Caligula, par le rappel des bannis et la restitution des biens confisqués injustement.

Plusieurs des règlements qu'il prit ensuite auraient fait honneur à un grand règne. Des maîtres inhumains tuaient ou abandonnaient leurs esclaves vieux ou malades : Claude déclara homicide et punissable comme tel quiconque tuerait son esclave; tout esclave abandonné conquérait par le fait même sa liberté. Des jeunes gens mangeaient leur fortune en emprunts avant d'en être les maîtres : défense fut faite aux usuriers de prêter à intérêt aux enfants du vivant de leurs pères. Le peuple souffrait souvent de la disette : pour que les greniers fussent toujours pleins, il établit sur le commerce du blé des règlements qui subsistaient encore un siècle après lui.



Claude.
(Musée du Vatican.)

De grands travaux publics furent exécutés. Caligula avait commencé un aqueduc gigantesque, amenant d'une distance de quarante milles les eaux de plusieurs sources pour alimenter la partie haute de la ville. Claude consacra à son achèvement la somme de cinquante-cinq millions de sesterces. Il améliora la rade d'Ostie, très importante pour les approvisionnements de Rome; il en fit un port magnifique. Dans ce travail, Claude eut à lutter contre les ingénieurs eux-mêmes, qui déclaraient le succès impossible.

Provinces. — L'administration des provinces fut vigilante et les concussionnaires rigoureusement punis. Non content de ménager les revenus des provinciaux, Claude, bravant les préjugés et la colère de l'aristocratie romaine, voulut les faire participer aux dignités, et l'on a retrouvé à Lyon, en 1528, les fragments du discours

par lequel il conférait aux notables de la Gaule *chevelue* (toute la Gaule autre que la Narbonaise) le droit d'entrer au sénat.

Extérieur. — Ce règne eut même la gloire militaire. En Bretagne, tout le pays jusqu'à la Severn et à la Tamise fut soumis et réduit en province romaine. En Germanie, *Corbulon,* grand général qui par son austérité rappelait les meilleurs temps de la République, aurait poussé jusqu'à l'Elbe s'il n'avait été rappelé par les ordres de Claude, à qui il suffisait, et avec raison, de dominer au loin sur les deux rives du Rhin. Sur ce fleuve, on fonda, en l'honneur de la seconde femme de l'empereur, la colonie d'Agrippine, encore aujourd'hui florissante sous le nom de *Cologne.*

Messaline. — Tout cela ne doit point faire oublier la déplorable faiblesse de Claude, qui laissa commettre une foule d'injustices et permit aux gens de sa maison de se plonger dans les plus affreux désordres. Les affranchis qui le gouvernaient lui arrachaient des condamnations à mort contre tout droit. Ils gagnaient effrontément sur les marchés publics. Le titre de citoyen était vendu au plus offrant. D'un autre côté, sa femme, la trop fameuse *Messaline,* se conduisait si mal sous les yeux de tous, que l'empereur dut la laisser tuer, malgré ses larmes : elle avait vingt-quatre ans. Sa nouvelle épouse, qui était aussi sa nièce, l'impérieuse Agrippine, fille de Germanicus, fut moins sa femme que son collègue. Elle prétendait recevoir les mêmes honneurs que Claude; on la vit même passer les troupes en revue.

Claude fut victime de cette princesse, dont il était devenu comme l'esclave. Elle lui fit adopter son fils *Domitius*, dit *Néron;* ce qui revenait à déshériter son propre fils *Britannicus*, qu'il avait eu de Messaline; puis elle lui donna un breuvage mortel préparé par la célèbre empoisonneuse *Locuste.* Claude, après sa mort, fut déclaré *dieu,* honneur que n'avaient eu ni Tibère ni Caligula (54).

IV. — Néron (54-68).

A la mort de Claude, Néron n'avait pas dix-sept ans. Il était de la famille des Domitius, race dure et violente. Entre autres exploits, le père de Néron avait tué un affranchi qui refusait de boire jusqu'à l'ivresse. Le jeune prince devait se montrer digne fils de ce père, digne fils aussi de sa mère Agrippine, qui était un mélange d'ambition hautaine et de froide scélératesse. Hypocrite, lâche, méchant, vaniteux, grotesque, voluptueux, il ne rachetait ses vices par aucune vertu. Les leçons des deux maîtres que lui avait donnés Agrippine : *Burrhus*, préfet du prétoire, et *Sénèque* le philosophe, ne pouvaient suffire à contenir cette nature emportée.



Néron.
(Musée du Louvre.)

Le quinquennium (54-59). — Cependant Néron ne se laissa point d'abord emporter à toutes les fureurs de ses mauvais penchants. Les cinq premières années de son règne (*quinquennium*) demeurèrent longtemps célèbres comme une époque de justice et de bonheur. Burrhus lui présentant à signer deux sentences capitales, il s'était écrié : « Ah! que je voudrais ne point savoir signer! » Il se montrait plein de respect pour sa mère, pour ses gouverneurs, pour le sénat. Le peuple avait en abondance ce qu'il aimait tant, les distributions de vivres et d'argent, surtout des jeux et des représentations théâtrales. Décidément on avait un César irréprochable. Il y avait bien un point noir, l'empoisonnement de l'infortuné Britannicus; mais Britannicus était un rival, et par conséquent le crime était excusable.

Le tyran se révèle (59). — Tout ceci n'était qu'une feinte, et on le vit bientôt. Même pendant qu'il jouait au prince vertueux, une fois l'heure de la représentation passée, il courait à ses plaisirs déjà fort extravagants, et Rome entendait dire, avec une stupeur mêlée d'effroi, que le jeune empereur qu'elle avait vu le jour gravement assis sur son tribunal pour rendre bonne justice, la nuit courait les rues, déguisé en esclave, pillant et cassant tout dans les boutiques, distribuant aux passants attardés force coups de bâton, au risque d'en recevoir davantage lui-même, ce qui lui arriva plus d'une fois.


Agrippine, mère de Néron.
(Musée du Capitole.)

Ce n'étaient là que des fantaisies brutales, encore un peu excusables chez un jeune homme; mais des fantaisies on passa rapidement à des crimes affreux. Sa mère Agrippine et sa femme Octavie le gênaient dans ses passions. Après avoir essayé de noyer sa mère dans les eaux de Baïes, à la suite d'un souper pendant lequel il lui avait prodigué toute sorte de perfides caresses, il la fit poignarder (59). Octavie reçut l'ordre de mourir; elle avait vingt ans.

Assassin de sa mère et de sa femme, Néron, à la honte de Rome, trouva des apologistes parmi ceux qui auraient dû les premiers le condamner. Burrhus et Sénèque justifièrent le parricide; pour le meurtre d'Octavie, le sénat feignit de trouver bonnes toutes les raisons que lui donna l'empereur, et décréta des actions de grâces aux dieux!

La barrière était rompue, et Néron ne connut plus de frein. Il donna carrière à ce qu'il croyait être ses goûts d'artiste, conduisant les chevaux du cirque, composant des vers, faisant entendre sa *voix divine* en

s'accompagnant de la lyre. Le peuple applaudissait, car il était flatté dans ses goûts, et jamais il n'avait trouvé d'empereur si *populacier;* mais les honnêtes gens haussaient les épaules, en secret du moins; en public il eût été dangereux de le faire.

Guerres. — Un spectacle console un peu de ces infamies, celui des armées soutenant leur vieille renommée de bravoure. En Orient, Corbulon arrêtait les invasions des Parthes, et forçait Tiridate, roi d'Arménie, à aller à Rome déposer sa couronne aux pieds de Néron. En Bretagne, le général Paulinus mettait la main sur l'île de *Mona* (Anglesey), île sainte des druides, et d'où ils agitaient tout le pays (61).

Incendie de Rome. Persécution des chrétiens (64). — Pendant que les soldats combattaient glorieusement pour l'Empire, Néron, à Rome, épuisait la coupe de l'ignominie dans des fêtes qu'il donnait soit au peuple, soit à la cour. Burrhus était mort en 62, peut-être empoisonné; Sénèque, effrayé de la perversité de son élève, s'était retiré. Délivré de la tutelle de ces deux hommes, Néron se plongea dans des orgies qui font rougir pour l'humanité.

Ce n'était point assez ; il se traînait dans la boue, il se vautra dans le sang. En 64, un effroyable incendie qui dura neuf jours détruisit presque entièrement Rome. La voix publique accusa Néron. On ajouta même que pendant l'immense destruction qui s'accomplissait, debout au sommet du Palatin afin de mieux voir, en costume de théâtre, une lyre à la main, il chantait des vers sur la ruine de Troie, tandis que les soldats du prétoire et les esclaves du palais attisaient l'incendie. Accusé, Néron accusa les chrétiens. On imagina pour ces malheureux des raffinements incroyables de cruauté. On les enveloppait de peaux de bêtes, puis on les livrait à des chiens qui les mettaient en pièces; mieux encore, on les attacha à des poteaux, on les enduisit de poix et de résine, et la nuit venue on alluma ces flambeaux vivants pour éclairer les fêtes que Néron donnait dans ses jardins!

Rome fut rebâtie sur un plan plus régulier, avec des

rues larges et droites, des maisons moins hautes, isolées et ornées de portiques sur la façade. Néron se fit construire dans le vaste espace qui s'étend entre les Esquilies et le Palatin sa célèbre *maison d'or*, qui outre le palais comprenait des jardins, des prairies, des lacs et des bois; vraie villa en pleine Rome, mais villa décorée avec un luxe insensé. Le même luxe éclatait dans les meubles, dans les vêtements, dans les repas, dans tout ce qui touchait à la cour : ainsi Néron ferrait ses mules d'argent, et Poppée, sa femme, ferrait ses chevaux d'or.

Conjuration de Pison (65). — Un spectacle aussi affligeant que ces monstrueuses infamies est celui de la lâcheté des Romains, qui courbaient la tête sous le joug de la tyrannie sans oser protester autrement qu'en secret, et se répandaient en basses flatteries quand ils se retrouvaient en présence de l'oppresseur. Une conspiration se forma cependant, dont *Calpurnius Pison*, homme de haute naissance et de grandes richesses, fut l'âme, et dans laquelle entrèrent une foule de sénateurs. Mais la conjuration fut découverte, et, sauf quelques rares exceptions, tous ces lâches n'eurent rien de plus pressé que de se dénoncer les uns les autres. L'un d'eux, *Lucain*, l'auteur de la *Pharsale*, poussa l'infamie jusqu'à dénoncer sa propre mère *Acilia*, qui était innocente. Il va sans dire que ces bassesses ne sauvèrent personne. Seuls à peu près, les soldats moururent bien. A l'empereur qui lui demandait pourquoi il avait conspiré, un tribun répondit : « Parce que je te hais depuis que je t'ai vu assassin de ta mère et de ta femme, cocher, histrion, incendiaire. »

Recrudescence de cruautés et de folies. — Néron avait eu peur, et comme tous ceux qui ont peur il se montra implacable. Les condamnations se succédèrent avec une rapidité effrayante, englobant pêle-mêle les coupables et les innocents. La plus illustre victime fut le sénateur Thraséas, à qui Néron ne pardonnait pas d'avoir blâmé le meurtre d'Agrippine, et dans la personne duquel, dit Tacite, il voulut tuer la vertu même.

Puis le besoin de ses folies le reprit. Il fit un voyage

en Grèce qui fut tout ce qu'on peut imaginer de plus ridicule. Il parut dans tous les jeux, il chanta, il conduisit des chars, il tomba même au beau milieu du stade d'Olympie ; mais personne n'osa rire. Il ne faisait pas bon à se mesurer avec lui. A Corinthe, un naïf qui se permit de lui disputer sérieusement le prix du chant fut étranglé en plein théâtre. Revenu en Italie, Néron fit son entrée à Rome par la brèche dans les murailles comme les triomphateurs, une couronne sur la tête, et une autre dans la main droite.

Chute et mort de Néron (68). — Tant d'extravagances lassèrent à la fin l'Empire. Néron avait commis l'imprudence d'insulter les généraux, de les tuer même après leur victoire. Ainsi Paulinus, le vainqueur des Bretons, avait été disgracié ; Corbulon, le vainqueur des Parthes, avait dû se frapper de son épée. Un mécontentement profond agitait les armées, et les chefs, se sentant menacés, se tenaient prêts à la révolte. Le coup partit de la Gaule, du noble *Vindex*, gouverneur de la Lyonnaise, qui comme beaucoup d'autres éprouvait des nausées à se sentir gouverné par un « mauvais chanteur ». Galba, gouverneur d'Espagne, Othon, gouverneur de Lusitanie, suivirent le mouvement. Les statues de Néron furent renversées, et *Galba* proclamé empereur.

Quand on apprit ces nouvelles à Rome, l'agitation fut à son comble. Le sénat sortit de sa torpeur et menaça le tyran. Abandonné de tous, Néron s'enfuit à cheval, pieds nus, en tunique, couvert d'un mauvais manteau, dans la maison de campagne de Phaon, un de ses affranchis. Il fit creuser sa fosse devant lui, car il fallait mourir, et il était là pleurant, n'osant se frapper. Enfin, entendant le galop des cavaliers qui venaient se saisir de lui, il s'enfonça le fer dans la gorge, aidé par son secrétaire Épaphrodite. Une de ses dernières paroles fut : « Quel artiste le monde va perdre ! » Néron avait trente ans.

RÉSUMÉ

Auguste a pour successeur Tibère, le fils de sa femme Livie, célèbre par ses victoires sur les Barbares. Énigme historique, Tibère, dont la mémoire est exécrée, pendant neuf ans se conduit en excellent prince. Au dedans, paix et justice; au dehors, gloire militaire. Son neveu, Germanicus, après un combat malheureux en Germanie, bat deux fois le terrible Hermann, vengeant ainsi le désastre de Varus (an 16 de J.-C.). Ce même Germanicus pacifie l'Orient; mais il meurt au retour, empoisonné, dit-on, par Pison, gouverneur de Syrie (19 de J.-C.).

Tibère se laisse ensuite malheureusement dominer par Séjan, qui empoisonne le fils de l'empereur, Drusus. L'influence du favori grandit lorsque Tibère se retire dans l'île de Caprée (26). Mais il ne sait plus cacher son ambition, et l'empereur, pris de soupçon, le frappe de disgrâce. Séjan est tué (31). Tibère apprend alors que son fils Drusus a péri empoisonné. Comme égaré par la douleur et la colère, il verse le sang à flots et n'épargne même pas la famille de son neveu Germanicus, dont il ne reste que Caligula. Tibère va mourir en Campanie (37).

Son petit-neveu, Caïus Caligula, fils de Germanicus, est, après un règne monstrueux de quatre ans (37-41), assassiné.

Claude (41-54), frère de Germanicus, est proclamé empereur par les prétoriens. Malgré son imbécillité, le nouvel empereur prend une foule de sages mesures, entreprend de grands travaux utiles et se montre très bon pour les provinces. Mais, sans volonté, il se laisse dominer par des affranchis, qui le font détester; il ne sait point contenir les débordements de sa femme Messaline, et tombe complètement sous le joug de sa seconde femme, Agrippine.

Néron (54-68), adopté par Claude au préjudice de Britannicus, fils de Messaline, fait périr son rival. Cependant les cinq premières années de son règne sont bonnes. Mais ensuite, pour épouser Poppée, il tue sa femme Octavie, sa mère Agrippine (59). Il se fait histrion, chanteur; incendie Rome, persécute affreusement les chrétiens (64); noie dans le sang la conjuration Pison (65); fait un voyage pompeusement grotesque en Grèce; soulève enfin le dégoût de l'armée qui proclame Galba empereur. Mis hors la loi par le sénat, Néron se tue (68).

Sous ce monstre les aigles romaines avaient été glorieusement victorieuses en Orient contre les Parthes avec Corbulon; en Bretagne avec Paulinus (61).

CHAPITRE IV

LES FLAVIENS (69-96)

SOMMAIRE

I. VESPASIEN (69-79). — Portrait de Vespasien. — Son administration. — Guerres en Gaule (69-70). Civilis, Sabinus. — Guerres en Judée (67-70). Prise et destruction de Jérusalem.
II. TITUS (79-81).
III. DOMITIEN (81-96). — Bons débuts, puis tyrannie. — Agricola en Bretagne.

Entre les empereurs de la famille d'Auguste et les Flaviens il y eut trois Césars de passage : *Galba*, tué au bout de sept mois par les prétoriens révoltés; *Othon* (69), qui se tua après avoir été vaincu par Vitellius; *Vitellius* (69), connu surtout pour son effroyable gloutonnerie, tué par les légions d'Orient, qui proclamèrent empereur *Vespasien* leur général.

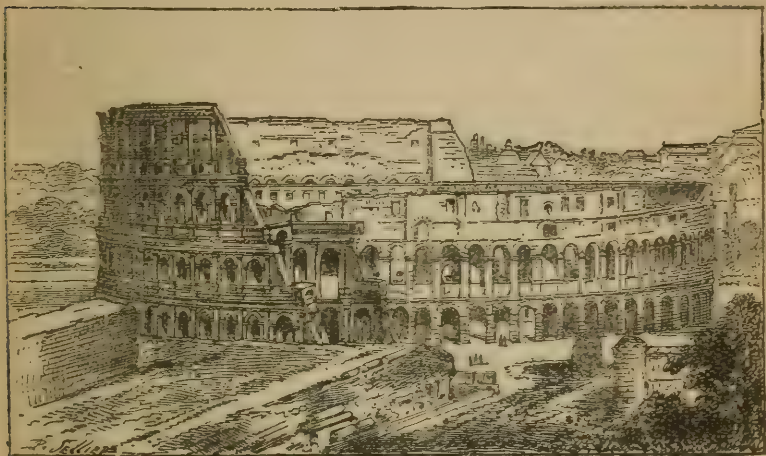
La famille des Flaviens ne comprend que trois empereurs, qui règnent en tout vingt-sept ans (69-96) : *Vespasien* (69-79), *Titus* (79-81), *Domitien* (81-96).


Vespasien.
(Musée Campana.)

I. — Vespasien (69-79)

Vespasien, né à Réate, dans les montagnes de la Sabine, fils d'un modeste percepteur d'impôts, se proposa de relever les ruines amoncelées par ses prédécesseurs; il y réussit. Il fut, dit saint Augustin, un prince très bon et très digne d'être aimé. Très laborieux, simple, sobre, frugal, il se fit d'abord une cour à son image.

puis s'occupa de réformer le sénat, les légions, la justice, les finances. Le sénat fut épuré et ses membres indignes rejetés. Les légions, depuis longtemps habituées à l'indiscipline, furent ramenées à la vie sévère des camps. La justice fut surveillée par l'empereur, qui aimait à la rendre en personne. Les finances furent l'objet de soins particuliers que réclamait leur état déplorable ; à force



Le Colisée (état actuel).

d'économie sévère, on a dit d'avarice, elles furent promptement rétablies.

Les grands travaux publics furent repris; les rues, les aqueducs restaurés ; de nouvelles fontaines installées ; le Capitole rebâti. Un immense amphithéâtre, le *Colisée*, pouvant contenir plus de quatre-vingt mille spectateurs, fut construit. Vespasien, jusqu'à la dernière heure, conserva son infatigable activité : « Un empereur, disait-il, doit mourir debout. »

Deux guerres importantes signalèrent ce règne : une en Gaule, l'autre en Judée.

Guerre des Gaules (69-70). — *Sabinus*, qui prétendait descendre de César, souleva les *Lingons* (Langres) et se fit proclamer empereur. Mais il fut vaincu par les Séquanes, ses voisins, qui s'étaient décla-

rés pour les Romains. Réduit à fuir, il mit lui-même le feu à sa maison pour donner le change, et se réfugia dans un souterrain. Sa femme *Éponine*, qui d'abord l'avait cru mort, vint l'y rejoindre et y vécut avec lui neuf ans. Découvert à la fin, il fut conduit à Rome et condamné au supplice par Vespasien, malgré les touchantes prières d'Éponine, qui, ne pouvant sauver son mari, demanda à mourir avec lui. Cette grâce cruelle lui fut accordée.

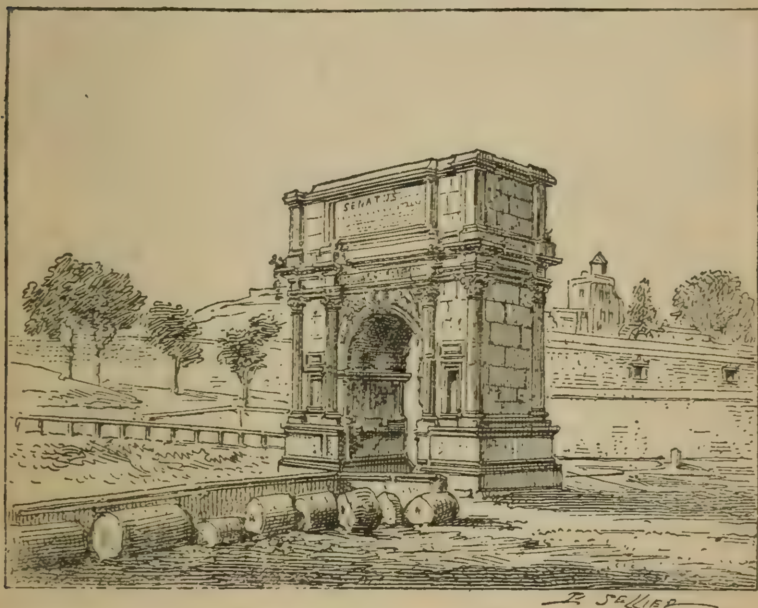
Guerre de Judée (67-70). — La guerre de Judée fut plus sérieuse. Depuis l'an 6 de J.-C., la Judée était administrée par des *procurateurs*. La domination romaine, longtemps douce, devint odieusement tyrannique sous Néron. Le patriotisme juif frémissait sous le joug de l'étranger. En 65, une explosion terrible éclata, et des milliers de Romains succombèrent.

Vespasien, général des légions d'Orient, fut chargé de comprimer la révolte. Il mit deux ans à reconquérir la Palestine, qui fut horriblement dévastée. Il n'était pas pressé d'assiéger Jérusalem, car il savait que la ville, livrée aux horreurs de l'anarchie, se dévorait elle-même. Des bandits, qui se décoraient du nom de *zélateurs*, remplissaient les prisons pour les vider ensuite par la mort. Vespasien allait enfin commencer le siège de Jérusalem quand il fut proclamé empereur (69). Il partit pour Rome, laissant la continuation de la guerre à son fils *Titus*.

Titus parut sous les murs de la ville avec soixante mille hommes, au printemps de 70. Le siège dura cinq mois et dépassa tout ce que l'antiquité avait vu d'héroïque obstination et d'horreurs. Jérusalem était une très grande ville ; mais sa population était plus que doublée par les étrangers qu'y avaient attirés les fêtes de Pâques. Aussi la famine s'y fit-elle bientôt sentir, une famine horrible, telle qu'une mère mangea son enfant. Plusieurs essayèrent de fuir ; mais tous ceux qu'on prenait étaient mis en croix. Les Romains n'avançaient qu'avec peine, malgré leurs formidables machines de guerre.

Quand la première enceinte fut entamée, chaque mai-

son devint une forteresse qu'il fallut emporter séparément ; quand on eut fait brèche dans la deuxième enceinte, on se trouva en face du temple, qui formait à lui seul une citadelle, où les *zélateurs* se défendirent avec l'énergie du désespoir. Titus aurait voulu sauver le temple ; mais Jésus-Christ avait dit que de cet important édifice il ne resterait pas pierre sur pierre : un soldat y mit le



Arc de Titus, à Rome, élevé en mémoire de la prise de Jérusalem. (D'après une photographie.)

feu par mégarde, et le temple disparut dans les flammes avec ses défenseurs. Restait la ville haute : quand les Romains y pénétrèrent, ils n'y trouvèrent que des cadavres ; les Juifs s'étaient entre-tués après avoir mis partout le feu.

Onze cent mille Juifs avaient péri ; cent mille étaient prisonniers. Du temple et de la ville, il ne restait que des ruines sanglantes ; du peuple, quelques débris pour qui va commencer la dispersion, qui dure encore. « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » avaient crié les Juifs à Pilate qui les rendait responsables de la

mort du Juste. L'horrible blasphème avait été entendu, et la vengeance divine avait attendu moins de quarante ans.

II. — Titus (79-81).

Titus, « les délices du genre humain, » n'eut qu'un règne de vingt-six mois (juin 79 — septembre 81). Prince peu exemplaire avant son avènement, il ne montra, dès qu'il fut empereur, qu'une seule passion, celle du bien public. « J'ai perdu ma journée, » disait-il un soir qu'il n'avait pu obliger personne. Il mourut d'une attaque violente de fièvre pendant qu'il allait visiter ses biens paternels dans la Sabine.

Son règne fut marqué par une catastrophe célèbre. Le Vésuve, qui depuis fort longtemps semblait complètement mort, fit tout à coup éruption et ensevelit sous un monceau de cendres et de laves brûlantes trois villes, Stabies, Herculanum et Pompéi (79). Pline l'Ancien, naturaliste distingué, qui commandait la flotte de Misène, voulut voir le phénomène de près et fut étouffé. Pompéi a été presque entièrement déblayée de nos jours, et dans cette ville qui ressuscite après dix-huit siècles, on peut étudier sur place l'art et les mœurs des Romains.

III. — Domitien (81-96).

Domitien commença comme Vespasien et finit comme Néron. Après avoir longtemps déployé les qualités d'un véritable chef d'État, en 93, trois ans avant sa mort, il s'abandonna tout à coup à la plus affreuse tyrannie. Suétone en donne comme cause principale la *peur*. Saturninus, général des légions de la haute Germanie, s'était révolté, et ce qui donnait un caractère grave à sa rébellion, c'est qu'il semble avoir eu des complices à Rome. Domitien, d'un caractère ombrageux, s'imagina être entouré de traîtres et d'assassins. Dès lors il n'eut plus de repos. Il changeait sans cesse ses préfets du prétoire. N'osant plus se fier à personne, il s'éloigna de la

société des hommes, vécut seul et triste, sans autre passe-temps que celui de faire la chasse aux mouches avec un poinçon d'or. Les terreurs dont il était obsédé faisaient chaque jour de nouvelles victimes. Ses jeux, ses plaisanteries même étaient lugubres. Un jour il invite les principaux sénateurs. Il les reçoit dans une salle tendue de noir où, à la lueur des lampes funéraires, chacun aperçoit un tombeau tout prêt avec son nom inscrit dessus. Pendant tout le festin, Domitien fait des récits de meurtres. Les convives croient leur dernière heure arrivée. L'empereur les laisse partir, et à peine sont-ils arrivés chez eux, ils voient venir un licteur qui leur apporte tous les objets (et ils étaient de grand prix) qui leur avaient servi.

Sous ce règne les chrétiens furent cruellement persécutés : Domitien aurait voulu abolir leur nom. C'est alors que l'apôtre saint Jean, après avoir été en vain plongé dans une chaudière d'huile bouillante, fut relégué dans l'île de Patmos (une des Sporades), où il écrivit son *Apocalypse*. — Le tyran finit par soulever le dégoût même des gens de sa maison, et reçut dans son palais sept coups de poignard. Il fut enterré à la dérobée; son nom fut martelé sur les monuments; ses statues furent renversées, et pour se venger de l'avilissement qu'il lui avait inflgé, le sénat *ne le fit point dieu* (96).

Guerres. — Sous Domitien, il y eut une célèbre expédition faite par *Agricola* en Bretagne. L'île fut entièrement soumise et pacifiée jusqu'aux montagnes de l'Écosse. Désespérant de forcer les Calédoniens dans leurs sauvages retraites, Agricola se contenta de garantir la province contre leurs incursions par une série de forts que reliait entre eux un retranchement allant du golfe de la Clyde au golfe du Forth.

RÉSUMÉ

Entre les empereurs de la famille d'Auguste et les Flaviens, il y a trois Césars : *Galba*, tué au bout de sept mois par les prétoriens; *Othon* (69), qui se tue parce qu'il a été vaincu par

Vitellius; *Vitellius* (69), qui est tué par les partisans de Vespasien.

Vespasien, le premier des Flaviens (69-79), proclamé empereur par les légions d'Orient et vainqueur de Vitellius, fait une foule de sages réformes, protège les lettres, élève de beaux édifices, en particulier le Colisée. Deux guerres signalent son règne : la guerre contre le Lingon Sabinus (69-70); et surtout celle de Judée, commencée par lui en 67, achevée par son fils Titus en 70, et aboutissant à la ruine de Jérusalem.

Titus (79-81) ne fait que passer sur le trône. Sous lui a lieu l'éruption du Vésuve (79) qui tue Pline l'Ancien et ensevelit trois villes.

Domitien (81-96), frère de Titus, tyran vaniteux, sanguinaire, capricieux, bon cependant pour les provinces, ami des lettres et des arts, meurt assassiné. Sous lui Agricola soumet toute la Bretagne jusqu'à l'Écosse (86).

CHAPITRE V

LES ANTONINS (96-192)

SOMMAIRE

I. Nerva (96-98).

II. Trajan (98-117). — Popularité de Trajan. — Mesures bienfaisantes. — Travaux publics. — Persécution des chrétiens. — Conquête de la Dacie (101-106). — Expédition contre les Parthes (113-117).

III. Adrien (117-138). — Politique pacifique. — Défense des frontières. — Voyages. — Destruction de Jérusalem (135). — Mort d'Adrien en philosophe.

IV. Antonin le Pieux (138-161). — Prince pacifique, charitable, grand bâtisseur.

V. Marc-Aurèle (161-180). — Adoption de Lucius Verus. — Sage administration. — Guerre contre les Parthes (162-166). — Guerres contre les Germains (167-180). — Les *Pensées.* — Persécution des chrétiens.

VI. Commode (180-192). — Monstre. — Manie de gladiateur.

On appelle *Antonins,* du nom du meilleur d'entre eux, six empereurs qui, sauf les deux derniers, n'eurent entre eux qu'une parenté fictive, celle de l'adoption. Ces six empereurs sont : *Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle* et *Commode.* Leurs règnes réunis pré-

sentent une durée de près d'un siècle (96-192); et ce siècle passe pour avoir été une des époques les plus heureuses de l'humanité.

I. — Nerva (96-98).

Nerva avait soixante-cinq ans lorsqu'il fut proclamé empereur par le sénat aussitôt après la mort de Domitien. C'était un vieillard de mœurs simples et douces, qui avait géré deux fois le consulat et avait même obtenu les honneurs du triomphe. Il répara plusieurs des injustices de Domitien, rappela les bannis, leur rendit leurs biens qui n'étaient point encore aliénés. Il fut également soucieux des besoins et des plaisirs du peuple, mais il montra vis-à-vis des soldats une faiblesse qui aurait pu avoir de graves conséquences. Nerva comprenait lui-même qu'il n'avait point la main assez ferme, et cette conviction le conduisit à la meilleure action de son règne, à l'adoption de Trajan, qu'il jugeait capable de rétablir la discipline ébranlée et de ne fléchir sous aucune contrainte.

II. — Trajan (98-117).

Trajan était un *provincial,* né à *Italica,* sur le Bétis, en Espagne. Lorsqu'il fut adopté par Nerva, à l'âge de quarante-cinq ans, il était sur le Rhin, où il commandait les légions de la haute Germanie. Sa vie s'était passée dans les camps, et il était fort aimé de ses soldats, malgré sa sévérité.

Popularité de Trajan. — Trajan rentra dans Rome sans pompe, sans appareil. Le peuple, accouru en foule, contemplait avec étonnement ce soldat à la taille haute, à l'air martial, qui prenait possession de sa capitale à pied, suivi d'une faible escorte de légionnaires. Des distributions de vivres et d'argent achevèrent de gagner tous les cœurs.

Mesures bienfaisantes. — Trajan était avant tout un soldat; mais son amour de la guerre ne lui fit point

oublier les affaires de l'intérieur. La justice fut bien rendue ; plusieurs impôts furent diminués, et cependant les finances se trouvèrent promptement rétablies. Malgré les charges énormes que lui imposaient ses guerres et ses grandes constructions, l'empereur se trouva assez riche pour réaliser une institution charitable où l'on sent déjà comme une infiltration du christianisme, nous voulons dire *l'assistance des enfants pauvres.*

Travaux publics. — Tous les grands princes ont été de grands bâtisseurs : ce titre ne manqua point à Trajan, dont les travaux furent aussi hardis que nombreux. Pont sur le Danube, pont sur le Rhin, tous deux disparus. Pont d'Alcantara, sur le Tage, haut de soixante mètres et long de cent quatre-vingt-huit, encore debout. A Rome, colonne Trajane, parfaitement conservée, sous laquelle il s'était fait préparer son tombeau ; et tout autour un Forum, qu'Ammien Marcellin, historien du IVe siècle, nommait le plus magnifique ensemble de constructions qui fût au monde. A ces monuments, ajoutons la création de deux ports qui fonctionnent toujours : celui d'*Ancône,* où un bel arc de triomphe en marbre blanc rappelle le souvenir du fondateur, et celui de Civitta-Vecchia.

Persécution des chrétiens. — Ce prince, dont on vante la justice, l'activité, l'intelligence, infligea une tache sanglante à sa mémoire : car il fut un persécuteur des chrétiens. « Esprit étroit et dur malgré sa véritable grandeur, » Trajan était incapable de comprendre le christianisme. A Pline le Jeune, gouverneur de Bithynie, qui lui demandait conseil sur la conduite à tenir envers les chrétiens dont il constatait le nombre croissant, et dont il était forcé aussi de reconnaître la pureté de doctrine et la *pureté de mœurs* (chose introuvable alors chez les païens, même chez Trajan), l'empereur se contenta de répondre, sans s'apercevoir de son étrange contradiction : « N'en faites pas la recherche ; mais s'ils sont accusés et convaincus, punissez-les. » Alors souffrirent saint Ignace, évêque d'Antioche, qui fut jeté aux bêtes après quarante ans d'épiscopat, et saint Siméon,

évêque de Jérusalem, que l'on crucifia à l'âge de cent vingt ans.

Guerres. — Sous Trajan, il y eut deux guerres particulièrement importantes, celle des *Daces*, et celle des *Parthes*.

Guerre des Daces (101-106). — Les *Daces* occupaient les deux versants du grand demi-cercle que forment les Carpathes dans la région du Danube, c'est-à-dire la Transylvanie et la Roumanie actuelles. Ils fatiguaient de leurs incursions les peuples établis sur la rive droite du Danube. L'empereur, qui s'ennuyait à Rome, au milieu des froides adulations du peuple et du sénat, deux ans après son avènement, partit pour les régions du Danube. Il franchit le fleuve vers les fameuses *Portes de fer,* où le Danube, resserré dans des gorges étroites, bondit avec colère sur les rochers; puis il pénétra jusque dans les montagnes de Transylvanie, et écrasa l'ennemi dans une grande bataille (101-102). Une nouvelle expédition en 106 acheva la soumission des redoutables Barbares : leur *Décébale* ou roi, désespéré, se tua.



Un Dace.
(Musée du Vatican.)

Pour affermir sa conquête, Trajan jeta sur le Danube un pont gigantesque, dont les restes se voient encore à la saison des eaux basses, puis fonda plusieurs colonies militaires tant dans l'intérieur du pays que sur les rives du fleuve. Une de ces colonies subsiste encore : c'est *Nicopolis*, la ville de la victoire, sur le Danube. Les Daces se laissèrent si aisément pénétrer par la civilisation de leurs vainqueurs, qu'ils semblèrent ne plus former avec eux qu'un seul peuple, et la Dacie devint une Italie nouvelle où se retrouvent de nos jours, dans la *Roumanie,* le nom de Rome et sa langue.

Guerre des Parthes (113-117). — C'était assez de succès et de gloire : Trajan pendant sept ans se reposa dans les travaux féconds de la paix. Mais en 113 le désir de la guerre le reprit, et sous un prétexte plus ou moins plausible, il marcha contre les Parthes. Chosroès, leur roi, lui envoya une humble ambassade avec des présents : l'empereur n'accueillit ni les explications ni les présents, et dit qu'il ferait connaître sa volonté sur les bords de l'Euphrate.

L'effroi mit à ses pieds tous les peuples de l'Euphrate au Caucase. Au printemps de 115, il franchit l'Euphrate, poussa à travers la Mésopotamie, entra dans Babylone, sacrifia aux mânes d'Alexandre sur le lieu où il avait expiré, prit Suse, Séleucie, descendit avec sa flotte le Tigre jusqu'au golfe Persique, et soupira que son âge ne lui permît pas de partir pour l'Inde.

Tout à coup Trajan apprend que toutes les provinces qu'il vient de soumettre sont en rébellion ; il se retourne furieux et réduit en cendres Édesse, Séleucie, emportées d'assaut. Mais il tremble, malgré sa vengeance. Il rend à un Arsacide la couronne des Parthes, et se hâte de courir en Syrie par le plus court chemin, semant sa route des cadavres de ses soldats. Il arrive enfin en Cilicie, à Sélinonte, et y meurt de chagrin (117). Ainsi, comme tous les grands règnes, le règne de Trajan se fermait sur une catastrophe.

III. — Adrien (118-138).

Adrien, le premier César barbu, né à Rome, mais originaire d'Italica, en Espagne, était cousin de Trajan. D'un esprit singulièrement souple et varié, il voulut tout connaître et apprit un peu tout, servi par une mémoire prodigieuse. Il fut à la fois grammairien, rhéteur, philosophe, astrologue, géomètre, médecin, sculpteur, poète, chanteur, architecte. Avec tout cela il aurait pu faire un empereur fort médiocre, mais il était aussi bon général et très bon administrateur.

Politique pacifique d'Adrien. — Plus sage que

son père adoptif, qui, grâce à son ambition, lui laissait un empire où tous s'agitaient, Parthes, Maures, Juifs, Sarmates, Bretons, Adrien comprit qu'il est des limites que la nature a fixées elle-même et qu'il est dangereux de franchir. Aussi, loin d'étendre les frontières de l'Empire, il les fit plutôt rétrograder. Il conserva la Dacie, parce que les Carpathes formaient une frontière autrement forte que le Danube. Mais en Écosse, il ramena les frontières du golfe du Forth à l'embouchure de la Tyne. En Orient, le recul fut plus considérable encore. Adrien évacua l'Assyrie et la Mésopotamie, même l'Arménie.



Adrien.
(Musée de Naples.)

Défenses des frontières. — Si Adrien faisait rétrograder les frontières, du moins les voulut-il protégées contre tout danger. Il construisit des barrières formidables qui devaient fermer aux Barbares le chemin de l'Empire : contre les Calédoniens, le mur colossal connu sous le nom de *retranchement* (*vallum*) d'Adrien ; contre les Germains, le *mur du Diable,* qui reliait le cours moyen du Rhin au Danube; enfin, sur tout le cours du Danube, des retranchements à l'abri desquels les légions pouvaient aisément défier les efforts des ennemis.

Voyages. — Adrien passa plus de la moitié de son règne à parcourir l'Empire. Ce qu'il avait vu dans ses nombreux voyages, l'empereur voulut le faire représenter dans l'immense villa qu'il se construisit à Tibur (Tivoli), où l'on en retrouve les restes. On y voyait tous les sites, tous les monuments égyptiens et grecs, jusqu'au *sombre royaume des morts.* Rome lui dut un monument célèbre, son mausolée, connu sous le

nom de *môle d'Adrien,* maintenant *château Saint-Ange.*

Destruction de Jérusalem (135). — Nous avons vu Jérusalem affreusement maltraitée par Titus. Le malheur n'avait point rendu ses habitants plus sages. Las de leurs rébellions, Adrien avait établi une colonie militaire sur les ruines de la ville (132). Furieux de cet outrage, les Juifs se révoltèrent, mais la révolte fut étouffée dans le sang de six cent mille prisonniers (135). Jérusalem disparut, la colonie seule subsista avec un pourceau sur la porte qui regardait Bethléhem, une statue de Vénus sur le Calvaire, et une statue de Jupiter au saint Sépulcre.

Mort d'Adrien (138). — Ces profanations ne doivent point surprendre chez un empereur sceptique en religion aussi bien qu'en morale. Adrien mourut peu de temps après la ruine de Jérusalem, des suites de ses débauches, faisant de petits vers qu'il adressait à son âme sur le point de quitter son misérable corps :

Ma petite âme, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, et Dieu sache où tu vas !
Tu pars seulette et tremblottante, hélas !
Que deviendra ton humeur folichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Voilà tout ce que savaient dire, en face de la mort, les plus sages empereurs de Rome !

IV. — Antonin le Pieux (138-161).

Antonin, adopté par Adrien, était né à Lanuvium (Latium), mais sa famille était originaire de Nîmes. Le nouvel empereur était un philosophe, un sage, toutefois un de ces sages païens qui aiment à couler doucement la vie et ne se refusent aucune des jouissances de ce monde. Il améliora la condition des esclaves, qu'il ordonna de traiter enfin comme des hommes. Il défendit qu'on inquiétât les chrétiens, après que saint Justin, philosophe grec converti, lui eût présenté son *apologie*

de la nouvelle religion. Non seulement il soutint l'œuvre créée par Trajan en faveur des enfants pauvres, mais encore il fonda, pour doter les jeunes filles indigentes, une nouvelle institution en l'honneur de sa femme *Faustine*, dont il avait fait une déesse après sa mort, triste déesse d'ailleurs et qui devait faire rougir les divinités de l'Olympe.



Antonin.
(Musée du Vatican.)

Antonin fut, comme son prédécesseur, un grand bâtisseur, et c'est à lui, pense-t-on, qu'il faut attribuer les arènes d'Arles, les arènes de Nîmes, et le fameux pont du Gard, que d'autres attribuent à Agrippa. Il mourut après un règne de vingt-trois ans, que n'était venue troubler aucune guerre sérieuse. Cette paix ne fut pas un des moindres bienfaits qui firent sa renommée.

V. — Marc-Aurèle (161-180).

Marc-Aurèle, né à Rome, mais Espagnol d'origine, fut un philosophe couronné. Il avait pris le manteau des philosophes dès l'âge de douze ans; il avait adopté la barbe, les austérités et toutes les mortifications de la secte stoïcienne, travaillant sans relâche, mangeant peu, couchant sur la dure. Adopté à l'âge de dix-huit ans par Antonin, il continua à fréquenter ses maîtres. Sa vie privée demeura conforme à sa doctrine. D'une santé délicate, il régla minutieusement son régime et suivit *par devoir* les ordonnances de ses médecins, au nombre desquels était *Galien,* le plus célèbre de l'antiquité après Hippocrate. Il ne connut pas le plaisir, fut sobre et chaste, c'est-à-dire une exception, même parmi les meilleurs empereurs.

Marc-Aurèle avait un frère d'adoption, *Lucius Verus*, qui ne lui ressemblait guère. Il en fit cependant son gendre et son collègue. Avec Vérus Rome vit se renouveler les folies de la jeunesse de Néron : orgies de tavernes, courses et rixes nocturnes dans les rues, pro-



Marc-Aurèle. (Place du Capitole, à Rome.)

fusion de spectacles et de festins. Mais l'Empire n'eut point à souffrir de ces extravagances : Marc-Aurèle était là qui veillait et ne l'aurait pas permis. Il y avait en effet en lui un remarquable esprit d'équité, un sentiment profond de ses devoirs et un dévouement sincère au bien de ses sujets.

Guerres. — Marc-Aurèle n'aimait point la guerre.

Cependant il fut obligé de batailler pendant tout son règne. Antonin ne laissait un empire prospère qu'en apparence. Sur la fin de sa vie toutes les nations barbares s'agitaient, et aussitôt après sa mort l'ébranlement se produisit. Parthes, Maures, Calédoniens, Germains, Sarmates, se précipitèrent à la fois sur les terres romaines. On eut assez facilement raison des Maures, des Calédoniens et des peuples du Danube; la guerre contre les Parthes fut plus sérieuse et dura quatre ans.

Guerre contre les Parthes (162-166). — Marc-Aurèle resta au centre de l'Empire pour parer à toutes les éventualités; mais il envoya en Orient son collègue Vérus avec un lieutenant fort habile, *Avidius Cassius*. Après avoir chassé d'Arménie le roi des Parthes, *Vologèse*, Cassius pénétra à sa suite dans ses États, prit Ctésiphon, sa capitale, et incendia son palais. Vologèse céda la partie septentrionale de la Mésopotamie, d'où les Romains pouvaient surveiller tous ses mouvements.

Guerres contre les Germains (167-180). — L'Orient était à peine pacifié que les Germains franchissaient le Danube. En quelques jours des armées romaines étaient détruites, deux préfets du prétoire tués, et nombre de villes mises à feu et à sang. Les légions étant encore en Orient, Marc-Aurèle se fit une armée comme il put, avec des bandits, des gladiateurs, des esclaves même, les Romains dégénérés refusant de s'enrôler, et partit pour le Danube. Les Barbares repoussés reparaissaient infatigables, et ne laissaient à l'empereur que de courts répits. Il y mourut à la peine, après treize ans de campagnes, à Vindobona (Vienne), le 17 mars 180, dans sa cinquante-neuvième année.

Persécution des chrétiens. — Pendant qu'il luttait péniblement contre les Barbares, Marc-Aurèle, à deux pas de l'ennemi, retrouvait assez de sang-froid et de tranquillité d'âme pour réfléchir et écrire sur les questions qui intéressent le plus l'humanité. Ces notes, rédigées au jour le jour, sans ordre, sans plan, pour lui-même, renferment des aperçus d'une telle pureté et d'une telle élévation qu'on se croirait par moments en

présence de l'Évangile. On a justement dit que, de tous les païens, Marc-Aurèle a été celui qui a été le plus chrétien.

Comment expliquer maintenant que l'auteur des *Pensées* ait tenu une conduite si opposée à ses belles maximes? L'homme qui a écrit cette admirable sentence: « Pense que les hommes sont tes frères, et tu les aimeras, » ne vit point dans les chrétiens ses frères. Il fut pour eux un persécuteur atroce. C'est sous son règne qu'eut lieu le drame mémorable de l'Église de Lyon dans lequel périrent saint Pothin, sainte Blandine et quarante-cinq autres confesseurs de la foi (177).

VI. — Commode 180-192).

Marc-Aurèle laissait pour héritier un monstre, *Commode*. Né dans la pourpre, César à cinq ans, prince de la jeunesse à quatorze, consul à seize, empereur à dix-neuf, Commode fut grisé par le pouvoir et la tête lui tourna. Déjà du reste il avait laissé deviner ce qu'il fut plus tard. A douze ans, trouvant que son bain n'était pas assez chaud, il avait commandé qu'on jetât son baigneur au four.

Commode, qui avait hâte de jouir, acheta une paix honteuse aux Barbares, et rentra dans Rome en triomphateur, pour des victoires qu'il n'avait point remportées. On ne le vit plus à la tête des armées. Les affaires de l'intérieur ne le préoccupèrent pas davantage. L'histoire de son règne n'est que l'histoire de ses plaisirs ou de ses meurtres. Commode eut une manie spéciale, celle d'être *gladiateur;* il descendit sept cent trente-cinq fois dans l'arène, bien entendu sans avoir rien à redouter des malheureux qu'il forçait à combattre, ni même de la morsure des bêtes. Le sénat montra, comme les soldats et le peuple, une servilité révoltante; il eut des applaudissements pour toutes les folies du « dieu », du « nouvel Hercule ». Haï, entouré de conspirateurs, Commode ne se lassait point de verser le sang. Il périt enfin, à l'âge de trente et un ans, empoisonné.

Chose singulière, cet épouvantable tyran ne persécuta point les chrétiens, et ouvrit les prisons où les avait jetés son père.

RÉSUMÉ

Les Antonins, que relie une simple parenté fictive, sont au nombre de six : Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, Commode.

Nerva, proclamé empereur par le sénat, règne deux ans (96-98), et adopte Trajan.

Trajan (98-117), très populaire, célèbre pour ses mesures bienfaisantes, en particulier pour l'assistance des enfants pauvres, pour ses grands travaux : ponts sur le Danube, sur le Rhin, sur le Tage, colonne Trajane, ports d'Ancône et de Civitta-Vecchia, eut à combattre les Daces deux fois, et fonda sur leur territoire une colonie d'où est sortie la Roumanie (101 et 106). Il combattit ensuite les Parthes et poussa sa marche victorieuse jusqu'au golfe Persique; mais le retour se fit au milieu des embarras d'un soulèvement général, et l'empereur mourut de chagrin à Sélinonte (113-117). Trajan n'eut pas assez de grandeur d'âme pour épargner les chrétiens.

Adrien (117-138), neveu par alliance de Trajan, esprit très cultivé, fait rétrograder l'Empire en Bretagne, évacue l'Assyrie, la Mésopotamie, l'Arménie, mais fortifie bien ses nouvelles frontières : *vallum* d'Adrien en Bretagne, *mur du Diable,* du Rhin au Danube. Son règne se passe à voyager; ce qu'il a vu, il le reproduit dans sa villa de Tibur. Rome lui doit le fameux château Saint-Ange. Adrien se signale aussi malheureusement par ses profanations de Jérusalem, ses mœurs honteuses.

Antonin (138-161), fils adoptif d'Adrien, se fait remarquer par la douceur de son caractère et de son administration, sa tolérance du christianisme, son goût des lettres et des arts : arènes d'Arles, de Nîmes, pont du Gard.

Marc-Aurèle (161-180), fils adoptif d'Antonin, se donne pour collègue le débauché Vérus; administre paternellement son empire; fait combattre heureusement, par Vérus et Avidius Cassius, Vologèse, roi des Parthes (162-166); mais fait trois expéditions pénibles contre les Germains révoltés (167-180), et meurt à la peine à Vienne. Marc-Aurèle, sage, vertueux, auteur des *Pensées,* persécute cependant les chrétiens.

Commode (180-192), fils de Marc-Aurèle, le *gladiateur,* vrai monstre couronné, périt empoisonné.

CHAPITRE VI

LES EMPEREURS AFRICAINS ET SYRIENS (193-235)

SOMMAIRE

I. Septime Sévère (193-211). — Guerres de Septime Sévère contre ses rivaux Niger et Albinus (193-197). — Cruautés de Septime Sévère. — Persécution des chrétiens. — Administration. — Guerre contre les Parthes (198). — Guerre contre les Bretons (208-211). — Mort de Septime-Sévère.

II. Caracalla. — Héliogabale. — Alexandre Sévère. — 1° Caracalla (211-217). — Sa tyrannie. — 2° Héliogabale (218-219). — Son effroyable mollesse. — 3° Alexandre Sévère (222-235). — Sage administration.

I. — Septime Sévère (193-211).

Entre Commode et Septime Sévère nous devons mentionner deux règnes éphémères : l'un de quatre-vingt-sept jours, celui de *Pertinax,* qui de charbonnier devenu un brave soldat, puis préfet de la ville, enfin malgré lui fait empereur par les soldats à l'âge de soixante-six ans, fut bientôt assassiné par eux à cause de sa fermeté et de son économie; l'autre de soixante-six jours, celui de *Didius Julianus,* qui n'eut pas honte d'acheter la pourpre mise littéralement aux enchères par les prétoriens, la paya six mille francs par tête et fut tué à la suite d'un ordre du sénat (192-193).

Septime Sévère était un Africain marié à une Syrienne, *Julia Domna.* Proclamé empereur par les légions d'Illyrie, du Danube et du Rhin, Sévère fit son entrée à Rome au milieu des acclamations joyeuses des citoyens, à travers les rues décorées de couronnes de fleurs et de laurier. Son premier soin fut de punir les meurtriers de Pertinax, dont il se déclarait l'héritier et le successeur, Didius ne comptant pas pour lui. Il fit ensuite à l'empereur assassiné des funérailles solennelles,

prononça lui-même son éloge au milieu des gémissements hypocrites des sénateurs, enfin lui éleva un temple et des autels.

Guerres contre ses rivaux Niger et Albinus (193-197). — Bien que reconnu par le sénat, le peuple et de nombreuses légions, Septime Sévère n'était qu'à moitié empereur. Pendant qu'il était proclamé par ses soldats en Illyrie, *Niger* l'était en Syrie et *Albinus* en Bretagne. Sévère battit successivement ses deux rivaux; l'un, Niger, fut décapité après sa défaite, et l'autre, Albinus, se tua.

Cruautés de Sévère. — Sévère souilla sa victoire sur Albinus par des excès épouvantables. Il savait que le sénat avait fait des vœux pour le triomphe de son rival. Il lui envoya aussitôt la tête du vaincu, avec une lettre qui se terminait par ces mots menaçants : « Ainsi je traite qui m'offense. » Bientôt il parut lui-même dans le sénat, pour y faire l'apologie des proscripteurs Marius, Sylla, Commode. Vingt-neuf sénateurs furent jugés, condamnés et aussitôt exécutés. Tous ceux qui avaient aidé son rival soit à Rome, soit dans les provinces, payèrent leur secours de leur tête ou de leur fortune. Et Sévère justifiait ses atrocités en disant : « Il faut être cruel un jour, afin d'être clément le reste de sa vie. »

Clément, il ne le fut jamais. Cet Africain avait gardé du Barbare quelque chose, et le sang ne lui fit jamais peur. Il suscita contre les chrétiens une persécution cruelle, et, chose singulière, la contrée la plus éprouvée fut la patrie même de l'empereur, l'Afrique. Alors Carthage vit ses premiers martyrs, parmi lesquels deux femmes héroïques : *Perpétue* et *Félicité*.

Administration de Sévère. — A part ces exécutions qui frappaient surtout les hautes têtes, et ces rigueurs inexplicables contre les chrétiens, l'administration de Sévère fut vigilante et bonne. Il choisissait bien ses hommes, et la répression de tous les abus était implacable.

Guerre contre les Parthes (198). — Les Parthes avaient envahi la Mésopotamie supérieure et assiégeaient

Nisibe. Sévère marcha contre eux, entra sans coup férir dans Séleucie, dans Babylone, dans Ctésiphon, d'où il emmena cent mille captifs, et de la Mésopotamie fit une province romaine.

L'empereur ne se montra point pressé de rentrer à Rome, dont les délices n'avaient aucun charme pour ce rude soldat. Il préféra visiter l'Orient. On le vit tour à tour à Antioche, où il bâtit des thermes magnifiques, à Héliopolis (Balbeck), où il éleva un temple gigantesque dont il reste des ruines importantes, puis en Égypte. Il remonta le Nil jusqu'aux ruines de Thèbes, où il gâta, en voulant le réparer, le célèbre colosse de *Memnon*. Il revint enfin à Rome après cinq ans d'absence : en souvenir de ses victoires il fit élever l'arc de triomphe de son nom (203).

Guerre contre les Bretons (208-211). — Cinq ans s'écoulèrent et Sévère partit pour une autre extrémité de l'Empire. Il combattit les Calédoniens, mais son but était moins de soumettre ces pauvres montagnards que d'arracher aux plaisirs corrompus de Rome ses deux fils, *Caracalla* et *Géta*, dont les vices l'alarmaient. Les légions pénétrèrent jusqu'à l'extrémité de l'Écosse. Content d'avoir montré les aigles romaines aux mers du Nord, Sévère fit rentrer ses légions et les occupa à relever le mur d'Adrien, qui redevint la limite de l'Empire. Sévère mourut sur ces entrefaites de la goutte et de la fièvre, à York, âgé de soixante-six ans, laissant comme dernier mot d'ordre la parole qui avait été la devise de toute sa vie : *Travaillons* (4 février 211).

II. — Caracalla. — Héliogabale. — Alexandre Sévère.

1° **Caracalla** (211-217). — Sévère avait été un homme dur, sanguinaire, mais encore un homme; son fils aîné et successeur, *Bassien*, dit *Caracalla*, de sa tunique gauloise à capuchon, ne fut qu'un monstre. Ce fou, qui s'étudiait à se donner un air farouche, commença par égorger son frère Géta dans les bras de sa mère, qui fut couverte de sang et blessée; puis il fit

proscrire sa mémoire et poursuivit sans pitié ses partisans et ses amis. Il en périt, dit-on, vingt mille. Il périt enfin lui-même en Mésopotamie, frappé par la main d'un centurion mécontent (217).

Héliogabale, petit-neveu de Sévèrepar les femmes, était prêtre du soleil à Émèse en Syrie. Proclamé empereur par les légions, il emmena à Rome son dieu avec son culte infâme, et lui donna la préséance sur toutes les autres divinités. Ce fut le plus indigne César qu'on eût jamais vu. Rome dut subir la honte d'obéir à un empereur qui le plus souvent se montrait habillé en femme, qui aimait à manier la quenouille comme une femme. Les choses furent poussées si loin, que les prétoriens en eurent un haut de cœur et égorgèrent le misérable (222). Il avait régné quatre ans et en avait vécu dix-neuf.



Alexandre Sévère.
(Musée du Vatican.)

Alexandre Sévère (222-235). — Cousin et fils adoptif d'Héliogabale, Alexandre Sévère fut son successeur; il avait seize ans. Au moins, celui-là était honnête; sa mère, *Mammée,* dont on a voulu faire une chrétienne, l'avait soigneusement tenu à l'écart de la cour, et quand il fut au pouvoir, elle l'entoura de conseillers vertueux et éclairés. L'Empire retrouva une paix heureuse dont jouirent aussi les chrétiens; dans l'oratoire où il aimait à se recueillir parfois dans la journée, Alexandre, au milieu des bustes des grands bienfaiteurs de l'humanité, avait l'image de Jésus-Christ. Ce bon prince fut tué avec sa mère par les soldats révoltés, sur les bords du Rhin, où l'avait appelé une invasion des Germains.

L'anarchie militaire (235-268). — Après la mort

d'Alexandre, c'est l'anarchie parfaite. Dans l'espace de trente-trois ans, on ne compte pas moins de *sept* empereurs, de *vingt* généraux qui revêtirent la pourpre dans quelque partie du monde romain, et qui tous eurent une fin tragique. Le plus célèbre de ces empereurs pour ses infortunes fut *Valérien* (254-260), qui, vaincu par Sapor, roi des Perses, successeurs des Parthes, tomba entre ses mains et subit une honteuse captivité de huit ans. Le cruel vainqueur, paraît-il, se servait de son dos comme d'un marchepied pour monter à cheval. Quand l'empereur fut mort, il fit tanner sa peau ; on la teignit de rouge et elle fut suspendue aux voûtes du sanctuaire principal de la Perse.

L'Empire sembla à la veille de s'effondrer sous le poids des guerres civiles et de l'invasion étrangère. Il se releva tout à coup, grâce à une suite d'empereurs énergiques connus sous le nom d'*empereurs illyriens*, qui, sans être irréprochables, eurent quelques-unes des qualités qui font les grands généraux et les habiles administrateurs.

RÉSUMÉ

Pertinax est assassiné après trois mois de règne. Les prétoriens mettent l'Empire aux enchères; il est acheté par Didius Julianus. Mais les légions d'Assyrie proclament Septime Sévère, un Africain, qui se donne comme le vengeur de Pertinax et punit ses meurtriers.

Septime Sévère est obligé de quitter Rome pour aller combattre deux rivaux, Niger en Syrie et Albinus en Bretagne. Battu trois fois en Asie Mineure, Niger est pris et décapité (193-194). Albinus, qui a envahi la Gaule, est vaincu à Trévoux et se tue (197).

Sévère souille sa victoire par d'épouvantables cruautés. Tout son règne d'ailleurs (193-211) est signalé par des rigueurs inexorables contre les grands et par la persécution des chrétiens, à Carthage surtout et à Lyon. Cependant son administration en général est bonne et vigilante. Sévère fait une expédition contre les Parthes et réduit la Mésopotamie en province romaine (198). Au retour il bâtit le fameux temple de Balbek. Il va combattre les Bretons (208) et meurt à York (211).

Caracalla, fils de Sévère, dans son court règne (211-217) trouve le moyen d'imiter les horreurs de Néron. Il tue son frère Géta et périt lui-même assassiné par un centurion.

Héliogabale (218-222), prêtre du Soleil à Émèse, petit-neveu de Septime Sévère par les femmes, est encore plus hideux. Il périt assassiné par les prétoriens.

Alexandre Sévère (222-235), cousin d'Héliogabale, est un bon prince. Très humain, il s'applique à maintenir la paix. Appelé sur le Rhin par une invasion des Germains, il tombe sous le fer de ses troupes mécontentes.

La mort d'Alexandre Sévère est suivie de l'*anarchie militaire* (236-268). L'Empire, qui semble à la veille de se dissoudre, est relevé par les empereurs illyriens.

CHAPITRE VII

LES PRINCES ILLYRIENS (268)

SOMMAIRE

I. Les premiers empereurs illyriens, de Claude a Dioclétien (268-285). — 1° Claude (268-270). — 2° Aurélien (270-275). — 3° Tacite (275). — 4° Probus (276-282). — 5° Carus (282-284). — 6° Carin et Numérien (284-285).

II. Dioclétien (285-305). — La tétrarchie : Dioclétien, Maximien, Galère, Constance Chlore. — Guerres heureuses. — Ère des martyrs (303). — Abdication de Dioclétien (305).

III. L'anarchie ou la guerre des empereurs : Constantin (305-324). — Six empereurs à la fois. — Ils périssent les uns par les autres. — Constantin reste seul (324).

I. — Les premiers empereurs illyriens. — De Claude à Dioclétien (268-285).

Après *Claude* (268-270), vaillant soldat qui tint tête aux Alamans et aux Goths, puis fut enlevé par la peste, *Aurélien* reçut la couronne impériale.

Aurélien (270-275). — Déjà connu pour sa bravoure et ses victoires sur les Francs, le nouvel empereur était un homme énergique et habile. Vaincu d'abord par les Alamans dans une grande bataille sous les murs de *Plaisance*, il remporta ensuite sur eux trois victoires et les contraignit de rentrer dans leur pays. Moins heureux avec les Goths, il fut obligé de leur céder la con-

quête de Trajan en Dacie. En Orient, il battit et fit prisonnière la célèbre reine de Palmyre, *Zénobie*, qui orna son triomphe et alla ensuite finir doucement sa vie dans une splendide villa de Tibur, aux environs de Rome. La fermeté d'Aurélien, parfois dure et cruelle pour rétablir l'ordre, la discipline, lui valut une mort tragique : il périt assassiné par un de ses secrétaires.

Après le sénateur **Tacite**, qui ne fit que passer sur le trône, **Probus** (276-282) fut nommé empereur par les soldats. Le choix était heureux. Encore dans la vigueur de l'âge, brave, doué d'un grand bon sens, inflexible pour la discipline, il remplit bien le rôle d'empereur, qu'il avait accepté à son corps défendant. Probus alla battre et rejeter au delà du Rhin les Alamans, qui avaient envahi la Gaule. Il battit ensuite en Illyrie les Sarmates, en Thrace les Gètes, en Asie Mineure les brigands.

Probus inaugura le système, très dangereux au fond, de défendre l'Empire contre les Barbares par les Barbares eux-mêmes, en leur donnant des terres. Il établit ainsi des Vandales en Bretagne, des Alamans en Souabe, des Francs sur les bords du Pont-Euxin, où ils ne restèrent pas, et cent mille Bastarnes en Thrace.

En acceptant l'Empire, Probus avait dit aux soldats : « Vous avez tort de me faire empereur, car jamais je ne vous flatterai. » Non seulement il ne les flatta point, mais il les écrasa de travaux. Un jour, c'était à Sirmium en Pannonie, par une chaleur torride, les troupes étaient occupées à dessécher un marais. Quelques mutins jetèrent leurs outils, saisirent leurs épées et égorgèrent Probus. Aimé du sénat, redouté des Barbares, il aurait, s'il eût vécu, donné de beaux jours à l'Empire ; ses soldats eux-mêmes, repentants aussitôt après le crime, le pleurèrent.

Carus (282-284), ses fils *Carin* et *Numérien*, qui ne manquaient pas de mérite, eurent tous les trois un règne éphémère et une fin tragique. Le Dalmate *Dioclétien* revêtit alors la pourpre. Jusqu'ici le gouvernement impérial se déguisait encore sous certaines formes répu-

blicaines; avec Dioclétien, nous entrons en plein dans la monarchie.

II. — Dioclétien (285-305).

La tétrarchie. — L'Empire, à l'avènement de Dioclétien, était fort troublé. Dans les Gaules, des paysans insurgés, qu'on a surnommés les *Bagaudes*, faisaient d'affreuses dévastations; les Alamans ravageaient les rives du Danube et du Rhin; les pirates saxons pillaient les côtes de la Bretagne et de la Gaule; les Francs poussaient leurs incursions jusqu'en Sicile; en Afrique, les Maures s'agitaient, les Perses aussi, derrière le Tigre. La situation parut si difficile à Dioclétien, qu'il songea à se donner un aide.



Dioclétien.
(Musée du Capitole.)

Son choix tomba sur un de ses compagnons d'armes, *Maximien*, fils d'un colon de Pannonie, homme sans éducation, mais brave, expérimenté, bien propre à être le *bras*, tandis que Dioclétien serait la *tête*. Il l'adopta, et le déclara d'abord *César*, puis, après d'éclatants services, dès 286, il le fit *Auguste;* c'était le faire son égal. Les deux Augustes luttèrent avec succès contre les Barbares, Dioclétien en Orient, Maximien en Occident. Cependant les efforts qu'ils durent faire leur rendirent évidente la nécessité de s'adjoindre chacun un *César;* et ainsi se trouva établie la forme de gouvernement qu'on a appelée *tétrarchie, gouvernement des quatre.* Les Césars furent deux Illyriens : pour Dioclétien, *Galère,* ancien bouvier, homme grossier, mais plein de courage; pour Maximien, *Constance* dit *Chlore* ou le

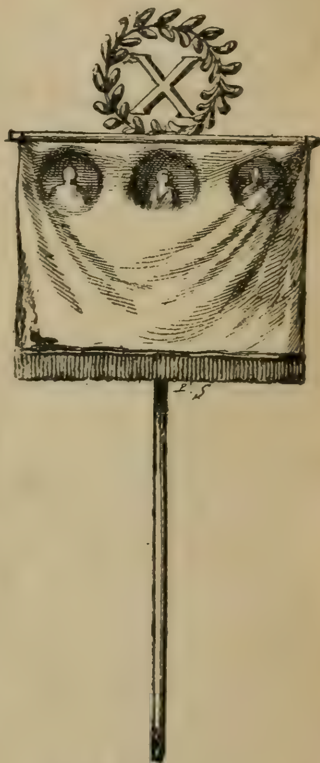
Pâle, d'un esprit plus cultivé, d'un caractère plus doux, l'époux de la pieuse princesse devenue *sainte Hélène.*

On fit quatre parts des provinces : Dioclétien eut l'Orient, et Galère, la Thrace avec les provinces du Danube ; Maximien eut l'Italie, l'Afrique, les îles, et Constance, l'Espagne, la Gaule et la Bretagne. L'unité de l'Empire subsista malgré ce partage : le maître suprême en fut toujours Dioclétien. Les dernières formes de la République achevèrent alors de disparaître, et il ne resta plus, sans aucun déguisement, qu'une volonté, la volonté du maître. Cette consécration définitive du *despotisme*, Dioclétien l'affirma même par la pompe extérieure dont il entoura la majesté souveraine, par l'étiquette qu'il fit régner à la cour. Les empereurs ceignirent le diadème ; ils parurent revêtus de riches étoffes de soie et d'or ; on ne put les approcher qu'à genoux, en les *adorant.*

Guerres heureuses. — Dioclétien atteignit le but désiré, et les Barbares durent reculer sur tous les points. Pendant que Maximien écrasait les Bagaudes en Gaule, chassait les Germains au delà du Rhin, Galère forçait le roi des Perses, *Narsès*, à céder la Mésopotamie et cinq provinces au delà du Tigre ; Constance refoulait les Francs, descendait en Bretagne et y détruisait des usurpateurs respectés par Dioclétien lui-même. Le calme rétabli, Dioclétien releva les fortifications des frontières, créa des postes nouveaux, et mit l'Empire sur un pied formidable.

Ère des martyrs (303). — Tout cela aurait été bien, sans une atroce persécution des chrétiens. Dioclétien hésita d'abord, mais Galère, homme rongé de vices, lui arracha un édit qui fermait aux chrétiens l'entrée des charges publiques, leur interdisait leurs sanctuaires et tout signe extérieur de leur foi. L'édit fut affiché dans Nicomédie : un chrétien le déchira ; en même temps un incendie éclatait au palais impérial. Dioclétien se crut bravé dans son autorité, menacé dans sa vie ; il devint furieux, et dans toute l'étendue de l'Empire, sauf dans les Gaules, où commandait Constance Chlore, on ne vit que chrétiens expirant au milieu des supplices.

Abdication de Dioclétien (305). — Ne voulant à la tête de l'Empire que des hommes vigoureux, Dioclétien avait sagement disposé que les deux Augustes abdiqueraient après la vingtième année de leur règne et seraient remplacés par les deux Césars, qui à leur tour choisiraient deux Césars nouveaux. Il abdiqua donc le 1er mai 305, et Maximien suivit son exemple, mais bien à contre-cœur; puis le maître du monde se retira en Dalmatie dans une magnifique villa, à Salone, où il s'occupa à faire pousser des légumes superbes, heureux, du moins feignant de l'être. Il vécut encore huit ans (305-313).



Le *Labarum*. (D'après les monnaies de Constantin.)

III. — L'anarchie, ou la guerre entre les empereurs. — Constantin (305-324).

Après l'abdication de Dioclétien, Galère et Constance prirent le titre d'*Augustes* et créèrent deux Césars, *Maximin Daïa,* qui eut la Syrie et l'Égypte; *Sévère,* qui reçut l'Italie et l'Afrique. Mais presque aussitôt Constance mourut en Bretagne, et son fils *Constantin* lui succéda avec le titre de César. Rome, où les empereurs ne résidaient plus, irritée de son abandon, salua *Maxence,* fils de Maximien, qui prit son père pour collègue. L'Empire eut donc à la fois six maîtres : deux Augustes, Galère et Sévère; deux Césars, Constantin et Maximin; deux usurpateurs, Maxence et Maximien.

Guerre entre les six empereurs. — Ce que Dioclétien aurait dû prévoir arriva. Sa fermeté, son

esprit discret et insinuant avaient maintenu la concorde entre les princes; mais aussitôt qu'il se fut retiré, on vit une effroyable anarchie. Sévère disparut le premier, vaincu et tué par Maximin (307). Maximien fut mis à mort par son gendre Constantin, qu'il avait essayé de renverser (310). L'année suivante Galère mourait d'une maladie affreuse (311). Maxence fut vaincu et tué, près le pont Milvius, à Rome, par Constantin, qui avait arboré le *Labarum*, ou l'*étendard de la croix* (312). Maximin s'empoisonna, après avoir été vaincu par le successeur de Galère, *Licinius* (313). Licinius, à son tour, fut battu, déposé d'abord (323), puis tué (324), et Constantin demeura seul empereur.

RÉSUMÉ

Avant d'arriver à *Dioclétien*, le principal des empereurs illyriens, nous trouvons, après Gallien (268), six empereurs assez remarquables : Claude (268-270), qui bat les Alamans et les Goths; Aurélien (270-275), qui bat les Alamans trois fois en Italie, et triomphe de Zénobie, reine de Palmyre; Tacite, qui a quelques succès sur les Germains; Probus (276-282), qui bat les Alamans, les Sarmates, les Gètes; accepte les Barbares à la solde de l'Empire : Vandales en Bretagne, Alamans en Souabe, Francs, sur le Pont-Euxin; Carus (282-284), qui meurt dans une brillante expédition contre les Perses; Carin et Numérien, tués bientôt.

Dioclétien (285-305) fait disparaître les derniers vestiges de la forme républicaine, et pour contenir les Barbares, il organise la *tétrarchie :* deux empereurs, Dioclétien en Orient, Maximien en Occident, assistés chacun d'un César, Galère pour Dioclétien, Constance Chlore pour Maximien. Les invasions sont partout arrêtées. Mais, en 303, Galère fait déchaîner une affreuse persécution contre les chrétiens.

Dioclétien abdique en 305, et avec lui Maximien. Constance Chlore, bientôt remplacé par son fils Constantin, prend pour César Sévère, qui devient Auguste à sa mort; Galère prend pour César Maximin Daïa. Mais Rome proclame Maxence, qui se donne pour collègue son père l'ancien Auguste, Maximien. La guerre éclate entre les six maîtres de l'Empire. Sévère est tué par Maximin. Maximin est tué par Constantin. Maxence est vaincu et tué par Constantin, dans la célèbre bataille du pont Milvius (312). Maximin, vaincu par le successeur de Galère, Licinius, s'empoisonne. Licinius est vaincu et tué par Constantin, qui reste seul maître (324).

CHAPITRE VIII

CONSTANTIN SEUL EMPEREUR, OU LE TRIOMPHE DE L'ÉGLISE

SOMMAIRE

Les persécutions. — L'Église a triomphé malgré les persécutions et tous les obstacles. — Explications diverses de son triomphe.

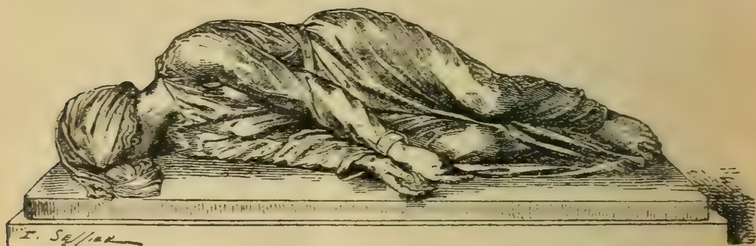
Constantin seul empereur, c'était le triomphe de l'Église : car lui-même n'avait vaincu que par la croix; « *In hoc signo vinces !* Tu vaincras par ce signe, » lui avait-il été dit dans une vision célèbre. Ce signe, il l'avait mis sur ses enseignes, sur les boucliers de ses soldats, lorsqu'il marchait contre Maxence (312), et il avait été vainqueur. Reconnaissant, dès l'année 313 il publiait le fameux *édit de Milan* qui donnait à l'Église non seulement la liberté, mais encore une place d'honneur dans l'État. Lui-même avait embrassé le christianisme, et désormais tous les empereurs seront chrétiens.

Ce triomphe, l'Église l'avait emporté de haute main par la lutte et par l'épreuve. « Le disciple ne peut pas être plus grand que le maître, » avait dit Jésus-Christ à ses Apôtres. C'était par la souffrance, par l'humiliation que le maître avait vaincu ; par les mêmes moyens aussi les disciples devaient dominer le monde. Commencée sur le Calvaire, la persécution se continua avec des alternatives d'assoupissement et de réveil furieux pendant trois siècles, jusqu'au jour où l'inutilité de ses coups et le nombre croissant des chrétiens, en lui arrachant l'aveu de son impuissance, lui firent tomber les armes des mains.

Nombre des persécutions. — Il va sans dire que toutes les persécutions ne se ressemblèrent point ni pour la violence, ni pour la durée, ni pour l'étendue. On distingue ordinairement dix grandes persécutions :

1° *Celle de Néron*, qui dura quatre ans (64-68); les

deux plus illustres victimes furent saint Pierre et saint Paul; 2° *celle de Domitien,* qui dura deux ans (95-96); 3° *celle de Trajan* (104), qui se prolongea sous les règnes d'Adrien et d'Antonin; 4° *celle de Marc-Aurèle,* l'empereur *philosophe;* à Rome, la jeune patricienne Cécile fut décapitée dans son palais; 5° *celle de Septime Sévère* (202), qui fit à Carthage deux célèbres martyres, *Perpétue* et *Félicité;* 6° *celle de Maximin* (235), sauvage mais courte; 7° *celle de Dèce* (250) signalée par d'affreuses tortures, mais heureusement aussi de peu de



Sainte Cécile *in Trastevere* (Rome). — Statue du XVIIe siècle.

durée; 8° *celle de Valérien* (257); alors souffrit le diacre saint Laurent; 9° *celle d'Aurélien* (274), qui ne dura qu'une année; 10° enfin *celle de Dioclétien* (303), qui fut la dernière, mais aussi la plus sanglante.

Durée des persécutions. Chiffre des martyrs. — En résumé de l'an 64, date de la persécution de Néron, à l'an 313, date de l'édit de Constantin, on compte deux cent quarante-neuf ans. Sur ces deux cent quarante-neuf ans, l'Église eut cent vingt ans de repos et cent vingt-neuf ans de luttes. C'est dire au prix de combien de sang elle acheta la victoire. On ne sait quel fut le nombre des confesseurs de la foi. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il périt des milliers de chrétiens et qu'il n'y eut pas un coin de l'Empire qui ne fut arrosé de leur sang.

Souffrances des martyrs. — Les persécuteurs épuisèrent sur les chrétiens tous les genres de tortures. Le glaive, la dent des bêtes, la faim, la prison, étaient

les plus doux des supplices. On ne se contentait point de prendre la vie des victimes; on les faisait expirer au milieu de tourments inouïs. Les martyrs étaient brûlés à petit feu, déchirés avec des tenailles ou des peignes de fer; plongés dans des chaudières d'huile ou de poix bouillante; assis sur des chaises de fer rougies au feu ou étendus sur des grils ardents; ils étaient crucifiés, roués, écartelés, frappés de lanières armées de boules de plomb; ils étaient lapidés, empalés, écorchés vifs, coupés encore vivants, membre par membre; attachés à des cadavres en putréfaction; soumis enfin à tout ce que peut imaginer de plus barbare la cruauté furieuse de se voir impuissante.

Courage des martyrs. — Si le souvenir des tortures des martyrs fait frissonner, la pensée de leur courage étonne et confond. De faibles enfants, de jeunes femmes allaient à la mort le sourire sur les lèvres, et, au milieu des supplices les plus affreux, chantaient, remerciaient le Seigneur. Pour eux la souffrance la plus vive n'était point toujours celle du corps, mais celle de l'âme. Il leur fallait lutter contre les affections les plus profondes, les plus légitimes, sacrifier un père, un enfant, un époux; briser ces affections et se déchirer ainsi eux-mêmes le cœur.

Causes du triomphe de l'Église. — Malgré tous les obstacles, l'Église triompha : le sang des martyrs avait été une semence féconde qui avait germé au loin et couvrit le monde d'une riche moisson de chrétiens. Comment expliquer ce prodige? Des savants essayent d'en donner une raison purement naturelle. Ils disent que les âmes étaient lasses des sottises et des vilenies du paganisme, et qu'elles furent rapidement attirées par cette nouvelle doctrine si élevée et cette morale si pure. Ils disent encore que les religions anciennes laissaient sans défense le pauvre, le petit, l'esclave; aussi tous les malheureux, tous les opprimés se précipitèrent vers cette religion qui enseignait pour tous une seule et même origine, une seule et même destinée; qui recommandait avant tout l'amour du prochain; qui enfin aux souf-

frances de cette vie ouvrait, comme compensation, les joies infinies de la vie future.

Ces raisons ont du bon, mais elles sont manifestement insuffisantes. Elles semblent ignorer la résistance que la doctrine nouvelle devait trouver dans le cœur humain lui-même, dont toutes les passions mauvaises sont combattues, sacrifiées par le christianisme. Elles ne tiennent aucun compte des persécutions épouvantables qui menacèrent de submerger l'Église, et qui l'auraient infailliblement submergée si elle n'avait été qu'une institution humaine. Il n'y a qu'une explication possible du triomphe de l'Église : c'est qu'elle était l'œuvre d'un Dieu, et qu'étant l'*œuvre d'un Dieu*, elle avait en elle-même une force surnaturelle, divine, sous laquelle devaient s'effondrer tous les obstacles humains.

RÉSUMÉ

Le triomphe de Constantin est le triomphe de l'Église. Lui-même n'a vaincu au pont Milvius en 312 que par le *Labarum*. Il embrasse le christianisme et publie en sa faveur l'édit de Milan (313).

En deux cent quarante-neuf ans, de 64 sous Néron, à 313 sous Constantin, l'Église a subi cent-vingt-neuf ans de luttes et dix grandes persécutions : Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime Sévère, Maximin, Dèce, Valérien, Aurélien, Dioclétien. La victoire définitive de l'Église ne peut s'expliquer qu'autant que l'on admet que son fondateur, Jésus-Christ, est Dieu.

CHAPITRE IX

LE RÈGNE DE CONSTANTIN DEPUIS SA CONVERSION JUSQU'A SA MORT (312-337)

SOMMAIRE

Constantin jusqu'au concile de Nicée (312-325). — L'arianisme. — Le concile de Nicée (325). — Fondation de Constantinople (326). — Tragédies domestiques.

Constantin jusqu'au concile de Nicée (312-325). — Catéchumène, et très probablement baptisé dès l'année 312, Constantin ne rompit pas immédiatement avec le paganisme. Il garda son titre païen de *grand pontife;* il conserva à sa cour des païens. Il fit fermer dans les provinces un temple d'Esculape et un temple de Vénus, parce qu'il s'y commettait d'odieux désordres; mais il respecta les temples de Byzance et de Rome.



Constantin. — Buste d'agate. (Cabinet de France.)

Si Constantin crut devoir au paganisme des ménagements, il n'en est pas moins vrai que dès l'année 312 ses convictions étaient faites en faveur du christianisme, et sa conduite *officielle* fut conforme à ses convictions. Aumônes aux églises, restitution des biens confisqués pendant les persécutions, exemption pour les clercs des charges publiques, obligation pour tous du repos dominical, ces mesures et une foule d'autres témoignent de la sympathie de Constantin pour le christianisme.

Concile de Nicée (325). — L'empereur se regardait comme le défenseur naturel de l'Église, chargé de la protéger contre ses ennemis et du dehors et du dedans. Ce rôle d'*évêque du dehors*, comme il aimait à s'appeler, il eut l'occasion de le remplir à propos de l'hérésie d'*Arius*, diacre d'Alexandrie, qui niait la divinité de Jésus-Christ. Les erreurs d'Arius remplissaient Rome de trouble et de confusion. Constantin, pour mettre fin à la querelle, résolut de réunir tous les évêques de la

catholicité à Nicée (325). Ce fut le premier concile *œcuménique* ou *universel*. Les évêques, au nombre de trois cent dix-huit, après avoir solennellement condamné le novateur, rédigèrent un *Credo*, ou *résumé de la foi chrétienne*, qui est encore récité à la messe.

Un jeune diacre d'Alexandrie, Athanase, s'était distingué entre tous au concile par sa vigueur à défendre la doctrine de l'Église. Il monta l'année suivante sur le siège patriarcal de sa ville (326), mais il n'y demeura pas longtemps. Les ariens se vengèrent en le calomniant auprès de l'empereur, qui eut la faiblesse de l'exiler à Trèves, au fond des Gaules, et de rappeler Arius. L'hérésiarque entra triomphant à Constantinople; escorté d'un nombreux et brillant cortège, il se disposait à souiller de sa présence l'église de cette ville, lorsqu'il fut emporté par une mort subite.

L'arianisme ne disparut point avec Arius; mais l'Église était assez forte maintenant pour ne point le craindre. Dans les solennelles assises de Nicée, l'Église avait trouvé son *Credo*, qui avait fixé pour toujours sa doctrine. Dans ce premier concile l'Église avait donné aussi au monde le spectacle de sa puissante et forte organisation. Elle avait grandi silencieusement dans les ténèbres des Catacombes, et à l'heure où il lui était permis de se montrer au grand jour, elle apparaissait vigoureuse, armée pour l'existence et pour la lutte. Le paganisme n'avait rien connu de semblable à cette hiérarchie majestueuse composée des *patriarches*, des *évêques*, des *prêtres*, des *diacres*, ayant à sa tête, comme couronnement, l'évêque de Rome, le *pape*, successeur de saint Pierre, et comme lui représentant visible du chef invisible de la chrétienté, Jésus-Christ.

Fondation de Constantinople (326). — Constantin ne se sentait pas à l'aise dans Rome; il y avait là trop de souvenirs républicains, il y avait aussi trop de zèle païen, et puis il sentait vaguement que la majesté impériale serait tôt ou tard obscurcie par la majesté du grand pontife chrétien, et il se dit que le mieux était de céder de bonne grâce. L'empereur résolut donc de faire

de la vieille ville de Byzance une cité nouvelle à laquelle il donna son nom : *Constantinople* (326). Ce fut une grande et splendide ville, admirablement située entre l'Europe et l'Asie, à l'entrée de deux grandes mers. Sa longue existence, en dépit de la domination turque, qui semble flétrir tout ce qu'elle touche, prouve que Constantin avait bien choisi.

Tragédies domestiques. — Les dernières années de Constantin furent attristées par de regrettables violences. Déjà il avait forcé à mourir son beau-père Maximien (310), et il avait fait étrangler son beau-frère Licinius (324). En 327 nous assistons à des scènes non moins déplorables. Constantin, avant son mariage avec *Fausta*, fille de Maximien, avait eu d'une femme obscure un fils, *Crispus*. Ce prince, orné de qualités brillantes, s'était distingué par sa valeur dans les luttes contre les Barbares, et donnait les plus belles espérances. Pour assurer la couronne à ses enfants, Fausta le perdit dans l'esprit de l'empereur, à qui elle le représenta comme un ambitieux impatient de régner. Abusé, Constantin le fit mourir. Consternée, la vieille mère de Constantin, Hélène, lui dévoila la perfidie de Fausta et l'innocence de Crispus. L'empereur fut alors comme saisi d'un accès de fureur. Les conseillers furent envoyés au supplice, et l'impératrice coupable fut portée dans un bain brûlant, où on l'étouffa.

Ces cruautés ont terni la gloire de Constantin. La postérité lui a néanmoins décerné le nom de *Grand*, et c'est justice, parce que, le premier des empereurs, il eut le courage de confesser hautement la vérité, qu'il avait reconnue, et il sut comprendre la nécessité de suivre une politique nouvelle fondée sur le christianisme. Il mourut à Nicomédie (337), laissant trois fils : *Constantin*, *Constance* et *Constant*, déjà Césars, entre qui il avait partagé l'Empire.

RÉSUMÉ

Tout en ménageant le paganisme, Constantin donne au christianisme des marques très sérieuses de sympathie. Il prend le

rôle d'*évêque du dehors*, et le remplit en particulier au concile de Nicée (325). Il fonde Constantinople (326). La fin de son règne est attristée par des violences. Déjà il avait fait périr son beau-père Maximien, son beau-frère Licinius. Trompé par sa deuxième femme Fausta, il fait mourir son fils Crispus. Quand il apprend la vérité, il fait étouffer l'impératrice. Ces cruautés sont rachetées par des qualités qui lui méritent le nom de Grand.

CHAPITRE X

EMPEREURS DE LA FAMILLE DE CONSTANTIN

SOMMAIRE

I. Les fils de Constantin (337-361). — Les trois fils de Constantin se partagent l'Empire. — Mort de Constantin II (340). — De Constant (350). — Constance seul empereur (350). — Constance et l'Église. — Constance et Julien (355-361). — Sa mort en Cilicie.

II. Julien l'Apostat (361-363). — Enfance et jeunesse de Julien. — Julien *César* (355). — Julien *Auguste* (360). — Julien et le christianisme. — Guerre contre les Perses. — Mort de Julien.

I. — Les fils de Constantin (337-361).

Partage de l'Empire entre les fils de Constantin. — Constantin laissait trois fils encore presque enfants; *Constantin II*, l'aîné, avait vingt et un ans; *Constance* en avait vingt, et *Constant*, dix-sept. Les trois frères se partagèrent l'Empire : Constantin II eut la Gaule, l'Espagne, la Bretagne; Constance, la Thrace et l'Orient; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique.

Mort de Constantin II (340); **de Constant** (350). — La paix ne dura pas longtemps entre les trois empereurs. Constantin, en sa qualité d'aîné, ambitionnait tout l'héritage paternel. Pendant que Constant se trouvait au loin, sur les bords du Danube, il se jeta sur l'Italie septentrionale; il tomba dans une embuscade et y périt. Constant prit toute sa part, sans que Constance, occupé à une guerre contre les Perses, pût réclamer

(340). Dix ans après, Constant lui-même périt à son tour. Il fut tué par *Magnence*, commandant de sa garde, qui revêtit la pourpre (350).

Constance seul empereur (350-361). — Constance se trouvait alors en Mésopotamie, guerroyant depuis douze ans (338-350) contre Sapor, roi des Perses. La mort de son frère lui donnait tout l'héritage de Constantin; mais il avait à se défaire de Magnence. Il se hâta de conclure une trêve avec Sapor, et courut en Occident. Une rencontre épouvantable eut lieu sous les murs de la place forte de *Mursa*, en Pannonie : cinquante mille hommes y périrent. Vaincu, Magnence se sauva dans Aquilée. Poursuivi dans cette retraite, il se jeta dans les Alpes Cottiennes, où il livra une seconde bataille. Vaincu encore, il s'enfuit jusqu'à Lyon, et, menacé d'être livré au vainqueur, il se perça de son épée (353).

Constance et l'Église. — Constance demeurait seul maître, mais ce ne fut point pour le bonheur de l'Empire. Ardent fauteur de l'arianisme, ce prince semblait prendre plaisir à envenimer les querelles religieuses, et donnait partout aux hérétiques l'appui violent de ses armes. Il enlevait aux églises les évêques orthodoxes et leur imposait de force des évêques de son parti. Ces installations scandaleuses provoquaient des troubles inouïs; souvent le sang était versé à flots. Quand Constance fut maître de l'Occident, on y vit les mêmes scènes de désordre qu'en Orient. Un de ses premiers soins fut de réunir à Milan un grand concile auquel il demanda la condamnation d'Athanase (355). Plusieurs évêques dirent à l'empereur les vérités les plus dures. Il se vengea en multipliant les exils. Les plus illustres de ses victimes furent : saint Paulin de Trèves, saint Hilaire de Poitiers, et le pape Libère.

Constance et Julien (355-361). — Cependant la Gaule se trouvait dans le plus triste état. Les Alamans et les Francs établis comme à demeure sur les bords du Rhin, exerçaient de là d'affreux ravages dans l'intérieur du pays. Sur toutes les routes on rencontrait des populations misérables qui fuyaient devant les Barbares, en

maudissant les Germains, plus encore l'Empire et l'empereur. Constance leur envoya, pour les défendre, son cousin *Julien*. Julien, alors âgé de vingt-quatre ans et fort inexpérimenté, se montra tout d'un coup grand capitaine. Les Barbares furent vaincus en plusieurs rencontres et repassèrent le Rhin; quelques-uns se mirent au service du jeune César, les Francs saliens, par exemple, qui obtinrent la permission de s'établir dans la *Toxandrie* (entre les bouches de la Meuse et de l'Escaut).

La gloire de Julien finit par inquiéter Constance. Il saisit la première occasion d'affaiblir ce rival naissant. Obligé de se rendre en Orient pour combattre de nouveau Sapor, il commanda à Julien de lui envoyer la plus grande partie de ses troupes. Les légions, effrayées à l'idée d'aller au fond de l'Asie, se mutinèrent et saluèrent Julien empereur. Après une molle résistance pour la forme, Julien ceignit le diadème, puis marcha sur Constantinople. Il avait franchi les Alpes, atteint le Danube et occupé les défilés des Balkans, lorsqu'il apprit que Constance venait d'être emporté par la fièvre en Cilicie, le 3 novembre 361. Il entra sans coup férir dans Constantinople et fut aussitôt reconnu de tous empereur.

II. — Julien l'Apostat (361-363).

Enfance et jeunesse de Julien. — Julien, neveu de Constantin le Grand par son père, eut une triste enfance et une triste jeunesse. Échappé comme par miracle à l'extermination de sa famille ordonnée par les fils de Constantin, il fut élevé dans une sorte de captivité jusqu'à l'âge de vingt ans. Libre alors, il passa en Grèce, où il habita Athènes. C'était le comble de ses vœux, car Athènes était encore le foyer des lettres, de l'éloquence et de la philosophie, choses pour lesquelles Julien avait un goût tout spécial. Il y fut le condisciple de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile, qui devinèrent en lui l'*apostat* et le futur persécuteur du christianisme. Il était déjà en effet païen dans l'âme.

Constantin II le rappela d'Athènes pour le faire *César* et lui confier la préfecture des Gaules. Le nouveau César ne payait guère de mine, et quand parut à la cour cet homme petit, trapu, avec un air gauche, une barbe taillée en pointe, un manteau de philosophe sur les épaules, on ne lui épargna point les sarcasmes. Il n'en battit pas moins les Barbares, s'attacha ses troupes et se fit aimer des populations, dont il diminua les impôts.

Ses hivers se passaient dans *sa chère Lutèce* (Paris), dont il a laissé une description intéressante. Julien se trouvait à Lutèce dans son palais des Thermes, lorsqu'il fut proclamé empereur par ses soldats; il leva alors le masque, se déclara franchement païen et entraîna son armée au culte des idoles. La postérité l'a justement flétri du surnom d'*Apostat*.



Julien, intaille.
(Cabinet de France.)

Règne de Julien (361-363). — Au lieu de laisser là cette religion décrépite, qui ne pouvait plus offrir à l'édifice social qu'une base vermoulue, Julien essaya de relever le paganisme. En cela il obéissait non à un calcul politique, mais à sa passion et à sa haine. Ce que cherchait avant tout dans le culte païen son âme inquiète et curieuse, c'était le moyen de communiquer avec la divinité, d'entendre sa voix dans les songes ou dans les oracles, de saisir sa volonté dans les entrailles des victimes, de connaître ainsi les secrets de la nature et l'avenir. Si les dieux attiraient Julien, il se sentait pour le christianisme une haine violente. Il lui suffisait que le christianisme fût la religion de ses oppresseurs, de ceux qui avaient tué son père, qui l'avaient menacé lui-même et détenu dans une longue prison.

Julien ne prétendait point imposer ses croyances. A l'en croire, il ne devait se servir que de la persuasion et de la douceur pour amener les chrétiens à abandonner

leurs superstitions. « J'ai résolu, disait-il, d'user de douceur et d'humanité envers tous les Galiléens...; les erreurs ne peuvent se guérir par le fer ni par le feu... » Ces paroles sont belles, mais elles sont hypocrites. Julien persécutait les chrétiens quand il leur fermait l'entrée des fonctions de l'Empire; quand il refusait de leur faire justice pour les attentats des païens; quand il leur défendait d'enseigner les lettres profanes, qu'il les chassait des chaires et des écoles publiques. Enfin il est certain que plusieurs chrétiens ont été mis à mort par ses ordres.

Mort de Julien (363). — Les Perses troublaient encore la paix de l'Empire : Julien partit avec une armée de soixante-cinq mille hommes et eut d'abord de brillants succès. Vainqueurs près de Ctésiphon, les Romains franchirent le Tigre; mais au delà ils ne trouvèrent qu'un affreux désert fait par ordre de Sapor; des traîtres égarèrent l'armée, et il fallut songer au retour. Serré de près par les ennemis, Julien voulut se dégager par une victoire. Il gagna la bataille en effet, mais tomba dans l'action mortellement blessé. Tous les écrivains ecclésiastiques rapportent qu'à ce moment, saisi de rage, prenant du sang qui coulait de sa blessure, il le lança contre le ciel en criant : « Tu as vaincu, Galiléen ! » On conteste maintenant l'authenticité de cette parole; mais si le mot n'est pas vrai, l'idée est juste; dans Julien le paganisme succombait définitivement, cédant la victoire à Jésus le Galiléen.

RÉSUMÉ

Les trois fils de Constantin, Constantin, Constant et Constance, font tuer tous leurs cousins, appelés par Constantin le Grand à partager sa succession; puis ils se divisent l'Empire. Constantin a la Gaule, l'Espagne, la Bretagne; Constance, la Thrace et l'Orient; Constant, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique.

Constantin II périt à Aquilée en cherchant à enlever à son frère Constant l'Italie (340). Constant est tué par le commandant de sa garde, Magnence (350). Constance, resté seul, doit lutter contre Magnence, qui, vaincu en Pannonie et dans les Alpes, est tué à Lyon. — L'empereur se distingue par son zèle pour l'arianisme. Il meurt en Cilicie, au moment où son cousin

Julien proclamé empereur par les légions des Gaules marche contre lui (360).
Julien l'Apostat (361-363) meurt dans une expédition contre les Perses.

CHAPITRE XI

LES DERNIERS EMPEREURS (363-395)

SOMMAIRE

I. Valentinien (364-375) et Valens (364-378). — Valentinien en Occident : administration, guerres. — Valens en Orient. — Valens et l'Église. — Valens et les Goths. — Bataille d'Andrinople (379).
II. Théodose (379-395). — Théodose, empereur. — Gratien et Valentinien II. — Théodose et Maxime, meurtrier de Gratien (383-388). — Théodose et Arbogast, meurtrier de Valentinien II (392-394). — Mort de Théodose; partage irrévocable de l'Empire (395).

I. — Valentinien (364-374). — Valens (364-378).

Trois noms d'empereurs seulement méritent encore d'arrêter notre attention : *Valentinien, Valens,* et surtout *Théodose.*

Valentinien Ier en Occident (364-375). — Valentinien, proclamé empereur, se donna pour collègue son frère *Valens,* à qui il céda la préfecture d'Orient. C'était un soldat de fortune, et un Pannonien, un Barbare par conséquent. Ammien Marcellin parle avec effroi des deux ourses, *Miette d'Or* et *Innocence,* qui avaient leurs loges près de la chambre de l'empereur et que l'on nourrissait de la chair des criminels.

Et cependant Valentinien avait des qualités sérieuses. Il rétablit le christianisme comme religion d'État; mais il eut la sagesse de ne point inquiéter ceux qui s'opiniâtraient à garder leurs vieilles idoles. Les pauvres, les faibles, trouvèrent toujours en lui un protecteur empressé. Enfin, il était un brave soldat et un vigilant

capitaine, qui, indifférent aux plaisirs, ne s'occupait que des intérêts de l'État.

L'Empire avait besoin d'une main énergique comme la sienne, car les Barbares faisaient irruption de toutes parts. C'étaient les Alamans en Gaule, les Quades et les Sarmates en Pannonie; les Pictes et les Scots en Bretagne. Les Maures s'agitaient en Afrique; les Goths menaçaient la Thrace; Sapor cherchait à prendre l'Arménie. Pour ce qui regardait sa part, l'Occident, Valentinien fit face à tous les dangers par lui-même ou par ses lieutenants. Il battit en personne les Alamans, puis les Francs. Il marcha ensuite contre les Quades qui furent contraints de lâcher la Pannonie, et il entra à leur suite dans leur pays (la Moravie actuelle). Mais il y trouva la mort. Comme il leur faisait une guerre de destruction, les Quades épouvantés lui envoyèrent une humble ambassade. A la vue des députés il entra dans une telle colère et leur parla avec tant de violence, qu'il se rompit une veine et mourut étouffé par le sang. Il laissait deux héritiers, *Gratien* et *Valentinien II*.

Valens en Orient (364-378). — Valens avait les défauts de son frère, sa violence et sa cruauté, mais point ses qualités. Il protégea ouvertement les ariens et recommença les persécutions religieuses : Athanase, chassé de son siège pour la cinquième fois, demeura caché quatre mois dans le tombeau de son père.

Ce prince eut une fin lamentable. Prié par les Wisigoths, que les hordes sauvages des Huns pressaient contre le Danube, de leur donner des terres de l'Empire, l'empereur leur permit de s'établir dans la Bulgarie actuelle; puis pour s'en défaire, il chercha à les affamer. Les Barbares prirent les armes. Vaincu dans la grande bataille d'*Andrinople*, Valens fut brûlé vif dans une chaumière où il s'était réfugié (378).

II. — Théodose (379-395).

Théodose empereur (379). — Valentinien Ier, empereur d'Occident, mort en 375, avait laissé deux

héritiers, *Gratien* et *Valentinien II*. Valentinien était un enfant de quatre ans; on lui abandonna l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique, provinces qui furent administrées par la régente sa mère, l'impératrice Justine. Gratien avait seize ans; il prit pour lui la Gaule, l'Espagne, la Bretagne. La mort de Valens, dans la défaite d'Andrinople, donnait en plus à Gratien tout l'Orient. Il eut la sagesse de le céder à *Théodose*, fils d'un vaillant comte de l'Empire, lui-même célèbre pour sa bravoure et sa foi chrétienne.


Théodose, médaille d'argent. (Cabinet de France.)

Théodose et Maxime, meurtrier de Gratien (383-388). — Créé empereur pour défendre l'Empire contre les Barbares, Théodose eut peu à combattre les Barbares eux-mêmes. Il fit la paix avec les Perses. Il la fit également avec les farouches Wisigoths qui furent autorisés à demeurer sur la rive droite du Danube à la condition de défendre le fleuve contre les invasions des autres Barbares. Si Théodose eut à tirer l'épée, ce fut surtout pour venger les deux fils de Valentinien dont il se considérait comme le tuteur.

Maxime, général de Gratien, s'était fait proclamer Auguste par les légions de Bretagne et avait tué l'empereur à Lyon (383). Non content de cette victime, il avait cherché ensuite à mettre la main sur le jeune Valentinien lui-même alors dans l'Italie septentrionale. Théodose n'eut qu'à paraître en Italie pour faire tomber les armes des mains des légions révoltées. Maxime, livré par elles, enchaîné, près d'Aquilée, fut mis à mort (388).

Théodose et Arbogast, assassin de Valentinien II (392-394). — Quatre ans après, Valentinien était tué par le général de ses armées, le Franc *Arbogast*, qu'il avait eu l'imprudence de provoquer (392).

Arbogast ne voulut point ceindre lui-même le diadème ensanglanté du jeune prince; il le passa à un Romain, *Eugène*, homme d'obscure naissance, que son mérite avait élevé à de hautes charges. Eugène était chrétien, mais Arbogast était païen, et l'on vit une dernière résurrection du paganisme. La statue de la Victoire reparut au sénat à Rome; sur les enseignes des légions, l'image d'Hercule remplaça la croix; et la statue de Jupiter tenant à la main un foudre d'or brilla sur les Alpes Juliennes par où devaient passer pour venir en Italie les armées de Constantinople.

Théodose parut de nouveau sous les murs d'Aquilée. Eugène fut livré par ses soldats à Théodose, qui le fit tuer, malgré ses prières; Arbogast vaincu se sauva dans les montagnes; sur le point d'être pris, il se perça de son épée (394).

Mort de Théodose (janvier 395). — Tout l'Empire se trouva réuni sous un seul maître; mais Théodose ne survécut que cinq mois à son triomphe. Illustre pour sa vaillance, ce prince le fut plus encore peut-être pour l'humilité chrétienne avec laquelle, sur les représentations du grand évêque de Milan, saint Ambroise, il subit la pénitence publique comme expiation du massacre, ordonné dans un moment de colère, de la population de Thessalonique. Avant de mourir, il partagea ses États entre ses deux fils, *Arcadius*, qui eut l'Orient, et *Honorius*, qui eut l'Occident. Cette fois la division était définitive. Il y eut un empire d'Orient, un empire d'Occident; il n'y avait plus d'*empire romain* (395).

L'empire d'Occident s'éteindra en 476, sans secousse violente, comme un malade qui s'en va de consomption. Celui d'Orient vivra plus longtemps, mais d'une vie qui n'aura ni force ni éclat.

Aussitôt après Théodose, l'Empire n'est plus que l'ombre de lui-même. Il n'a plus la force de se défendre contre les invasions qui vont le couvrir de ruines. D'où venait cette chute profonde, irrémédiable? De trois causes principales : des mœurs dégénérées des Romains après la conquête du monde; du despotisme de l'Em-

pire, qui laissa isolé et exposé à toutes les révolutions le chef de l'État; enfin de la composition désastreuse de l'armée, où entraient non plus des citoyens, mais des mercenaires étrangers, des Barbares. Que pouvait devenir l'Empire du jour où son sort fut remis entre les mains de ces mercenaires, maîtres de la couronne impériale, maîtres des frontières romaines?

Rome présente à la fois un grand spectacle et une grande leçon. C'est un grand spectacle que celui d'une ville assez forte pour conquérir le monde. C'est aussi une grande leçon que cette même ville exposée ensuite sans défense à toutes les tortures de l'anarchie et à toutes les insultes de l'étranger. Ses vertus lui avaient mérité son élévation; ses vices lui attirèrent sa chute. Son histoire nous dit éloquemment pourquoi les nations montent, pourquoi elles descendent. La leçon est bonne pour les individus comme pour les nations.

RÉSUMÉ

Avec Valentinien Ier (364-374), un Pannonien, les Barbares arrivent sur le trône. Brutal, mais juste et brave, Valentinien combat vigoureusement les invasions des Barbares. Il meurt subitement dans une expédition contre les Quades en Moravie. Son frère Valens (364-378), à qui il avait confié la garde de l'Orient, arien forcené, périt dans la bataille d'Andrinople livrée aux Wisigoths.

Valens mourait sans héritier. Valentinien avait laissé deux fils. L'un, Valentinien II, a l'Illyrie ,l'Italie et l'Afrique, sous la régence de l'impératrice Justine. L'autre, Gratien, chargé de tout le reste par la mort de Valens, confie l'Orient à Théodose, qui de fait (379-395) administre tout l'empire.

Théodose fait la paix avec les Perses et permet aux Wisigoths de s'établir dans la Bulgarie. Il s'honore par la pénitence publique qu'il fait pour le massacre de Thessalonique.

Maxime, général de Gratien, se révolte et tue l'empereur à Lyon (383). Il passe ensuite en Italie et cherche à mettre la main sur Valentinien II. Théodose secourt le jeune prince, poursuit Maxime jusqu'à Aquilée, où le traître, pris, est décapité (388). Sauvé de Maxime, Valentinien est tué par le commandant général de ses troupes, Arbogast, qu'il avait menacé (392). Théodose défait, près d'Aquilée, Arbogast, qui se tue (394), et fait mettre à mort Eugène, qui avait ceint le diadème. Théodose meurt bien-

tôt après, laissant l'Occident à son fils Honorius, l'Orient à son autre fils Arcadius.

Les vices des Romains, conquérants du monde, avaient amené la chute de la République et l'Empire. L'empereur, c'est le maître absolu devant qui tout tremble. Mais il tremble à son tour devant les prétoriens d'abord, puis devant les légions des provinces. Maîtresse de l'Empire, l'armée ouvre ses frontières aux Barbares, parmi lesquels elle se recrutait en grande partie. Ainsi va commencer l'ère des invasions.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

LA ROYAUTÉ

LA RÉPUBLIQUE

LIVRE I

Première époque de la République (510-366), ou la lutte entre les patriciens et les plébéiens.

LIVRE II

Deuxième époque de la République (366-245), ou la conquête de l'Italie.

LIVRE III

Troisième époque de la République (265-132), ou la conquête du monde.

LIVRE IV

Quatrième époque de la République (133-30). Les guerres civiles ou l'effondrement de la république.

L'EMPIRE



Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure)